13e Année

Fiction

Chaque mois

N° 142

Sept. 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Jean Lauthe.

A paraître en novembre prochain



SPECIAL 1

contenant le roman inédit de

FREDERIK POHL

et C.M. KORNBLUTH :

L'ère des gladiateurs

(Gladiator-at-law)

COMPLET EN UN SEUL NUMERO

A notre prochain sommaire :

CHAD OLIVER — **L'esprit gardien**

NATHALIE HENNEBERG — **Le soleil de Thulé**

EDGAR PANGBORN — **Une guerre sans importance**

AVRAM DAVIDSON — **La sixième saison**

WARD MOORE — **Le mystérieux laitier**

Et dans notre numéro de novembre :

Corsaire de l'espace

la première d'une sensationnelle
série de nouvelles par

POUL ANDERSON

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Pour la rentrée, GALAXIE présentera un sommaire des plus brillants, où tous les textes méritent d'être en vedette.

LESTER DEL REY vous contera, dans **Le robot vengeur,** l'histoire d'une humanité détruite et de ses successeurs-robots, décidés à la venger.

ROBERT SHECKLEY, dans **La vie de pionnier,** vous fera une description sarcastique de la vie des futurs colons de l'espace.

CORDWAINER SMITH, dans **La ballade de C'mell,** vous entraînera dans une mystérieuse conspiration, guidée par une créature étrange nommée l'E-telekeli.

ROBERT F. YOUNG, avec **Petit chien perdu,** vous offrira un tableau émouvant de la destinée d'un comédien dans la galaxie.

Enfin **RAY BRADBURY,** avec **Viens dans la cave...,** vous donnera une de ces histoires de poésie et de terreur dont il a le secret.

Ce numéro paraîtra le 13 août.

Et dans "Galaxie" d'octobre :

Alerte aux horlas

un remarquable récit de

CLIFFORD D. SIMAK

S.S. JOHNSON

La maison près du pommier sauvage

Il y a quelque temps, nous nous étions juré de ne plus admettre d'histoire d'humanité retournée à un état semi-primitif, après une dévastation atomique. Un tel thème est en effet en voie de prendre place au rang des plus grands poncifs actuels de la science-fiction. Si nous faisons aujourd'hui une dérogation en faveur de ce récit, ce n'est pas qu'il en renouvelle le fond ; c'est que, tout simplement, il témoigne d'une vérité d'évidence : le fait que son auteur est de la race des vrais écrivains. Ajoutons qu'il n'avait que vingt-deux ans quand il rédigea cette nouvelle. Pour cet âge, il y témoigne d'une maturité que nous qualifierons d'impressionnante.

La pluie rendait indistincts les contours de la ferme blottie au creux du vallon. A l'ouest se dressaient les Montagnes Oubliées, et à l'est s'étendaient de basses collines. Des peupliers étaient plantés autour du bâtiment, et dans la cour d'entrée poussait un pommier sauvage. Des bourgeons apparaissaient sur les branches.

La maison était faite de rondins de bois dont quelques-uns portaient encore leur écorce. Près de la porte, contre le mur, il y avait un appentis de planches mal équarries. Le ciment des murs s'était désagrégé par plaques, et la plupart des trous avaient été rebouchés avec de la boue provenant de la cour. A côté d'un porche de dalles de béton brisées, une truie famélique pataugeait dans la fange.

Une femme écarta le rideau de grosse toile d'une fenêtre dépourvue de vitres pour regarder la pluie qui tombait sans bruit. Elle entendait les grognements de la truie sous la fenêtre, mais elle ne pouvait l'apercevoir.

Saura souhaita vaguement que la pluie s'arrêtât. Si elle durait encore une semaine, les récoltes n'auraient pas le temps de mûrir. Ce qui signifierait qu'elles seraient maigres, et de maigres récoltes inciteraient davantage de gens à aller à la chasse. Elle remit le

© 1963, *Mercury Press, Inc.*

rideau en place et se détourna. Mais si plus de gens passaient, pensa-t-elle, ça augmenterait ses chances de trouver un homme pour Vérie. Elle fronça le sourcil.

— « Est-ce que ça a l'air de vouloir s'éclaircir aujourd'hui ? » demanda Weed.

— « On dirait que ça se lève. »

— « Ça s'arrêtera peut-être demain. »

Saura le regarda.

— « Nous n'avons plus guère de bois, » dit-elle.

Ses cheveux ternes étaient coupés court, encadrant un visage rouge et usé. Elle portait un corsage et une jupe de laine grossière. Elle regarda Weed, assis sur un banc près de la table, mais elle n'ajouta rien par crainte de l'irriter. Finalement il répondit :

— « Demain, ce sera peut-être pire. »

Il se mit debout et passa derrière elle. A la porte, il prit à une patère une grande vareuse de cuir raidi et l'enfila. Il saisit sa hache dans la caisse à bois, tira la porte et sortit.

Saura se dirigea vers le coin de la table opposé à celui où s'était tenu Weed et s'assit. Elle saisit une pomme de terre dans un tas sur le plancher et se mit à la peler avec un couteau qu'elle prit sur la table. Elle espérait que Weed ne serait pas longtemps parti. Elle n'aimait pas rester à la maison toute seule avec Vérie, surtout au printemps, quand les hommes s'en allaient dans les montagnes pour chasser.

La maison était basse, avec seulement la pièce principale et l'appentis. En face la porte, il y avait la cuisinière qu'ils utilisaient pour faire la cuisine et se chauffer, et au fond de la pièce, près de la table, un poêle dont ils ne se servaient jamais. Il était trop difficile de se procurer du bois. Il y avait un plancher, sauf entre la porte et la cuisinière. Les planches s'y étaient affaissées, aussi ils les avaient brûlées et comblé le trou avec de la terre.

Weed était parti depuis peu de temps quand Saura entendit du bruit dans la cour. Elle tourna vivement la tête dans cette direction, posa le couteau et la pomme de terre sur la table et écouta. Elle entendit les sons familiers de la pluie et de la maison. A nouveau, le bruit se fit entendre. Elle courut vers la porte. Avant qu'elle puisse l'atteindre quelqu'un l'ouvrit.

L'homme eut un rire :

— « Ah ! ah ! on vient nous accueillir ? »

Elle recula, tandis que d'autres hommes entraient, secouant leurs jambières boueuses sur le plancher sale. Elle porta son

regard sur leurs gourdins et leurs couteaux, et essaya de ne pas paraître effrayée. Elle espéra que Vérie les entendrait et resterait dans la chambre.

Cinq hommes entrèrent d'un pas pesant dans la pièce ; tous sauf un vêtus de laine et de cuir. Le cinquième portait seulement une jupe de cuir, et sa peau était rouge de froid. Il avait un collier de cuir autour du cou auquel une laisse était attachée. L'homme n'avait pas de bras, et à voir la peau lisse de ses épaules, il semblait qu'il était né ainsi. Mais ce qui fascinait Saura, c'était son visage. Une longue chevelure emmêlée et des sourcils, mais le menton lisse comme elle ne l'avait jamais vu à aucun homme. Et il n'avait pas d'yeux, et nulle place où ils pussent être.

Elle se rendit compte qu'elle le regardait avec trop d'insistance lorsque le premier d'entre eux éclata d'un gros rire éraillé et renifla bruyamment.

— « Hé ! les gars, Alice lui plaît. »

Tous se mirent à rire.

— « Allons, il ne te fera pas de mal. »

Ils rirent encore à l'unisson, mais quand le premier homme parla, ils se turent jusqu'à ce qu'il ait fini.

— « On s'en est occupé ! »

Ils se remirent à rire.

— « Dis à la dame que tu ne lui feras pas de mal, Alice, » ordonna-t-il.

Les autres ricanèrent, montrant des dents jaunes et ébréchées, attendant qu'Alice parlât.

Alice grimaça un sourire, et Saura sentit en lui une frayeur animale et contagieuse qui fit battre son cœur.

— « Je ne peux pas vous faire de mal, » dit-il d'une petite voix haut perchée, et tous les autres de se tordre bruyamment.

Saura ne vit rien de drôle à ça, mais elle esquissa un sourire.

— « Nous avons froid. Fais-nous du feu, » ordonna le premier entré.

Quand Saura s'arrêta devant lui et le regarda un moment, il s'avança et la frappa du poing. Elle tomba lourdement sur le sol ; il alla à elle et lui caressa les côtes avec le pied.

« Quand je dis quelque chose, j'entends qu'on m'obéisse. »

Elle se releva, ouvrit le foyer de la cuisinière et regarda. La chaleur du bois qui brûlait à feu doux lui empourpra le visage. Sa main tremblait légèrement quand elle poussa la poignée pour attiser les braises.

— « Il y a du feu, » dit-elle en s'écartant pour qu'ils puissent voir.

Le premier se pencha et regarda.

Il marmonna un juron qu'elle ne comprit pas, puis il dit :

— « Regardez-moi ça, les gars, elle a fait du feu à l'intérieur de ce machin. »

Ils s'approchèrent pour voir, excepté Alice, qui se contenta de faire quelques pas, parce que celui qui tenait la laisse tirait dessus.

— « C'est un fourneau ? » demanda le premier homme. Saura fit signe que oui. Il grogna. « Comment tu t'appelles ? » exigea-t-il.

— « Saura. »

— « Saura. » Il eut un autre grognement. « Moi, c'est King. » Il se retourna et désigna ses compagnons. « Lui, c'est Knifeson ; lui, Longpole ; lui, Jay ; et lui, Alice. » L'homme eut un rire en désignant ce dernier.

Saura avait entendu parler de monstres, mais Alice était le premier qu'elle voyait.

« Knifeson, fouille la maison, » commanda King, « et les autres, inspectez au dehors. Prenez le cochon. »

Il regarda Saura. « Et toi, prépare-nous quelque chose pour manger avec. » Il jeta un regard autour de lui. « Je vois que tu as des pommes de terre. »

— « J'allais en faire du pain. »

— « C'est parfait, nous les mangerons comme elles sont. »

King se dirigea vers la table et s'assit sur le banc. Il avait le visage et les mains noirs et incrustés de crasse, les cheveux et la barbe gras et hirsutes. Un nez épaté s'écrasait sur sa figure comme si on lui avait tapé dessus. Il dépassait le reste de la bande d'une demi-tête ; à son air de fauve, on le sentait capable de démolir tous les autres d'un seul coup.

Saura ne savait que faire, aussi elle resta devant lui, les yeux rivés au sol. Au bout d'un moment Vérie fit irruption en trébuchant, poussée par Knifeson. Il rit quand elle buta contre une planche disjointe et faillit tomber. Il la poussa à nouveau.

— « Regarde ce que j'ai trouvé, » dit-il.

Vérie se redressa et regarda les deux hommes tour à tour. Saura éprouva un sentiment de fierté à voir la façon dont sa fille leur tenait tête, bien droite, effrayée peut-être, mais décidée à leur faire face. La jeune fille était habillée de laine, comme sa mère, et son visage était propre. Craignant pour elle, Saura serra les poings.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda King.
— « Vérie, » répondit-elle d'une voix douce qui tremblait un peu.

Par la fenêtre parvint un cri horrible. Saura se raidit et regarda Vérie. Elle essaya de cacher sa peur, mais elle vit au regard que lui lança sa fille qu'elle aussi était effrayée. Saura entendit les deux hommes parler en riant. Knifeson ricana tout seul. La femme lui jeta un rapide coup d'œil. Il était petit et gras. Quelque chose en lui lui inspirait plus de crainte que tous les autres. Elle reporta son regard sur King, mais il semblait ignorer les bruits. Jay et Longpole firent irruption dans la pièce. Ce dernier, petit homme desséché, tenait la truie par une patte de derrière. Saura frissonna. L'animal était jeune et décharné, et ils l'avaient gardé dans l'espoir qu'il aurait des petits. Les deux hommes lui avaient ouvert le ventre et nettoyé les entrailles. Du sang gouttait de sa gueule entrouverte.
— « Voilà de quoi manger, » dit Longpole.
— « Où fais-tu cuire ? » demanda King à Saura.
Elle fronça le sourcil devant un chef de bande aussi louche.
— « Dans le four, » dit-elle.
Il haussa les épaules.
— « Qu'elle le cuise, » dit-il en désignant Vérie d'un signe de tête. Longpole balança le cochon mort contre la jeune fille, la faisant presque tomber. Les quatre hommes se mirent à rire, Knifeson plus fort que les autres. Vérie prit la bête et essaya de la tenir loin d'elle.
— « Comment je le prépare ? »
— « Laisse-moi t'aider, » dit doucement Saura.
Elle lui prit l'animal des mains et la poussa vers la cuisinière. Elle ne voulait pas que sa fille montre sa frayeur. On ne pouvait savoir ce que feraient ces hommes s'ils pensaient qu'elle avait peur. La peur agit sur les animaux, et Saura craignait qu'il en soit de même chez les hommes.
— « Laisse la peau, » dit King, « j'aime la viande juteuse. »
Saura le regarda mais ne dit rien. Il était déjà venu des bandes, et elle savait à quoi s'attendre. Mais aucune n'avait découvert la ferme depuis que Vérie était d'âge à se souvenir. Elle mit le cochon dans le four, soies comprises, et referma la porte. Elle ne l'aurait pas cuit ainsi pour Weed et elles-mêmes, mais elle jugea

que la bande ne devait rien connaître de mieux. Quand Weed tuait une bête, il la découpait et ils n'en mangeaient que peu à la fois, pour qu'elle dure longtemps. A voix basse, Saura dit à Vérie :

— « Ne leur parle que si tu ne peux pas faire autrement. Fais ce qu'ils te demandent. » Elle chercha ce qu'elle pourrait ajouter, mais elle était incapable de réfléchir. Elle aurait aimé trouver un mot de réconfort, mais tant que la bande serait là, elle savait qu'il y aurait des ennuis. Elle ne pouvait même pas dire combien de temps ils resteraient. Une bande, juste après qu'elle et Weed aient trouvé la ferme, était restée un mois. Ils en portaient encore les cicatrices — elle repoussa ces souvenirs et frissonna. Il n'y avait rien à dire.

— « Qu'est-ce que c'est ? » murmura Vérie en désignant Alice.

— « Un monstre. »

Vérie acquiesça.

« Aide-moi à éplucher, » dit Saura à voix haute. Elles retournèrent vers le tas de pommes de terre. Saura sentit le regard des hommes.

— « Alors c'est toi Vérie, » dit King.

La jeune fille s'arrêta et fit oui de la tête.

« Quel âge as-tu ? »

— « Quatorze ans. »

King grogna. Saura remarqua que Knifeson ricanait en regardant Jay. Le cœur lui manqua. Elle eut une prière muette Ça n'avait servi à rien dans le temps, mais Saura se souvenait que sa mère lui disait que Dieu aidait toujours ceux qui L'appelaient. Cela se passait avant qu'elle soit tuée.

King se gratta sous le bras et regarda autour de lui d'un air absent.

— « Couché ! » hurla-t-il à Alice, qui se tenait près de la cuisinière.

Saura s'assit par terre contre le mur et fit signe à Vérie de s'asseoir près d'elle. Puis elle prit le couteau sur la table et essaya d'éplucher une pomme de terre. Sa main tremblait tellement qu'elle en fut d'abord incapable. Au bout d'un moment, elle se raffermit et elle mania lentement le couteau pour ne plus penser aux hommes. Elle espérait que Weed reviendrait vite, et elle souhaitait en même temps qu'il n'en fût rien. Elle n'avait aucun moyen de savoir s'il pourrait les aider, et elle ne voulait pas qu'il lui arrive quelque chose. Elle ne se souciait guère de lui, mais il était facile à vivre, et il l'aidait à protéger Vérie. Du moins tant

que Saura était présente. Elle prenait soin de ne pas le laisser seul avec elle.

La senteur âcre de la sueur qui imprégnait les vêtements que les hommes avaient mis à sécher se mêlait à l'odeur de jambon qui commençait d'emplir la pièce. Saura observait les hommes qui, gagnés par le sommeil, dodelinaient de la tête. Au bout d'un moment, ils se couchèrent par terre et s'endormirent. Mais King ne montrait aucun signe de fatigue. Il était assis sur le banc, appuyé contre la table. Il ferma les yeux mais continua de se gratter. Saura le considérait vaguement comme un parti pour Vérie. Il était fort et serait capable de prendre soin d'elle. Il sentait mauvais et était sale, mais ça n'avait pas d'importance s'il pouvait empêcher qu'elle soit tuée et s'il ne la tuait pas lui-même. Elle était en train d'imaginer un moyen pour lui mettre cette idée dans la tête, quand Vérie l'interrompit.

— « Où est allé papa ? »

— « Chercher du bois, » répondit Saura tranquillement. Elle s'arrêta d'éplucher et regarda Vérie.

— « Qu'est-ce qu'ils veulent ? » demanda celle-ci.

— « D'abord, ils veulent manger. » Saura se tut et prit une profonde inspiration. « Et puis, c'est toi et moi qu'ils voudront. »

Vérie baissa les yeux et fronça les sourcils. Saura n'était pas sûre qu'elle comprenne. Elle ignorait ce que sa fille savait.

— « Pourquoi sont-ils couchés ainsi ? » murmura cette dernière. « Pourquoi ne prennent-ils pas ce qu'ils veulent et ne partent-ils pas ? Je n'aime pas les voir ici. Je veux qu'ils s'en aillent. »

Saura vit Vérie relever la tête, la regarder et la supplier des yeux. Elle baissa les siens. Elle ne pouvait pas rencontrer son regard. Il semblait l'accuser de ne rien faire pour faire partir ces hommes. Mais elle sentait qu'il valait mieux faire ce qu'ils voulaient, comme elle faisait avec Weed, jusqu'à ce qu'elle puisse peut-être les manœuvrer sans qu'ils s'en aperçoivent, afin d'obtenir ce qu'elle voulait pour elle et Vérie.

— « J'ai bien peur qu'ils ne partent qu'après avoir mangé tout ce qu'il y a et fait tout ce qu'il leur plaira. Ils sont nombreux. D'habitude ils ne voyagent pas en bandes si importantes. »

Elle savait qu'il était trop difficile de trouver de la nourriture pour un groupe si nombreux.

Quand Vérie avait été sur ses quatre ans, Weed avait parlé de l'opportunité de la tuer, à cause de la nourriture. Feignant l'indifférence, Saura lui avait fait observer qu'il semblait y en avoir

assez pour trois, et Weed s'était attaché à elle et avait abandonné cette idée. Un hiver, il leur avait presque fallu la tuer pour pouvoir se nourrir, mais ils s'en sortirent sans en arriver là.

Saura espérait à présent qu'un homme viendrait vivre avec eux pour Vérie. Il pourrait aider aux travaux des champs et à la chasse. Ils n'auraient plus alors à craindre de mourir de faim parce que Weed n'avait pu trouver suffisamment de nourriture durant l'été pour subsister. Et un homme tiendrait Weed à distance de Vérie.

Saura espérait qu'aucun type de la bande ne défigurerait la jeune fille, la laissant si hideuse qu'aucun homme ne voulût plus d'elle. King semblait un garçon convenable. Quand il l'avait frappée, avant l'arrivée de Vérie, il n'y était pas allé fort. Ça ne lui faisait presque plus mal. Mais Knifeson était différent. Elle le regarda, endormi sur le sol. Même dans son sommeil, il semblait sournois et cruel. Il était gras, alors que les autres étaient minces, ce qui signifiait qu'il engloutissait plus de nourriture qu'eux. Il avait semblé prendre plaisir à harceler Vérie. Saura ne l'aimait pas. Il lui faisait peur.

King se mit debout et s'étira. Du coin de l'œil, elle le regarda marcher doucement sur le plancher affaissé, arriver près de la pile de pommes de terre épluchées et en saisir une. Il poussa un juron qu'elle n'avait jamais entendu auparavant, puis il dit :

— « Tu vas trop lentement. Epluche-moi ça plus vite. »

Il revint à sa place sans faire de bruit. Knifeson s'agita à un craquement, mais aucun ne s'éveilla. King s'assit, mordit dans la pomme de terre et en arracha un gros morceau qu'il se mit à mâcher. Quand des débris tombaient dans sa barbe ou sur ses genoux, il les ramassait et les fourrait dans sa bouche. Quand il eut fini, il chercha dans ses vêtements et avala les quelques miettes qu'il trouva.

Le temps semblait passer lentement et Saura termina l'épluchage. Elle se leva, mit les pommes de terre dans sa jupe et fit signe à Vérie de la suivre. Quand elles passèrent près de King, il ouvrit les yeux mais ne dit rien. Saura contourna Alice qui ronflait juste devant la cuisinière. Elle ouvrit la porte du four et mit les tubercules dans le bas pour qu'ils absorbent le jus qui dégoutterait du cochon. Elle prit quelques chiffons accrochés au mur et s'en servit pour retourner l'animal afin de bien répartir la cuisson.

Quand ce fut fait et qu'elle eut ajouté du bois, elle s'assit par terre tout contre la porte et aussi loin du monstre qu'elle le put. Vérie s'assit en face d'elle sans rien dire. Saura était moins effrayée

qu'au début parce qu'elle était fatiguée d'avoir peur. Il semblait qu'ils n'avaient pas l'intention de les manger, elle et sa fille, et elles étaient en sécurité jusqu'au retour de Weed. Elle espéra qu'il ne rentrerait pas. Elle était sûre à présent qu'ils ne les maltraiteraient pas trop tant que King aurait la haute main sur ses hommes, et elle ne voulait pas que l'arrivée de Weed vienne compliquer la situation. D'un autre côté, elle n'était sûre de rien. Elle appréhendait ce qu'ils pourraient faire, car il n'y avait rien qui puisse les retenir. Elle se souvint des recommandations de sa mère. Le viol était ce qu'elle redoutait le plus. Elle parlait souvent à Saura de filles laissées inertes après le passage d'une bande, à la merci des chiens errants et des loups rôdant près des ruines.

Saura eut un frisson. Elle entendit alors Weed secouer ses pieds sur le béton de l'autre côté de la porte.

Alice se redressa en se cognant la tête contre la cuisinière. King bondit et éveilla Jay d'un coup de pied. Les quatre hommes saisirent leurs armes. Jay et Longpole avaient des gourdins taillés dans des branches. Celui de Jay, court et épais, était parfait pour tuer et celui de Longpole, plus long, pour frapper à distance. King et Knifeson avaient des couteaux. Celui de King avait près de cinquante centimètres, l'autre n'en avait guère qu'une quinzaine.

Saura sauta sur ses pieds et éloigna Vérie de la porte. Elle songea à hurler, mais elle avait vécu trop longtemps en essayant de survivre. Elle se demanda d'abord qui allait gagner, puis elle se tint tranquille.

La porte s'ouvrit toute grande et Weed apparut sur le seuil, une bûche de peuplier sur l'épaule, et la hache dans l'autre main. Saura remarqua que c'était une grosse bûche et qu'elle durerait plusieurs jours.

Jay lança son bâton meurtrier, mais Weed baissa la tête. L'arme se brisa contre la bûche. Il fléchit les genoux, mais fit glisser son fardeau de son épaule, le lança sur les assaillants et réussit à rester sur ses pieds. Puis il bondit en arrière et se retrouva sous la pluie.

Longpole sauta par-dessus la pièce de bois au moment où elle atteignait le sol. Les autres s'écartèrent. Le tronc roula jusqu'aux pieds d'Alice qui poussa un cri, mais il recula ses jambes et se tut.

Saura s'arrangea pour pouvoir suivre le combat à travers la porte. Longpole s'avança jusqu'au seuil et porta un coup avec son

gourdin. Weed évita la trajectoire et se porta en avant en brandissant sa hache. Longpole tâcha de parer le coup avec son gourdin, mais la tête de la hache le fit voler en éclats. Il avait néanmoins suffisamment amorti le choc pour pouvoir s'écarter, cependant que les trois autres se jetaient sur Weed.

Reculant d'un bond, celui-ci quitta le porche et se retrouva dans la boue de la cour. Les hommes l'encerclèrent prudemment. Toutes les deux minutes, Weed bondissait pour essayer d'en tuer un, et Saura se mordait les poings. Elle souhaitait que Weed gagnât, pour Vérie, mais elle appréhendait ce qu'il pourrait lui faire pour ne pas l'avoir averti de la présence de la bande. Weed se tourna vers Jay et King se jeta en avant pour le prendre au dépourvu, mais Weed réussit à l'éviter avant que King ait pu le frapper.

Saura pouvait presque sentir la peur et le sentiment de défaite qui envahissait Weed, sa crainte de glisser dans la boue en faisant un mouvement trop brusque — sachant que cela signifierait sa perte.

Elle sentait la pluie lui fouetter le visage, se mêler à sa sueur et couler dans ses yeux. Un instant, il lui fit pitié, mais il était trop tard. Elle vit Jay bondir, brandissant son engin, et Weed sauter en arrière en faisant tourner sa hache. Saura vit son erreur.

King se précipita et Weed ne put lever son arme à temps pour parer le coup. Saura se raidit et crispa sa main au côté quand elle vit le couteau s'enfoncer jusqu'au manche dans le flanc de Weed. Elle sentit la morsure de l'acier, froide comme de l'eau de pluie qui aurait pénétré sous sa veste. Elle le regarda glisser et tomber. A ce spectacle, il lui sembla que ses forces l'abandonnaient elles aussi. Weed hurla quand à son tour Knifeson lui porta un coup de couteau, mais l'homme l'ignora. Au second cri qu'il poussa, Jay lui asséna un coup de gourdin sur la tête. Quand ce fut terminé, ils lui prirent ses vêtements et se dirigèrent vers la maison.

Saura regarda le corps qui gisait près du pommier sauvage puis elle se détourna.

— « Occupons-nous du cochon, » dit-elle à Vérie. Elles le retournaient quand la bande entra.

— « ...faut lui apprendre à ne pas nous avertir, » disait Knifeson.

— « Plus tard, » fit King d'un ton tranchant.

— « Il ne t'embêtera plus, » lança Knifeson d'un ton railleur à Saura, et son compagnon se mit à rire. Les entendant, Alice en

fit autant, mais les autres s'étaient déjà tus, et son rire isolé résonna étrangement.

Quand il se tut à son tour, Saura entendit la pluie tomber et ruisseler sur le toit. On aurait dit de l'eau sur le point de bouillir.

— « Le cochon est à moitié cuit, » dit-elle pour rompre le silence.

— « Apporte-le, » dit King. Jay saisit la laisse d'Alice et suivit les autres à table. Alice s'assit par terre derrière lui.

Saura prit une plaque de bois qu'avait fabriqué Weed, mit le cochon dessus et posa le tout sur la table, devant les hommes. Elle laissa les pommes de terre dans le four, espérant que la viande suffirait à les rassasier et qu'elle et Vérie pourraient quand même manger quelque chose.

Elles les regarda découper la bête tout en allumant deux chandelles. Elles sentaient le suif mais elles éclairaient suffisamment pour manger. Puis elle ferma le registre pour ralentir le tirage et empêcher que le bois ne brûle trop vite. Elle s'assit par terre devant la cuisinière et fit signe à Vérie de s'asseoir près d'elle. Là, elle se mit à observer les hommes s'apprêtant à manger, tout en écoutant son propre estomac protester. King découpa un jambon. Knifeson se tailla le deuxième. Quand chacun se fut servi, ils tendirent leurs couteaux à Longpole et Jay, qui prélevèrent les épaules. Quand Longpole eut fini, il planta son couteau dans la carcasse et l'y laissa pendant qu'il rongeait la viande à moitié cuite. Jay garda le couteau et découpa dans le dos du cochon des tranches qu'il jeta à Alice. Quand celui-ci sentit qu'un morceau le touchait, il tâta tout autour avec ses pieds jusqu'à ce qu'il le trouvât. Il le maintint alors entre ses pieds et, se penchant, en arracha des lambeaux avec les dents.

Saura éprouvait à la fois de la répugnance et de la fascination. Tous mangeaient bruyamment, en mastiquant la bouche ouverte, repoussant la viande d'un coup de pouce quand elle tombait.

Lorsque King en eut fini avec son premier os, il le jeta à Saura.

— « C'est pour toi, » dit-il.

Jay et Longpole lui lancèrent chacun le leur, mais Knifeson laissa tomber le sien à ses pieds et l'enfonça dans la terre à coups de talon. Il ne regardait pas si quelqu'un l'observait ; il semblait agir ainsi pour le seul plaisir d'être sûr que personne d'autre ne pourrait prendre son os maintenant qu'il en avait fini avec lui. Saura le haït pour cela et en eut encore plus peur. Elle ramassa l'os que lui avait lancé King et donna les deux autres à Vérie. La

viande qui y adhérait encore était froide et crue, mais elle n'avait rien mangé depuis le matin et c'était mieux que rien.

Elle se demandait comment elle pourrait s'y prendre pour que King s'intéresse à Vérie, de façon qu'il la garde pour lui. Maintenant que les hommes avaient dormi et mangé, à moins qu'ils ne dorment à nouveau, ils allaient passer à d'autres activités. Elle se demanda comment Vérie réagirait. Si elle se débattait, ils risquaient de lui rendre la chose bien plus pénible. Elle espéra qu'on ne les torturerait pas. Elle songea à prier, et pour le cas où il en résulterait quelque bien, elle pria silencieusement pour que les autres n'entendissent pas.

— « Fais-nous un peu de musique, » ordonna King, interrompant ses pensées. Knifeson laissa tomber l'os sur lequel il s'acharnait et le broya sous son talon tout en se tournant vers les deux femmes.

— « Allez ! » fit-il en grimaçant un sourire.

— « Chante-nous quelque chose, » reprit King en pointant vers Saura l'os qu'il tenait. « Tu dois connaître quelques chansons d'autrefois. J'aime bien entendre les vieilles rengaines. »

Vérie la regarda, et Saura vit qu'elle commençait à avoir peur.

« Chante-la, » intima King.

C'était une chanson que Saura entendait parfois fredonner à sa mère. Les paroles n'avaient aucun sens pour elle, mais elle supposait qu'elles devaient en avoir un au temps jadis. Elle se mit à chanter.

— « Boo-pop, a-loo-pop, za-boom-pop, a-loo-pop, » reprenant sans cesse sur un ton de mélopée comme elle l'avait entendu faire à sa mère.

— « Une minute ! » ordonna King. « C'est une bonne chanson pour danser. » Il pointa son os vers Vérie. « Toi, danse. »

Vérie regarda sa mère.

— « Mais je ne sais pas danser. »

— « Tu ne sais pas danser ? » King la regarda d'un air incrédule. Il lança un coup d'œil à ses compagnons. « On va t'apprendre. » Ils se mirent à rire. Saura sentit s'évanouir l'espoir d'éviter à sa fille ce qui allait arriver. King ne semblait nullement s'intéresser à Vérie.

« Lève-toi, » fit-il.

Vérie regarda à nouveau sa mère. Saura fit un signe d'approbation et se mit à considérer l'os qu'elle tenait. Que pouvait-elle

lui dire ? De toute façon, elle s'apercevrait assez tôt de ce qui l'attendait.

La jeune fille se mit debout.

« Lève le pied gauche. » Vérie obéit. « Le droit. Le gauche. Le droit. Le gauche. Le droit. Chante ! »

Saura chanta : « Boo-pop, a-loo-pop, za-boom-pop, a-loo-pop. »

Les hommes chantaient : « Gauche-droit, gauche-droit, » de plus en plus vite.

Soudain Vérie s'arrêta.

— « Je ne peux pas aller aussi vite, » dit-elle d'un air têtu.

— « Je vais t'apprendre, » gronda Knifeson en sautant sur ses pieds. King sourit, mais les autres s'esclaffèrent.

Saura vit qu'il n'y avait aucun espoir pour que King se réserve sa fille pour lui tout seul. Ça ne l'intéressait pas. Elle essaya quand même :

— « Attendez, elle n'a... »

Knifeson la frappa du pied.

— « Ferme-la, » gronda-t-il.

La femme essaya d'esquiver le coup, mais le pied lui effleura la tempe et la jeta au sol. Elle se remit sur son séant et secoua la tête pour reprendre ses esprits.

« Très bien, » ricana-t-il. Il saisit Vérie, la jucha sur la cuisinière et la fit mettre debout. « Danse à présent. »

— « Droit-gauche, droit-gauche, droit-gauche, » scandèrent les hommes en battant des mains. Saura ne comprenait pas pourquoi ils tenaient à les torturer. Aucun n'avait l'air particulièrement vicieux, Knifeson excepté, mais c'était King le chef. Pourquoi les laissait-il faire ? Et que pouvait-elle faire ?

— « Chante ! » lui cria Knifeson.

— « Boo-lop, a-loo-pop, za-boom-pop, a-loo-pop, » psalmodia-t-elle en se mettant à leur rythme.

— « Plus fort ! » aboya Knifeson.

— « Boo-pop, a-loo-pop, za-boom-pop, a-loo-pop. »

— « Droit-gauche, droit-gauche, » de plus en plus vite. « Droit-gauche, droit-gauche, droit-gauche, droitgauchedroitgauche ! »

Saura chantait machinalement mais elle n'entendait plus les paroles et ne distinguait plus les hommes. Sa tête bourdonnait, n'était plus qu'un enfer de bruits. Pourquoi font-ils cela, pourquoi Dieu ne lui vient-il pas en aide, pourquoi personne ne vient-il à son secours ? Quand soudain quelque chose tomba sur elle et la renversa.

— « Tue-le ! » gronda quelqu'un. Il lui sembla qu'ils se précipitaient tous sur elle, quelque chose vibra à ses oreilles, puis tout s'arrêta. Elle réalisa que Vérie était tombée du fourneau sur elle.

— « Arrêtez ! » cria quelqu'un.

Saura jeta un regard à l'entour, essayant de comprendre ce qui se passait. King gisait devant elle, face contre terre, une tâche sombre s'élargissant dans son dos, et les autres se tenaient immobiles derrière lui.

— « A qui est cette maison ? » demanda quelqu'un derrière elle.

Saura tourna la tête pour voir qui c'était. Elle ne l'avait jamais vu auparavant. Il avait à peu près la même tournure que les autres, sauf que sa barbe et ses cheveux noirs étaient taillés avec soin et qu'il avait l'air moins sale. Il tendait un arc, la flèche dirigée vers la bande.

— « C'est la nôtre, » répondit-elle. « Ces hommes sont arrivés ce matin et ont tué notre truie et Weed, le père de Vérie. »

L'homme regarda les autres et après un silence dit :

— « Vous feriez mieux de partir. J'ai besoin d'un toit pour dormir au sec cette nuit. »

Ils grognèrent et firent un mouvement pour s'emparer du couteau de King.

« Ne touchez pas aux armes, » ordonna l'homme. « Et pendant que vous y êtes, déshabillez-le et laissez ses vêtements. »

Saura les regarda. Elle lut la haine sur leur visage, et une certaine crainte aussi. Se trouver dehors par une nuit pluvieuse et froide, sans rien pour couper du bois et se chauffer, serait pénible et dangereux. Le nouveau venu avait la situation en main. Il semblait sûr de lui et Saura avait remarqué l'autorité de sa voix. Il lui inspirait quelque crainte. Il avait tué King et s'apprêtait à mettre la bande dehors à lui tout seul. Elle n'avait pas été capable d'en venir à bout, comment pouvait-elle espérer lui tenir tête ? Elle serra doucement Vérie dans ses bras et se tourna vers l'homme.

— « Je peux la ramener dans la chambre ? »

Il fit signe que oui, et s'écarta pour qu'elle puisse passer. Saura se mit debout et, soutenant Vérie, marcha jusqu'à l'appentis où était la chambre. Il y avait un grand lit au milieu de la pièce, avec de lourdes couvertures de laine. Saura les rabattit en arrière et

fit étendre sa fille. Puis elle lui prit les pieds et les regarda. Ses mains tremblaient un peu tandis qu'elle passait ses doigts sur la peau à vif. Elle se pencha et baisa la plante de chacun d'eux. Les yeux fermés, elle pressa fortement ses paupières pour empêcher les larmes de couler. « Ma pauvre petite, » gémit-elle intérieurement. Elle glissa les pieds de Vérie sous sa blouse et les pressa sur son sein pour les rafraîchir. « Ma pauvre petite. » Ils étaient chauds et rudes sur sa peau.

— « Si je vous prends à rôder par là demain matin, je vous tuerai, » disait l'homme dans l'autre pièce. Puis elle entendit la porte s'ouvrir et les planches craquer sous les pas des hommes tandis qu'ils sortaient.

— « Mais nous allons mourir de froid, » plaida Jay.

— « Vous n'avez qu'à marcher, » répondit l'inconnu.

Elle entendit ensuite Knifeson, parvenu de l'autre côté de la cour, crier : « Nous reviendrons ! » Elle ressentit un frisson de crainte au creux de l'estomac. Elle reposa les pieds de Vérie sur le lit, ramena les couvertures sur elle, et se penchant sur son visage, lui baisa les lèvres. Puis elle se redressa et passa dans l'autre pièce.

L'homme n'y était pas. Elle alla jusqu'à la porte. La neige tombait et recouvrait le sol d'un mince tapis blanc. L'homme était en train d'attacher son cheval à l'abri de l'angle formé par la maison et l'appentis. Saura s'étonna qu'il ne l'amenât pas à l'intérieur. Ne savait-il pas que les loups attirés par l'odeur de sang des corps qui gisaient dans la cour tueraient son cheval ? Elle le regarda le desseller et poser la selle contre le mur, à l'abri de la neige. Il prit la couverture de selle et le carquois, les transporta à l'intérieur et les mit avec son arc sur une étagère près de la porte. Puis il se tourna vers Saura.

Avant qu'il puisse parler, elle dit :

— « Je m'appelle Saura et ma fille Vérie. Merci de les avoir mis dehors. Elle n'a encore jamais été avec un homme. »

Il fronça le sourcil. Elle se demanda s'il était intéressé. Elle avait songé à un moyen pour le retenir, mais elle ne pouvait dire avec certitude si ce serait une bonne chose de le garder. Elle ne voulait pas d'un homme qui les mangerait, elle ou Vérie, si l'hiver était trop long.

— « Je m'appelle Ted Brace, » dit-il. « Je voudrais un endroit pour dormir cette nuit et quelque chose à manger. »

Elle eut un léger sourire.

— « C'est un nom curieux. »

— « Il n'est pas à moitié aussi curieux que Saura et Vérie. »

Elle cessa de sourire, se demandant s'il allait être aussi brutal que les autres.

— « Il nous reste encore quelques pommes de terre, » dit-elle, « et ils ont laissé un peu de cochon. » Elle eut un regard vers les reliefs demeurés sur la table. « Je peux le faire chauffer si vous voulez. »

Ted esquissa un sourire.

— « Gardez plutôt le cochon pour déjeuner demain. Si les pommes de terre sont chaudes, je les mangerai. »

— « Attendez un instant, je vais voir. »

Elle sortit, alla jusqu'à la fenêtre, prit le volet de bois et s'apprêta à le mettre en place. Si les loups venaient, elle ne voulait pas qu'ils puissent entrer. Elle l'appuya contre les rondins et le maintint un instant avec son genou. Au loin, elle entendit un hurlement. Il était à peine perceptible, mais on aurait dit le cri d'un homme qu'on torturait. Elle se demanda si les gens mangés par les loups restaient dans les entrailles de l'animal, et si c'était ce qui rendait leurs hurlements si lugubres. Avant qu'elle ait pu hisser à nouveau le volet, il fut soulevé de l'intérieur et mis en place. Elle revint vers la porte et s'arrêta avant d'entrer. Elle eut un frisson en songeant à ce qui arriverait au cheval. Puis elle entra, prit la barre de bois servant à maintenir le volet en place, le mit sur ses supports et fit de même pour la porte.

Alors elle s'arrêta et regarda Ted.

— « Merci, » dit-elle.

— « Ce n'est rien. »

Elle eut un haussement d'épaules, se tourna vers la cuisinière et replaça un rond qui avait sauté quand Vérie était tombée. Elle ouvrit la porte du four, avança la main et tâta une pomme de terre.

— « On peut les manger. »

Ted se dirigea vers le fond de la pièce, à l'autre bout de la table, arracha deux flèches fichées dans le mur, et alla les mettre sur l'étagère, avec les autres. Là, il ôta son blouson de cuir et le posa près de son arc. Il vint s'asseoir par terre devant le fourneau et retira une pomme de terre. Tout en y mordant il fit signe à Saura de s'asseoir près de lui.

— « C'est votre mari, là dehors ? »

Saura acquiesça.

— « C'était Weed. »

— « Que s'est-il passé ? »

Elle lui raconta calmement comment les hommes étaient arrivés alors que Weed était parti chercher du bois, et ce qui s'était passé jusqu'au moment où Ted était survenu et avait tué King.

— « Voulez-vous que je l'apporte ici jusqu'à ce qu'on puisse l'enterrer ? » demanda-t-il la bouche pleine. Il ramassa un morceau tombé à terre et le jeta dans la caisse à bois.

Saura le regarda faire, tenaillée par la faim. Quel gaspilleur, pensa-t-elle. Elle ne savait que décider. Si elle lui faisait transporter Weed à l'intérieur, ça pourrait éveiller sa méfiance et il ferait entrer le cheval. Dans le cas contraire, Weed serait dévoré par les loups. Elle haussa les épaules. « Je suppose qu'il est très bien là où il est. » Maintenant si Ted voulait le rentrer, il pouvait le faire, mais c'était à lui de décider. Elle fixa un pied du fourneau pour éviter son regard. Il était taillé en forme de serre d'aigle griffant un crâne.

« D'où veniez-vous ? » demanda-t-elle.

— « Je venais du nord. »

— « Du nord ? Personne n'en descend au printemps. »

— « Moi si. » Il dit cela d'un ton si catégorique que toute discussion était impossible, mais elle était sûre que personne ne vivait plus au nord qu'eux. Ted se pencha pour atteindre une pomme de terre.

« Vous en voulez une ? » demanda-t-il en la lui tendant. Elle la prit et se mit à la grignoter.

— « Comment avez-vous trouvé la ferme ? » fit-elle.

Il secoua la tête :

— « Il commençait à neiger et je cherchais un abri. J'aperçus les arbres et quand je fus près je vis votre lumière. » Il prit une autre pomme de terre. « Je voulais voir les ruines. Quand j'étais enfant, mon grand-père racontait à quoi elles ressemblaient avant et après le combat — telles qu'il les avait vues. Je voulais voir par moi-même s'il existait vraiment un endroit comme celui qu'il décrivait. Je suis parti tôt parce que j'avais l'intention d'être de retour au ranch avant l'hiver. »

— « Il n'y a plus grand chose à voir, » dit-elle.

Il leva les yeux vers elle.

— « Vous y êtes allée ? »

— « Je suis née à côté et on avait l'habitude d'y aller pour voir si on pouvait trouver quoi que ce soit qui pût nous servir. »

— « Que faites-vous ici ? »

— « Weed m'a enlevée il y a longtemps. Il m'a amenée ici parce

qu'il pensait que les bandes ne s'aventureraient pas si au nord. Nous ne croyions pas que quelqu'un pouvait vivre encore plus haut. »

Ted termina sa pomme de terre, et s'essuya la bouche sur sa manche.

— « Ça suffit, » dit-il, « à présent, je veux dormir. »

Il se leva et se mit à arranger les vêtements qu'il trouva dans les deux pièces pour s'en faire un lit devant la cuisinière. Saura était surprise. Elle s'attendait à ce qu'il dorme dans le lit. Elle attendait qu'il le lui demande. Puis elle lui dirait qu'il lui fallait dormir avec Vérie, parce qu'elle avait les pieds trop brûlés pour pouvoir dormir devant la cuisinière comme elle faisait d'habitude. Il verrait alors comme elle était gentille et il resterait. Il était encore plus important qu'il reste, maintenant que Weed était mort. Saura se rendit dans la chambre et souffla la bougie. Elle prit la literie de Vérie, l'apporta devant la cuisinière et la laissa tomber sur la couche que Ted s'était déjà préparée.

— « D'habitude Vérie dort ici jusqu'à notre lever, puis elle va dans la chambre. Elle n'a jamais dormi avec un homme. »

Ted, qui terminait son lit, leva les yeux et lui sourit mais ne dit rien. Elle leva la deuxième bougie pour l'éclairer tandis qu'il se glissait sous les couvertures. Quand seule sa tête dépassa, elle éteignit le lumignon qu'elle déposa sur l'étagère près de la porte de la chambre.

Elle n'entra pas tout de suite et resta immobile, attendant que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Cet homme l'intriguait. Elle aurait bien voulu qu'il n'ait pas tué King. Si ça avait été Knifeson, ça lui aurait été bien égal. Elle se demandait s'il n'était pas pire que ceux de la bande. Elle n'arrivait pas à le comprendre. Il ne l'avait pas frappée, il n'avait pas haussé la voix, et il ne semblait pas la désirer, non plus que Vérie. Elle sentit vaguement que c'était un affront, mais elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait y faire. Peut-être est-il la réponse à ma prière, pensa-t-elle. Vérie avait été torturée, mais pas trop. Peut-être faut-il du temps à Dieu pour faire quelque chose. Saura ne se souvenait que de quelques-uns des propos de sa mère au sujet de Dieu, et elle n'avait pas la prétention de comprendre. Peut-être fallait-il prier longtemps pour être sûr d'obtenir ce qu'on souhaitait. Il devait être envoyé par Dieu. Après tout, il avait dit qu'il venait du nord, et c'était impossible, car le froid y devenait tel que personne ne pouvait y vivre. Elle se souvenait que Weed le

lui avait dit quand ils avaient décidé de s'installer dans cette ferme.

A la lumière du foyer qui passait à travers les fentes de la porte, elle devinait la forme de Ted sous les couvertures. Elle se demanda si elle devait le tuer pendant qu'elle en avait l'occasion. Qui sait ce qu'il ferait quand il se mettrait en colère. Il n'avait pas eu l'air trop affamé devant les pommes de terre, peut-être se réservait-il pour l'une d'elles. Tandis qu'elle était là, immobile, ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité et bientôt elle put voir presque aussi bien que si la chandelle était allumée. Si elle le tuait, elle pourrait faire entrer le cheval et ramener le corps de Weed. Un cheval, ça faisait une fameuse quantité de nourriture. C'était le premier qu'elle ait vu servir de monture, bien qu'elle ait entendu dire que dans l'est il y avait de vastes troupeaux retournés à l'état sauvage.

Il nous a peut-être sauvé la vie, se dit-elle. Mais ça ne voulait pas dire grand-chose. Il avait tué King, le meilleur de la bande. C'était l'occasion pour elle de se débarrasser du dernier homme qui la gênait. Elle regarda vers l'étagère où elle gardait ses deux couteaux. L'un avait une lame de trente centimètres. C'était celui qu'elle devrait utiliser. Une bouffée de colère l'envahit. Il lui semblait entendre encore crier sa mère tandis qu'une bande abusait d'elle. Saura aurait voulu se précipiter pour l'aider, mais elle était restée cachée, en sûreté. Elle fit un pas vers les couteaux. Elle voyait les hommes violer et tuer. Et son cœur battit plus fort tandis qu'elle revoyait sa course éperdue après le départ de la bande, puis son retour pour recouvrir de pierres les restes de sa mère, et les chiens qui étaient accouru déjà. Elle regardait, incapable de détourner les yeux. Puis le visage de Vérie sembla s'interposer entre elle et les chiens. Saura fronça les sourcils. Ted ne s'intéressait pas à elle, mais si elle le tuait, il ne le ferait jamais. Vérie avait besoin de quelqu'un pour la protéger. Il lui fallait un homme pour cela.

Ses poings crispés se relâchèrent. La pensée de Vérie la détendit. En outre, si Ted était envoyé par Dieu et qu'elle le tuât, Dieu ne serait-il pas irrité ? Le feu jeta une lueur et s'éteignit tandis qu'elle s'interrogeait. Finalement elle haussa les épaules. Elle se dit que s'il avait eu l'intention de leur faire du mal, il l'aurait déjà fait. Elle se retourna pour entrer dans la chambre et jeta un regard à Ted. Il gémissait et s'agitait dans son sommeil. Quand il se calma elle alla à son lit et se glissa aux côtés de Vérie. Le lit était chaud et Saura eut un frisson d'aise.

Juste avant les premières lueurs de l'aube, elle s'éveilla. Elle sauta du lit et marcha lentement vers la porte. Le cheval hennit et

elle entendit des hurlements. Elle vit Ted se diriger vers l'entrée, un gourdin à la main.

— « Ne sortez pas — ce sont les loups ! » cria-t-elle.

— « Mon cheval est dehors, » grogna-t-il en ouvrant la porte d'un geste brusque.

Saura vit une forme sortir de l'ombre et sauter sur lui. Il réussit à l'assommer tandis qu'un autre loup arrivait. Saura s'empara de la chandelle et courut l'allumer au foyer. La lumière éclaira Ted et toute la cour. Elle grouillait de formes noires. Le cheval hennissait de terreur. Saura courut à la porte. Aucun homme ne pouvait se battre contre tant de loups. Elle attendit une occasion. Ted abattit son gourdin sur le crâne d'un loup tandis qu'un autre lui sautait à la tête. Il lança son bras en l'air au moment où l'animal le renversait. Il tomba et roula sur lui-même en lui décochant des coups de pied. Saura claqua la porte et replaça la barre. Elle se retourna pour voir le combat. Ted s'était relevé alors que le loup revenait à l'attaque, trop rapide pour qu'il puisse lui porter un coup définitif, mais il l'écarta. Il rompit et lui asséna un coup terrible. Le loup s'abattit, le crâne fracassé, eut un sursaut et ne bougea plus.

Ted se précipita vers la porte, mais quand il vit qu'elle était fermée, il se laissa tomber sur le plancher. Il avait la respiration haletante et son visage était pâle sous la barbe. Il s'allongea et essaya de se détendre.

— « Merci d'avoir fermé la porte, » dit-il.

— « Je suis allée la fermer derrière vous. Un homme seul ne peut tenir tête à des loups. »

Elle se demandait s'il était vraiment stupide ou s'il était brave. Le cheval hennit encore, et Ted essaya de se lever, mais il ne réussit qu'à s'asseoir. Il doit vraiment aimer son cheval, se dit Saura. Elle haussa les épaules. Il ne pouvait plus partir à présent. Elle ranima le feu et s'apprêta à écorcher le loup. Au bout d'un certain temps les grondements et les bruits diminuèrent au dehors.

— « Qu'est-ce que vous faites là ? »

Saura leva la tête et le regarda, déconcertée par la brusquerie du ton. Il la considérait d'un air sombre.

— « C'est de la viande, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle, et elle se remit à dépouiller l'animal. Au bout d'un moment, il se leva et lui prit le couteau des mains. Elle recula et resta là, le regardant enlever la peau. Il la détachait par tractions rapides et sûres, bien qu'elle sache que c'était pour lui une besogne déplaisante. La chair

du loup est dure, se dit-elle, mais c'est mieux que rien. Quand il eut terminé, il faisait jour. Il s'arrêta et s'étira, en se frottant le cou.

— « Voulez-vous que je le dépèce ? » demanda-t-il.

Saura fit signe que oui et l'observa découper l'animal en morceaux faciles à cuire. Elle alla à la porte et l'ouvrit pour regarder dehors. Le temps était clair, et aussi loin que la vue portait, les collines moutonnant vers l'est étaient couvertes d'une mince couche de neige. Son regard revint vers la cour. La neige n'était plus qu'un magma de boue. Les loups étaient partis. Elle sortit. Elle avait obtenu ce qu'elle voulait. Il était condamné à rester à la ferme. Il n'oserait pas partir seul. Vérie aurait un homme.

Çà et là dans la boue traînaient un os ou un fragment d'os. Sur le seuil, où Ted s'était battu, la boue avait une couleur plus sombre qu'ailleurs, ainsi qu'à l'endroit où s'était tenu le cheval. Elle se baissa pour voir la selle. Les loups l'avaient rongée au point que Ted n'aurait pu s'en servir, même s'il avait eu un cheval. Saura hocha la tête. La seule trace laissée par les loups étaient les empreintes de leurs pattes. Elle alla jusqu'au pommier sauvage et regarda la boue plus sombre à cet endroit. C'était tout ce qui restait.

Elle eut soudain envie d'être près de quelqu'un, loin de ce qu'elle avait fait. Elle se détourna et se dirigea vers la maison. Elle franchit le seuil, ferma la porte derrière elle et s'y appuya.

Ted, toujours occupé à débiter le loup, leva les yeux.

— « Quelqu'un vient ? » demanda-t-il d'un ton brusque.

Elle secoua la tête. Elle aurait voulu qu'il ne lui parlât pas ainsi. Elle alla vers la cuisinière et se chauffa les mains. Elle ne pouvait expliquer ce qu'elle éprouvait, elle souhaitait seulement être près de quelqu'un qui soit vivant, chaud, généreux, pas comme Weed ou King. Il valait mieux être sain et sauf dans n'importe quelle condition que se trouver dehors dans la boue. Elle frissonna et se rapprocha de la cuisinière.

— « Vous saviez que les loups allaient venir, n'est-ce pas ? » demanda Ted au bout d'un moment.

Saura se demanda ce qu'il ferait s'il apprenait pourquoi elle avait agi ainsi. Elle ne savait que dire. Elle se décida :

— « Ça leur arrive parfois. »

— « Si vous le saviez, pourquoi ne m'avez-vous pas demandé de mettre le corps de votre mari ici ? »

Elle le regarda, et la pensée de sa mère la traversa.

— « Si on leur donne quelque chose à manger, il y a une chance pour qu'ils ne nous attaquent pas, » dit-elle après un long silence.

Elle haussa les épaules puis : « Ça nous a évité d'avoir à l'enterrer. »
Elle aurait bien enterré sa mère aussi. Mais elle avait eu peur.

— « Vous auriez pu le manger, » répliqua Ted.

Elle eut un haussement d'épaules et ne répondit pas. Avec Weed, il leur était arrivé une fois ou deux de manger un voyageur, par temps de disette. C'étaient eux ou Vérie, ou elle-même. Mais elle avait la vague impression qu'elle n'aurait pas pu manger Weed, à moins d'être affamée.

— « De toute façon, il était probablement trop dur, » dit-elle, incapable d'en trouver la véritable raison.

Elle se mit à préparer avidement la nourriture tandis que Ted marchait dans la pièce. Du coin de l'œil, elle l'observa un instant. Il n'avait pas l'air heureux. Elle se demanda s'il consentirait à aller chercher du bois. Il en avait fallu beaucoup pour cuire le cochon et il n'en restait guère.

Elle donna quelques pommes de terre à Ted, en prit quelques-unes pour elle et pour Vérie et alla les porter à celle-ci. Quand elle revint, Ted avait rassemblé ses affaires par terre, et était en train de redresser les pennes d'une flèche.

— « Je vais bientôt partir, » dit-il.

— « Tout seul ? »

Il fit signe que oui en levant la tête vers elle. Elle vit à l'expression de dégoût de son visage qu'elle aurait plus facilement obtenu qu'il restât si elle lui avait parlé des loups.

— « Et pour le bois ? » Saura était si surprise qu'elle avait parlé du bois sans le faire exprès. Elle n'avait pas eu l'intention de le lui demander brutalement. Elle aurait voulu qu'il crût que ça venait de lui.

— « Quel bois ? » interrogea-t-il.

Elle se décida à lui demander.

— « Nous n'avons presque plus de bois. Vous n'allez pas nous laisser ainsi, n'est-ce pas ? »

Ted abaissa son regard sur sa flèche. Saura vit qu'il avait envie de partir. A sa place, c'est ce qu'elle aurait fait, mais il était différent. Elle n'était pas sûre de savoir pourquoi, mais elle commençait de s'habituer à lui. Il semblait étrange de ne pas avoir peur de lui. Il était différent.

— « Allons-y, » dit-il en se levant et en se dirigeant vers la porte.

Saura saisit la hache et courut pour le rattraper et lui montrer le chemin au-delà des deux premières collines situées au nord. Tout

en marchant, elle réfléchissait à ce qui le rendait différent des autres. L'essentiel était qu'il n'allait pas lui faire de mal à moins qu'il n'ait une bonne raison. Il se rendait compte que son cheval était mort parce qu'elle ne l'avait pas averti, et bien qu'il ait tenu à combattre les loups pour lui, il ne l'avait même pas frappée ! Ils atteignirent le peuplier abattu, et tandis qu'il y portait la hache, elle réfléchissait. Tous les hommes qu'elle avait connus auraient fait à peu près n'importe quoi s'il leur en avait pris la fantaisie. Même Weed la battait quand il en avait envie, rien que pour montrer qu'il était le maître.

Lorsqu'il en eut coupé suffisamment pour qu'elle en ait jusqu'au printemps, Ted planta la hache dans une branche et s'appuya contre le tronc du peuplier.

— « Parlez-moi des ruines, » dit-il.

Saura haussa les épaules. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi il s'intéressait tellement aux ruines.

— « Je n'y ai pas été depuis une quinzaine de saisons, et j'ai entendu dire qu'elles avaient beaucoup changé. »

— « A quoi ressemblaient-elles quand vous les avez vues ? »

Saura regarda au loin, essayant de se souvenir.

— « Elles étaient énormes, quelques-unes très hautes, mais ce qui était étrange c'était le fait qu'elles s'étendaient sur des kilomètres, du moins les plus petites. » Elle se tut un instant. « Je n'ai jamais pu comprendre comment tant de gens pouvaient se nourrir, et comment ils pouvaient vivre si près les uns des autres. Ils devaient toujours être en train de s'entre-dévorer. »

— « Je ne vois pas pourquoi ils l'auraient fait. Il y a pas mal de gens qui vivent avec nous au ranch et nous ne mangeons jamais personne. »

— « Même par l'hiver le plus long ? »

Il secoua la tête.

Saura le regarda et fronça le sourcil :

— « A quoi ressemble la vie dans un ranch comme le vôtre ? »

— « Il y a douze personnes maintenant que je l'ai quitté. Nous avons toujours eu suffisamment de nourriture car nous élevons beaucoup de vaches et de moutons. Avant de mourir, mon grand-père est allé jusqu'aux ruines et y a découvert une grande quantité d'arcs et de flèches, ainsi que quelques arbalètes et même des fusils ; aussi n'avons-nous jamais eu à nous préoccuper des bandes de rôdeurs. De plus nous sommes trop au nord pour la plupart d'entre elles. »

— « Qu'est-ce qu'une arbalète ? » L'autre objet qu'il avait mentionné ne signifiait rien pour elle. Elle était incapable de concevoir de quoi il parlait.

Ted haussa les sourcils. Elle se rendit compte qu'il la prenait pour une idiote.

— « Ça permet de lancer les flèches avec plus de force qu'un arc ordinaire. »

— « Vous disiez que votre grand-père avait été aux ruines avant les combats. A quoi ressemblaient-elles alors ? Ma mère me disait souvent qu'on se serait cru au paradis, mais elle était née longtemps après, aussi ne savait-elle que ce que sa mère lui avait raconté. Elle disait aussi que les combats avaient été voulu par Dieu, et qu'il ne fallait pas oublier de prier tous les jours pour que ça ne se reproduise plus. »

Ted fronça le sourcil.

— « Je ne crois pas que Dieu en ait été à l'origine. Grand-père disait que c'étaient les dirigeants de ce pays et ceux d'un autre qui en avaient pris l'initiative. »

— « Pourquoi ? »

Ted secoua la tête.

— « Il ne l'a jamais su. »

— « Comment étaient les ruines ? »

— « Il disait qu'il y avait tellement de gens qu'il était impossible de les compter. Ils roulaient dans des voitures de métal — nous en avons quelques-unes au ranch, mais elles sont hors d'usage — et ils avaient toujours assez de nourriture et un endroit où dormir. Ils ne craignaient pas qu'on leur fasse du mal car ils s'entendaient bien ensemble et se pliaient à certaines règles. »

— « Si tout allait si bien, pourquoi se sont-ils battus ? »

— « Je ne sais pas, » dit Ted d'un ton contrarié. « Pourquoi ces rôdeurs ont-ils tué votre mari ? »

Elle réfléchit une seconde et répondit évasivement :

— « Ma mère avait coutume de dire que certains hommes croient en Dieu et qu'ils sont bons. D'autres n'y croient pas et sont mauvais. »

Ted se gratta la barbe un petit moment avant d'ouvrir la bouche.

— « Je ne suis pas d'accord. Les miens ne parlent jamais de Dieu, et pourtant ils ne sont pas mauvais. »

— « Ils ont dû l'être, » déclara Saura.

— « Alors, qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le mal ? » demanda Ted.

Saura se mordillait un doigt. Elle était assise sur la rangée de bûches que Ted avait coupées, les jambes repliées sous elle. Finalement elle dit :

— « Vous êtes bon, et les hommes que vous avez chassés étaient mauvais. Ils faisaient des choses sans raison. Pas vous. »

— « Je n'ai pas de raison de vous aider. »

— « C'est différent. »

— « En quoi ? »

Il se tut, mais Saura était à court d'argument. Il reprit :

« Ces hommes ont tué votre mari. Ils avaient une raison. Il avait quelque chose qu'ils n'avaient pas, et ils savaient qu'il ne leur donnerait pas. Alors, ils l'ont tué. »

— « Il y a des choses qu'on ne donne pas. »

— « Vous avez essayé de donner votre fille. »

Saura tapa sur son genou avec son poing.

— « Ils ont essayé de nous violer. Vous ne l'avez pas fait. »

— « J'aurais pu tout aussi bien le faire. Rien ne m'en a empêché. Mais je n'en avais pas envie. Vous avez essayé de m'y pousser. »

Elle mordillait son doigt, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses idées. Elle aurait aimé en savoir plus long sur la vie au ranch. Elle n'était pas encore convaincue qu'il existait un ranch tel qu'il le lui avait décrit. Weed lui avait dit que personne ne pouvait vivre dans le nord, et il ne se trompait pas souvent. Elle scruta le visage de Ted, ses traits accusés, hâlés par le soleil. Elle n'était pas sûre que quelqu'un d'aussi stupide qu'il semblait l'être fût un bon parti pour Vérie.

— « Auriez-vous offert de partager avec eux tout ce que vous aviez, si vous aviez été Weed ? »

— « Ça n'a rien à voir. »

Saura sut alors qu'il ferait très bien l'affaire pour Vérie.

— « Vous n'avez pas essayé de nous violer, donc vous êtes bon. »

— « Eux non plus. »

— « Ils l'auraient fait. » Elle comprit qu'elle avait été trop loin. Il bondit sur elle et la gifla à toute volée. Elle poussa un cri en tombant de la pile de bois. Ted la suivit dans sa chute. Il l'agrippa aux jambes et la plaqua sur le dos d'un mouvement brusque. Il saisit sa blouse d'un geste vif et la lui fit passer par-dessus la tête, découvrant ses seins. Puis il se mit debout la blouse à la main.

— « Je pourrais vous violer à présent. »

— « Pourquoi ne le faites-vous pas alors ? »

Elle savait que s'il le faisait, il les aiderait par la suite. Sans

essayer de bouger, elle demeura là où il l'avait jetée. Saura le regarda dans les yeux pendant un moment. Puis il lui jeta la blouse au visage. Elle la poussa de côté et le vit aller de l'autre côté du tas de bois et s'asseoir. Elle mit alors sa blouse et le suivit.

— « Si vous n'êtes pas bon, pourquoi ne m'avez-vous pas violée ? » dit-elle.

Ted haussa les épaules.

— « Je ne voulais pas, c'est tout. Ça n'a rien à voir avec le bien ou le mal. Personne n'est bon ou mauvais. Le temps qu'il fait est bon ou mauvais. »

— « Peut-être... »

— « On va emporter ça, » dit-il en se levant et en désignant le bois. Il passa son arc et son carquois à son épaule, empoigna trois grosses bûches et se mit en route dans la boue. Saura en souleva une et la cala contre sa hanche tout en prenant la hache, puis elle se hâta de le rattraper. Quand elle l'eut rejoint, elle dut forcer le pas pour rester à sa hauteur, aussi n'essaya-t-elle pas de parler. Elle s'efforçait de trouver le moyen de le faire rester ou du moins de se faire emmener par lui, ainsi que Vérie. Elle voulait un homme comme Ted près d'elle. Elle se sentait en sécurité. Il ne lui avait pas fait de mal, bien qu'il ait tué King, aussi elle sentait qu'il était bon. Si seulement Vérie n'avait pas eu les pieds aussi brûlés, elle aurait pu l'envoyer à la cuisine dormir auprès de lui ; sa conduite montrait qu'il n'en avait pas envie, mais Saura sentit que si Vérie s'était glissée toute nue auprès de lui, il aurait usé d'elle. Ç'aurait pu le faire rester un certain temps, à moins qu'il ne les ait emmenées toutes deux à son ranch. L'endroit semblait accueillant. Elle n'était pas convaincue qu'il pût exister un endroit où il y avait toujours de quoi manger, et où l'on n'avait pas à se préoccuper des rôdeurs. Ça ressemblait trop aux descriptions des ruines telles qu'elles étaient avant le combat. Mais si un tel endroit existait, elle était sûre que c'était des gens comme Ted qui y vivaient. De toute façon, ce serait avec plaisir qu'elle quitterait la ferme.

Un lapin sauvage détala entre les pieds de Ted. Saura le regarda gravir par bonds allongés la pente devant eux. Quand il atteignit le sommet il s'arrêta une seconde sur ses pattes de derrière et les regarda. Il fit un bond vers l'autre versant et s'arrêta pour étudier le chemin. Puis il obliqua et détala dans une direction faisant un angle droit avec le chemin parcouru.

— « Vous disiez que les ruines avaient changé, » fit soudain Ted. « En quoi diffèrent-elles à présent ? »

Saura ne répondit pas tout de suite, le lapin la tracassait, mais elle fut distraite par la question de Ted et oublia l'animal.

— « Un chasseur nous raconta l'an passé que, mis à part deux grands immeubles, tout était tombé en poussière. Il disait qu'il ne restait rien que des kilomètres et des kilomètres de décombres envahis par les mauvaises herbes. »

Ils arrivèrent en haut de la côte où s'était arrêté le lapin et redescendirent vers la ferme. Saura marchait en silence, essayant de trouver un moyen pour le faire rester. La seule chose de valeur qu'elle eût à lui offrir était Vérie, et elle sentait qu'il n'apprécierait guère qu'on la lui offrît.

La précédant d'un pas, Ted atteignait le porche quand la porte s'ouvrit. Knifeson sortit. Il avait un long gourdin à la main.

Saura regarda sa barbe couverte de graisse et son visage grimaçant et maculé de boue, et elle revit la gueule des chiens qui avaient dévoré sa mère et des loups qui avaient dévoré Weed.

Elle se sentit sans force. Cours ! pensa-t-elle. Elle vit Ted jeter ses trois bûches et faire demi-tour en courant et en s'efforçant de dégager son arc de l'épaule. Knifeson ricana en écartant du pied le premier morceau de bois et en évitant d'un bond les deux autres. L'homme de Vérie allait se faire tuer ! Saura se précipita sur Knifeson, toutes griffes dehors, déchirant les chiens, les loups, sa propre peur. Elle ne sentit pas le coup, mais elle se retrouva étendue dans la boue. Elle entendit un os craquer, et le bruit de course cessa. Elle comprit. Elle avait failli à Vérie.

— « Rentre et fais du feu, » gronda Jay. Il la remit brutalement sur pied. « Nous avons faim. »

Saura vit d'un coup d'œil Knifeson lacérant les vêtements du corps gisant sous le pommier sauvage. Elle se détourna, se dirigea vers la cuisine, s'agenouilla devant le fourneau et commença d'y mettre des morceaux de bois. Elle entendit le lit grincer. Dehors, Jay et Knifeson s'esclaffèrent. Entre les rires, des grognements lui parvenaient de la chambre. Tandis que le feu prenait, et qu'elle restait là, le regard fixe, des idées prenaient peu à peu forme dans son esprit. Elle enterrerait Ted, ça compenserait un peu pour les autres. Ted lui avait parlé du ranch, et c'était comme si Dieu était venu lui parler du Paradis. Il ne lui sembla plus que les cris des hommes duraient une éternité, comme avant.

Traduit par Claude Carme.
Titre original : The house by the crab apple tree.

JANE BEAUCLERK

Nous servons l'Astre de Liberté

Jane Beauclerk (pseudonyme d'une poétesse américaine connue) fait sa première apparition dans nos pages avec une nouvelle d'une facture très particulière. Il s'agit, indiscutablement, de science-fiction. Il s'agit aussi d'aventure dans un style héroïco-romantique, où passe le souffle lointain de l'épopée. Nous vous invitons à découvrir, à la suite de Miss Beauclerk, le monde pré-technique d'Apertia, son peuple riche en légendes, et les puissants et nobles « Astres » qui le gouvernent. Cet univers très personnel mériterait, à notre avis, d'être évoqué sous forme cyclique dans une série d'épisodes.

ILS passèrent toute la nuit à causer, assis autour du feu de camp. Les étrangers retenaient beaucoup mais se livraient peu, aussi lorsque vint l'aube ils s'exprimaient tant bien que mal dans la langue d'Apertia, tout en cachant leur propre langage. C'est pourquoi Poal les écoutait avec une attention accrue.

— « Nous venons faire du commerce, » dit le chef des étrangers. Il avait des cheveux bruns, des yeux et des vêtements bleus.

— « Vraiment ? » fit le guide-qui-montait-des-chevaux, en regardant se lever le jour. Puis il s'adressa à ses compagnons : « Amis et enfants, reprenons-nous la route ? »

— « Attendez, » dit l'étranger aux yeux bleus et il fit un signe. Quelques étrangers se hâtèrent vers leur vaisseau spatial. Un autre, habillé de noir, prit Poal à l'écart. « La manière dont vous écoutez, » lui dit-il, « me donne l'impression que vous êtes un jeune homme intelligent. Ai-je raison ? »

— « Vous pouvez avoir raison, » répondit Poal. « C'est votre droit. »

L'homme acquiesça d'un signe de tête. « Je suis un historien, » dit-il. « Je me demande si quelqu'un comprend aussi bien que moi la futilité de tout cela. »

© 1964, *Mercury Press, Inc.*

— « Et quelle est votre façon de bien le comprendre ? » s'enquit Poal.

— « C'est une vieille histoire, » fit l'étranger. « Nous ouvrons de nouveaux marchés, nous fabriquons davantage de produits. Quand les marchés sont saturés ou qu'ils ont appris à produire eux-mêmes, il nous faut trouver d'autres débouchés. C'est futile. »

— « Pourquoi ? » demanda Poal.

— « Parce que l'univers n'est pas infini, » expliqua l'historien, en hochant la tête.

Des gens revinrent de l'astronef, apportant des articles qu'ils étalèrent devant le guide-qui-montait-des-chevaux. « Voici l'œuvre d'un joaillier, » fit l'homme aux yeux bleus, en présentant un collier de métal qui jetait des reflets sombres.

— « La lumière du feu est trompeuse, » dit le cavalier et il piétina les derniers tisons du brasier, puis leva le collier dans la lueur de l'aurore.

— « Voici une étoffe, » dit l'homme aux yeux bleus. « Voilà des bâtons qui allument le feu. Voilà du savon. Et voici des armes. »

— « C'est de mauvaise politique, » fit l'historien, « d'introduire des armes nouvelles chez des peuples sous-civilisés. »

— « Ce sont de jolies choses, » dit Poal.

— « Mais pas trop durables, » fit l'historien. « Nous avons besoin de matières premières. Il nous faut du minerai. Je vois que vous avez un couteau à votre ceinture. Est-il fait d'un métal courant ? »

— « Oui, » répondit-il. « En acier. »

L'historien hocha la tête. « Oui, vous êtes désormais condamnés, » dit-il.

Le guide-qui-montait-des-chevaux reposa une pièce de tissu en la faisant glisser entre les doigts. « Amis et enfants, » dit-il, « reprenons-nous la route ? »

— « Il fait jour, » fit un autre homme. Ils se levèrent tous, excepté Poal, et le cavalier alla vers ses bêtes.

— « Attendez, » fit précipitamment l'étranger aux yeux bleus. « Faisons du négoce. »

— « Pourquoi ? » demanda la plus âgée des femmes, qui était la mère du cavalier. « Nous avons des vêtements, du feu, des armes. Qu'avez-vous de plus à nous offrir ? »

— « Des choses et d'autres, beaucoup d'autres ! » répondit l'homme et il parla de l'utilité, de la beauté, de la valeur de ces

choses. Quand il eut fini son laïus tout le monde était parti, sauf Poal.

« Se peut-il, » demanda l'homme, « que vous estimiez ces objets inutiles ou vilains ou dénués de valeur ? »

— « Pour cinq empans de ce tissu, » répondit Poal, « l'Astre de Beauté traverserait à gué les sept mers. Pour ce collier orné de gemmes l'Astre de Fortune fondrait sa maison d'or et frapperait monnaie. Pour trois de ces bâtons allume-feu l'Astre de Poésie se couperait trois doigts de la main gauche. »

— « Je ne comprends rien à votre histoire d'astres, » fit l'homme, « mais je me rends compte que vous avez une haute opinion de nos produits. Alors pourquoi refuser de faire du commerce ? »

— « Nous servons l'Astre de Liberté, » répondit Poal. Et il se leva pour aller rejoindre les siens.

Il était près de midi quand le guide, marchant entre ses chevaux, commença à parler avec attendrissement d'une petite arme que les étrangers avaient montrée et qui abattait le gibier au-delà de la portée des flèches et avec plus d'efficacité. « Un tel objet sert à beaucoup de choses, » remarqua-t-il, « surtout quand on approche de l'empire de l'Astre du Combat. » Car ils escaladaient la route qui s'élevait vers les montagnes d'Org.

Ils se mirent à en discuter, les uns faisant l'éloge de cette arme, d'autres décriant l'Astre en question, d'autres encore étant d'avis de rebrousser chemin pour reprendre contact avec les étrangers. Pendant qu'ils conversaient quelque chose passa au-dessus de leurs têtes et atterrit sur la route devant eux.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda quelqu'un.

— « Une nouvelle fournée d'étrangers, » répondit son cousin. « Cette fois-ci laissons-les *nous* apprendre une langue nouvelle. Moi je suis excédé du parler d'Apertia. » Mais, en réalité, il ne s'agissait que de l'étranger aux yeux bleus et de quelques-uns de ses compagnons, qui revenaient de leur grand vaisseau à bord d'un plus petit astronef. Le cavalier les accueillit avec des sourires.

— « Puisque vous refusez de commercer avec nous, » dit l'homme aux yeux bleus, « peut-être nous conduirez-vous auprès de gens qui accepteront. Je vous avouerai franchement que nous avons besoin de minerai de fer. »

— « Nous avons eu souvent l'ennui de constater, » fit l'historien, « que rien ne remplace tout à fait le minerai de fer. »

— « Vous avez de la chance, mes amis, » s'écria le guide-qui-montait-des-chevaux et il offrit une de ses montures à l'étranger aux yeux bleus, en disant : « Venez, je vais vous montrer votre chance. »

Mais l'étranger, plein de méfiance, eut un mouvement de recul. « M'asseoir sur un animal ? » dit-il. « Vous suivre seul ? Quelle est cette manigance ? »

— « Eh bien, montons tous ensemble dans votre vaisseau, » répondit le cavalier. « Après tout, vous en aurez besoin pour transporter le minerai. »

Cela étant réglé, les étrangers et le guide-qui-montait-des-chevaux s'envolèrent à bord de l'astronef vers une mine abandonnée dans la vallée voisine. Le cavalier avait découvert cette mine seulement l'année précédente, à l'époque même où l'on avait cessé de l'exploiter, à cause de l'insécurité des transports, la vallée s'étendant trop près de l'empire de l'Astre du Combat. Ses compagnons dormirent en l'attendant, pour rattraper la nuit de veille passée en parlotes autour du feu de camp. Vers le soir le vaisseau fut de retour.

— « Sachez que nous devons faire d'autres analyses, » expliquait le chef des étrangers. Ses prunelles bleues luisaient comme des billes de saphir. « Si le minerai est bon nous vous offrirons... disons vingt empans du tissu à fleurs. »

— « Pourquoi ? » s'enquit le guide-qui-montait-des-chevaux. (Il avait l'air d'un homme qui vient de voir des merveilles et il foulait avec volupté la terre ferme retrouvée, mais il passa la main sur le flanc du vaisseau, comme le vainqueur d'une course passe la main sur l'encolure de son cheval.) « Que ferions-nous avec vingt empans d'un tel tissu ? »

— « Du troc, » répondit l'homme aux yeux bleus. « J'ai entendu dire que quelqu'un nommé l'Astre de Beauté donnerait cher pour une pareille étoffe. »

— « Que nous importe si l'Astre de Beauté se promène en robe d'argent ou en haillons ? » fit le cavalier, haussant les épaules. « Nous servons l'Astre de Liberté. »

— « Alors que voulez-vous en échange ? » s'écria l'homme. « Je vous avoue franchement qu'il nous faut ce minerai. »

— « Prenez-le, » dit le cavalier. « Je vous le donne, pour le garder, l'utiliser ou le perdre à votre gré. Amis et enfants, repartons-nous ? »

— « Nous avons dormi et nous sommes prêts, » répondit Poal,

qui s'empara tranquillement d'une petite arme à la ceinture d'un étranger et la glissa dans sa manche.

Alors ils se mirent en marche sur la route de montagne, laissant les étrangers bouche bée. Peu après ils virent l'astronef reprendre son vol pour regagner le grand vaisseau. « Ils font sagement de s'écarter de l'empire de l'Astre du Combat, » fit quelqu'un.

— « Presque plus sagement que besoin est, » ajouta son frère. « Il est certain qu'ils ont de merveilleuses petites armes et l'on peut supposer qu'ils en ont aussi de grandes, non moins merveilleuses. »

Le guide-qui-montait-des-chevaux soupira, comme soupire un homme qui songe à sa bien-aimée.

— « Est-ce que ceci te fait plaisir ? » lui demanda Poal, en lui mettant l'arme de l'étranger dans la main.

— « Ça me fait plaisir, justement, » répondit le cavalier.

— « Je te la donne, pour la garder, l'utiliser ou la perdre à ton gré, » fit Poal. Là-dessus ils poursuivirent leur chemin en chantant joyeusement.

Maintenant la route bifurquait, une partie sinuant en lacets sur les contreforts des montagnes, tandis que l'autre s'élevait vers le col escarpé entre les pics Org et Désolation. Certains s'apprêtaient à contourner le massif par la route extérieure, mais le cavalier enfourcha une monture et trotta vers le col. Ses compagnons s'assirent pour l'attendre.

— « Est-il fou ? » demanda un vieil oncle. « Nous n'avons jamais passé le col. En l'empruntant on couperait à travers l'empire de l'Astre du Combat. »

— « Rien qu'un petit coin rocheux de celui-ci, » répondit Poal, qui tenait par la bride le deuxième cheval du cavalier. « Cela nous économiserait bien des kilomètres de terre désertique et bien des journées. »

— « Notre cavalier n'est pas fou, » dit un autre. « Il possède la petite arme. »

— « Oui, oui, » opina le vieil oncle, « mais l'Astre du Combat c'est l'Astre du Combat. »

Et puis, quand ils eurent fini de discuter, le guide-qui-montait-des-chevaux revint. « La route est sauvage, mais en assez bon état, » dit-il, « et les montagnes foisonnent de gibier. Amis et enfants, emprunterons-nous le col ? »

Beaucoup étaient d'accord, mais pas tous, aussi se séparèrent-

ils à la bifurcation. Le plus grand nombre, avec Poal parmi eux, poursuivirent leur chemin vers le col, mais les autres demeurèrent un moment sur le bas-côté de la route, afin de se choisir un nouveau cavalier. Et le guide-qui-montait-des-chevaux leur donna sa deuxième monture, pour que le nouveau cavalier n'eût pas honte.

Le col était étroit, avec de raides murailles boisées, de sorte qu'une poignée d'hommes aurait suffi à le défendre contre des ennemis insensés, mais personne, depuis de longues années, n'avait cherché à envahir par cette voie l'empire de l'Astre du Combat. Aussi le col restait-il non gardé. Ils le franchirent au crépuscule et atteignirent une haute vallée parmi les collines. Là le cavalier abattit trois bêtes dénommées lyo. Ils établirent leur camp et festoyèrent.

Avant l'aube, ils levèrent de nouveau le camp. Lorsque vint le jour, ils avaient quitté les collines. Maintenant ils suivaient une route au tracé mal défini à travers un pays rocailleux, coupé du restant du territoire de l'Astre du Combat par des chaînes déchiquetées de pierre nue. A mi-chemin ils furent assaillis par le seigneur Early et une force de vingt guerriers, mais le cavalier en abattit trois ou quatre avec la petite arme et les autres disparurent vers le sud. Cette nuit-là ils campèrent encore au milieu de collines. Le matin suivant ils passèrent l'éperon est de la Tête de Roc et descendirent dans la plaine fertile où l'Astre de Fortune avait son empire.

De denses cités se serraient le long des routes et des rivières. Ils furent chaleureusement accueillis dans la première ville et l'on organisa une course. « Est-ce agir sagement, » grommela la femme la plus âgée, « que de faire courir un cheval après tout un jour de marche forcée dans un désert de roches, où il a souffert de la soif et tremblé de peur devant des guerriers hurlants ? Est-ce agir sagement ? »

— « Mais oui, » répondit le cavalier. Il monta en selle et prit part à la course. Il avait eu une intuition ou la chance lui sourit, car il gagna la course par une demi-longueur, le cheval de la ville ayant trébuché au poteau d'arrivée.

— « Campez ici et soyez les bienvenus, » dit le cavalier de la ville d'un ton acide. C'est ce qu'ils firent donc. Certains déambulèrent dans la cité, pour donner ou recevoir des cadeaux ; d'autres se prélassèrent au soleil, évoquant les dangers de la veille ; d'autres

enfin allèrent chasser en plaine, pour le plaisir de voir le guide-qui-montait-des-chevaux abattre des oiseaux avec sa petite arme.

— « C'est étrange que l'on n'ait jamais à recharger l'engin, » dit l'un d'eux. « Sans aucun doute il se recharge lui-même. »

— « Non, » dit Poal, qui avait prêté plus d'attention aux propos des étrangers. « Il contient de nombreuses charges, mais à la longue elles seront toutes tirées. »

— « En attendant c'est une jolie chose, » fit le cavalier et il décapita une grappe de noix au sommet d'un arbre blyoo.

Or lorsqu'ils rentrèrent au camp ils entendirent bougonner de toutes parts. « C'est une minable cité, » dit l'un. « Les gens nous ferment au nez leurs portes et, le pire, c'est qu'ils verrouillent leurs boutiques et rentrent leurs étalages. »

— « On a de la peine à trouver des cadeaux, » dirent les fils et les jeunes frères qui prenaient soin de la monture du guide. « Nous avons dû ramper sous l'enclos de la forge, et cela au grand jour, pour trouver des clous nécessaires au sabot de la patte de derrière gauche du cheval. »

— « C'est un accueil au rabais fait par des ladres ! » estima un autre, « et pour ma part je n'en veux pas une miette. » Nombreux furent ceux qui l'approuvèrent et ils commencèrent à parler de se déplacer vers une autre ville. Car leur pérégrination de la veille les avait rendus fiers et aucun accueil ne leur paraissait digne d'eux.

— « L'idée est assez bonne, » fit le cavalier. « Je me sens prêt pour une autre course. » Ils se remirent donc en route, en suivant une rivière vers une autre ville située plus à l'est. Mais là ils perdirent la course et furent contraints de repartir.

Maintenant le jour tirait à sa fin et ils étaient tourmentés par la pensée humiliante que, malgré le voisinage de tant de villes, ils devraient dormir en rase campagne. Mais, en arrivant dans une nouvelle cité, Poal escamota la cravache du cavalier adverse un moment avant la course et ils purent camper cette nuit-là dans la localité, où ils furent tous bien reçus.

Au matin, Poal se leva de bonne heure, en ayant une grande envie d'œufs de dinde. Mais la première basse-cour où il aperçut des dindes était gardée par un chat hurus de la taille d'un poulain, qui se mit à grogner à son approche. « Prends garde, mon minet, » dit Poal, « si tu ronronnes trop fort tu vas réveiller les gens de la maison. » Il gratta le menton du chat avec un bâton, enroula la chaîne de l'animal sur un autre bâton, de sorte qu'il put sauter par-dessus la clôture et ramasser une pleine manche de petits œufs

verts. Il se tournait vers le chat pour lui donner un œuf quand quelque chose lui cingla les côtes et s'enroula autour de lui.

— « Voleur ! » s'écria une voix. « Corrupteur de chats ! Assassin de volailles non couvées ! »

Poal, tout en prenant soin de ses œufs, défit la lourde corde qui s'était enroulée autour de lui et se retourna. C'était une femme qui l'avait frappé en traître par derrière. Elle se dressait maintenant, en le menaçant avec un gourdin. Elle était très jeune et agréable à regarder. Ses cheveux, couronnés de fleurs jaunes, avaient une teinte violette, et ses yeux lui lançaient un regard de vipère.

« Dehors ! » dit-elle, « ou je lâche le chat sur toi. Mais d'abord pose les œufs par terre. »

— « Je les prends comme un cadeau de ta part, » répondit-il. « J'ai faim. »

Elle abaissa légèrement son bâton et le regarda avec plus de patience. « Qui sers-tu ? » demanda-t-elle.

— « Mon maître est l'Astre de Liberté, » répondit Poal.

Elle posa le gourdin. « Prends-les comme cadeau, » fit-elle, d'un ton un peu excédé. Puis ses yeux flamboyèrent. « Mais pas pour nourrir le chat hurus, le corrompre et l'élever dans le goût des œufs. Dehors, sinon j'appelle mon père ! »

— « J'avais dans l'idée de faire un cadeau ce matin, » expliqua Poal, « et il n'y avait personne pour le prendre que ton chat. Maintenant il y a quelqu'un d'autre. » Et il lui tendit l'œuf.

La lèvre de la femme frémit, comme si elle allait se mettre en colère ou, peut-être, éclater de rire, puis elle prit l'œuf. « Allons, viens, corrupteur de chats, » fit-elle, « viens manger au pied de notre noyer. »

— « La plupart des gens m'appellent Poal, » dit-il, en la suivant.

— « Tout le monde m'appelle Lorn, » jeta la femme par-dessus son épaule.

Alors ils mangèrent.

Quand l'heure fut venue, le guide-qui-montait-des-chevaux dit :

— « Amis et enfants, repartons-nous ? »

— « Pas moi, » répondit Poal. Et il exposa ses raisons.

— « Est-ce agir sagement, » s'écria le cavalier, « que de te séparer de ton clan et de dormir isolé dans une ville parmi des citadins, d'être le seul homme libre parmi ces serviteurs de l'Astre

de Fortune, de vivre à tes risques et sans loi, tout cela pour l'amour d'une fille de marchand ? Est-ce agir sagement, mon fils ? »

— « Oui, » répondit Poal.

— « Alors, prends ceci, » fit le cavalier, en lui mettant la petite arme dans la main. « Je te la donne pour la garder, l'utiliser ou la perdre à ton gré. »

Lorsque le cavalier et ses gens furent partis, Poal alla trouver le marchand et lui fit part de ses intentions. Le marchand lui rit au nez. Poal rit également.

— « Pourquoi ris-tu ? » grogna le marchand.

— « Pourquoi pas ? » demanda Poal, tout en jouant avec la petite arme à sa ceinture.

— « Tu portes là un étrange objet, » fit le marchand. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « C'est une arme, » répondit Poal, « qui peut cueillir un bouton de fleur à la plus haute branche d'un arbre blyyo, à une distance de quatre portées de flèche. »

— « Et où l'as-tu trouvée ? » s'enquit le marchand, dont les yeux brillaient comme ceux d'un oiseau malade.

— « Chez un négociant, par-delà l'empire de l'Astre du Combat, » répondit-il.

— « Vraiment ? » fit le marchand. « Laisse-moi l'arme en garantie, prends six chevaux chargés de minerai de fer et va commercer dans l'empire de l'Astre du Combat. Si tu reviens avec assez de bénéfice, et dans un délai de quatre mois, ma fille est à toi. »

— « Prends l'arme, » dit Poal.

L'affaire conclue, aux premières heures d'une pluvieuse matinée Poal se mit en route, conduisant six chevaux chargés de minerai. Comme il passait devant la demeure du marchand, Lorn vint vers lui en lui murmurant quelque chose. Elle glissa l'arme de l'étranger dans sa manche. Alors il repartit en chantant.

Pendant quelques jours il voyagea de la sorte, sans hâte, le long de la rivière encombrée de bateaux, car son cœur était léger et la marche facile. Mais quand il atteignit les versants de la Tête de Roc il déchargea un des chevaux et répartit son fardeau entre les autres. « Allons viens, mon joli, » fit Poal. « Je veux être mon propre guide à cheval. » Et il monta en selle et chevaucha, tout en chantant, vers le haut de la côte.

Mais quand il domina le sommet de l'éperon et baissa les yeux

vers les collines sauvages et le désert pierreux qui se déroulait au-delà, son chant expira sur ses lèvres, car il aperçut, très loin à l'horizon, la flambée d'une bataille. Il pensa assidûment à Lorn, abreuva ses chevaux et abattit une paire de lapins volants pour son repas.

Dans la dernière vallée il attacha à la longe les bêtes chargées et trotta vers la cime d'une colline. Il vit la bataille se livrer tout en bas. A main gauche, là où deux murailles rocheuses s'écartaient d'un dédale de massifs, une troupe de cavaliers avait acculé des forces supérieures dans un redan de pierre en forme de V. « Eh bien, ils auront besoin de fer, » songea Poal. « Ils usent rapidement leurs épées. » Mais il y eut alors une accalmie dans le combat et il s'aperçut que ce qui servait de barricade aux guerriers assiégés n'était autre que le grand astronef des étrangers ! « Viens, ma jolie bête, » dit Poal. « Il nous faut voir ça. » Et il dévala la pente vers le champ de bataille.

Quand il s'approcha des cavaliers ils se retournèrent et l'assaillirent, mais il jeta son couteau et s'avança les mains nues, de sorte qu'il ne reçut qu'une contusion et une entaille.

— « Qui commande ici ? » demanda-t-il, quand ils eurent rengainé leurs épées, en voyant qu'il n'était pas un combattant.

— « Le seigneur Bromon, » répondirent-ils.

— « Prévenez-le qu'il a un visiteur qui sert l'Astre de Liberté, » dit Poal.

— « On s'en serait douté, pour sûr, après ta vaillante défense, » firent-ils, en se gaussant copieusement de lui. Mais ils le menèrent auprès du seigneur Bromon, un homme de taille énorme et de grande vigueur, à l'air opiniâtre, qui le toisa avec un dédain mêlé de bienveillance. Il dit à ses chirurgiens : « Soignez sa blessure, » puis à Poal : « En quoi puis-je t'être agréable ? »

— « Que Votre Seigneurie m'accorde libre passage, » répondit Poal. « Mon chemin me conduit par là. » Et il montra la direction du vaisseau des étrangers.

— « Quoi ? » vociféra le seigneur Bromon. « Es-tu au service du seigneur Early ? »

— « Je sers l'Astre de Liberté, » répliqua Poal. « J'ai rencontré le seigneur Early récemment et la rencontre n'a pas été amicale. »

— « Va donc, » dit le seigneur Bromon, qui surveillait toujours du coin de l'œil le camp ennemi. « Mais, si tu es un espion du seigneur Early, tu mérites ce que le seigneur Early te fera. »

Alors Poal, dont les chirurgiens avaient pansé la blessure, piqua

des deux à l'intérieur du V formé par les murailles rocheuses. Il vit les arbalètes alignées au sommet du vaisseau pivoter pour le suivre. Aussi leva-t-il très haut les bras, laissant sa monture ambler à sa guise. Ils le laissèrent contourner l'extrémité du vaisseau et tinrent leurs arbalètes pointées sur lui tandis que le seigneur Early venait le rejoindre.

— « Tu es un homme du seigneur Bromon, » dit le seigneur Early, en le dévisageant, « ou bien un de ces nomades en possession d'une arme étrange, ou peut-être es-tu les deux à la fois. De toute façon, tu es mon ennemi. Mais tu viens désarmé. En quoi puis-je t'être agréable ? »

— « Je ne sers que l'Astre de Liberté, » dit Poal, « et je viens avec des intentions pacifiques, mais il est vrai que je possède une arme exceptionnelle. » Et il la montra. La mine sombre, le seigneur Early demanda : « Quelle est cette arme ? »

— « Si Votre Seigneurie l'emporte sur le piton de la Tête de Roc, » répondit Poal, « elle peut frapper à mort un cavalier qui se rendrait du Port Noir à la mer. »

— « C'est une arme infâme, » dit le seigneur Early. « Ote-la de ma vue. »

— « Avec plaisir, Votre Seigneurie, » répondit-il, « si vous m'autorisez à pénétrer dans ce vaisseau. »

— « Entre dans ce bloc erratique si bon te semble, » fit le seigneur Early, en haussant les épaules. « Aucun doute que le vaisseau a une porte, mais il n'y a pas d'écriteau dessus. »

Poal abaissa son regard sur le long flanc métallique de l'astronef et constata que c'était vrai. « Comment Votre Seigneurie a-t-elle été amenée à se barricader derrière cet objet ? » demanda-t-il.

— « Je descendais des Monts de l'Effarement, avec l'espoir de couper la retraite du seigneur Fadzal et de ses archers, lorsque j'ai vu cette chose tomber du ciel et des hommes en sortir, » déclara le seigneur Early. « Je leur offris le combat, mais ils remontèrent en courant dans le vaisseau et s'y enfermèrent. Alors ont surgi Bromon et ses cavaliers sauvages et je n'ai pas eu le temps de me sortir de là. » (Il haussa les épaules.) « C'était il y a six jours. J'ai fait faire des terrassements, comme tu le vois, et transformé l'objet en un rempart acceptable. Mais à présent nous commençons à manger nos chaussures et d'ici quelques jours nous boirons du sang. »

— « J'en suis navré, » dit Poal. Il s'approcha du flanc du vaisseau, à un endroit où il aperçut une rainure et donna des coups

de pied dedans. « C'est moi, Poal, un ami et un négociant, » s'écria-t-il dans le langage d'Apertia.

La porte du vaisseau s'ouvrit en temps voulu. Poal mit pied à terre et entra. L'intérieur était une merveille surpassant toutes les merveilles. « Asseyez-vous vite, » lui dit l'historien. « Vous semblez pris de vertige. »

Poal s'assit et contempla les parois lisses, le sol compact et les objets bizarres qui s'y trouvaient. Dans des boîtes couleur de glace il vit les articles que les étrangers avaient offerts pour commercer avec ses compagnons. Cela le fit penser à Lorn et ses yeux étincelèrent. « En quoi puis-je vous être agréable ? » s'enquit-il.

Le chef des étrangers aux yeux bleus renifla de colère. « Emmenez de là ces déments, » dit-il. « A peine avions-nous atterri qu'ils nous ont attaqués. Nous pouvions les écraser aussi vite que vous fermez votre main ; mais cela aurait provoqué de l'hostilité. Un marché qui s'ouvre doit être traité avec soin et indulgence. »

— « Aussi avons-nous soigneusement et indulgemment battu en retraite, » ajouta l'historien. « Nous aurions reculé encore plus loin quand nous nous sommes aperçu tout à coup que l'on nous utilisait comme barricade. J'estime que vous vivez dans un état d'anarchie plus que féodale et je crains que votre marché ne s'avère de qualité douteuse. »

— « Si nous nous soulevions à présent, » fit l'homme aux yeux bleus, « notre révolte secouerait ces bagarreurs empoisonnants comme des fourmis dans une baratte. Or, ce n'est pas là le bon moyen de traiter la clientèle. »

Poal contempla longuement l'étoffe brillante, l'éclat d'un métal étrange et les feux changeants d'étranges bijoux. « Laissez-moi sortir, » dit-il, « et je les éloignerai. »

— « C'est fort douteux, » fit l'historien, « et probablement impossible. » Néanmoins ils le laissèrent sortir.

Il émergea sous les sabots du cheval de bataille du seigneur Bromon, qui, las de son inaction d'assiégeant, venait de lancer une attaque-éclair contre une extrémité de la barricade. « Libre passage ! » s'écria Poal, en roulant sur un côté. Blotti contre la coque de l'astronef, il connut quelques moments d'angoisse et, à vrai dire, il serait bien retourné chez les étrangers s'il n'avait eu encore au bout de la langue la promesse fanfaronne qu'il venait de leur faire. D'ailleurs l'attaque fut repoussée à temps et le seigneur Early blessa le seigneur Bromon d'un grand coup de masse d'armes, qui

le désarçonna. Poal attrapa son destrier et galopa, sain et sauf, à travers les lignes.

Il regagna les collines, sous la Tête de Roc. Ses cinq chevaux n'avaient pas bougé, toujours attachés à la longe près d'un torrent. Il les détacha et les fit descendre vers l'astronef. « Marchez bien, mes amours, » leur dit-il. « Vous pourrez avoir un plus grand fardeau à ramener, si seulement je trouve une idée. » Il saisit sa petite arme et la braqua sur un lapin volant. Rien ne se produisit. Il visa un rocher sous les pieds de sa monture. Toujours rien. « Les charges sont toutes tirées, » songea-t-il.

Ce fut alors qu'il lui vint une idée. Il conduisit les chevaux dans un repli de terrain et, quand il les eut attachés, il retourna à bride abattue au camp du seigneur Bromon.

Les traits figés, le seigneur Bromon était assis sur une pierre, tandis que ses chirurgiens s'occupaient de son épaule blessée. « Je suis navré, Votre Seigneurie, » fit Poal. « Dommage que vous n'ayez pas eu mon arme. »

— « Quelle est cette arme ? » s'enquit le seigneur Bromon, dont le visage avait l'aspect d'un roc juste avant la chute d'une avalanche.

— « Si Votre Seigneurie l'emporte dans la plaine, Elle peut abattre l'oiseau charognard, à condition qu'il ne vole pas trop haut pour être visible, » répondit Poal. « Avec cette arme Votre Seigneurie peut tuer un homme aussi facilement que le regarder, comme le serpent jette son venin ou l'araignée tisse son piège. Avec cette arme... »

— « Tu peux vivre parmi les araignées et les serpents si ça te chante, » rugit le seigneur Bromon. « Ton arme n'est pas faite à l'usage d'un homme. » (Il donna un coup de poing sur la pierre et ses chirurgiens se mirent à pleurer.) « Je te laisse en vie, l'ami, parce que tu es un étranger et un homme de peu. Mais si quiconque servant Sa Seigneurie l'Astre du Combat osait s'abaisser à manier une telle arme, l'honneur fondrait comme neige sur un fer rougi au feu, la guerre et la gloire périraient et il n'y aurait plus de bonnes batailles. Ote cet objet de ma vue ! »

Alors Poal poussa son cheval un peu plus loin et appela un guerrier du seigneur Bromon. L'homme s'avança, l'air renfrogné, en s'appuyant sur sa lance.

— « Dis-moi, l'ami, où ai-je le plus de chances de rencontrer le seigneur Gorgro ? » demanda Poal.

— « Par-delà les Monts de l'Effarement, » répondit l'homme.

« Bonne route pour toi... encore que je me demande pourquoi un étranger, qui est aussi un homme sans courage, cherche à rencontrer le seigneur Gorgro. Ça me dépasse ! »

— « En effet, je suis un étranger, » fit Poal. « Mais je me suis engagé il y a longtemps avec ce seigneur à lui apporter certaine petite arme. » Et il partit au triple galop dans la direction des montagnes.

Le guerrier le suivit du regard, puis alla trouver le seigneur Bromon. Peu après Poal entendit un cri retentissant et un branle-bas de cavalerie. Il se hâta de s'engouffrer dans une crevasse parmi les rochers, où le lit à sec d'un torrent dévalait des sommets. Sautant de sa monture, il lui cingla les flancs pour qu'elle bondisse en avant et remonte avec fracas, ventre à terre, le lit du torrent. Puis il rampa derrière un bloc de pierre et attendit jusqu'à ce qu'il ait perdu de vue son cheval et que le seigneur Bromon et ses guerriers se soient rageusement lancés à sa poursuite. Ils s'éloignèrent vers les hautes cimes, faisant voler des pierres sous les sabots de leurs coursiers. Après quoi, Poal glissa l'arme dans sa manche et descendit retrouver le seigneur Early.

— « C'est une ruse de guerre, » fit ce dernier, qui se tenait, brandissant son épée, à côté de l'astronef. « Bromon n'est pas assez lâche pour fuir sans raison. »

— « Ce n'est pas une fuite, Votre Seigneurie, » dit Poal, en époussetant ses habits, « et il a une raison. Il a aussi mon arme. »

— « Quoi ? » rugit le seigneur Early. « Aux armes, mes guerriers ! Sus au scélérat ! Au moins nous mourrons bravement. » Ils ramassèrent vivement leurs panoplies et foncèrent vers les Monts de l'Effarement avant que Poal ait pu débiter la petite histoire qu'il avait préparée pour les y envoyer. De ce fait, il haussa les épaules et retourna vers ses cinq chevaux.

Lorsqu'il les redescendit sur les lieux du siège les étrangers se tenaient autour de leur vaisseau, arborant des mines intriguées.

— « Comment vous y êtes-vous pris ? » demanda l'homme aux yeux bleus.

— « C'était une broutille, » répondit Poal. « Les uns pourchassaient les autres et les autres me pourchassaient. »

— « C'est ce que l'on entend par stratégie, » acquiesça l'historien.

— « Comment pouvons-nous vous récompenser ? » demanda l'homme aux yeux bleus.

— « Ce n'est pas une question de récompense, » répondit Poal,

en secouant la tête. « Mais cela me ferait plaisir d'avoir quelques-unes des marchandises que vous transportez dans le vaisseau. »

On sortit donc ces marchandises et l'on en fit un tas. Après plusieurs tentatives pour surcharger ses cinq chevaux, Poal dut se défaire des sacs de minerai, qu'il remplaça par ce monceau de curiosités. Il avait chaud au cœur. « Prenez ceci en cadeau, » dit-il au chef des étrangers, en lui tendant la petite arme qu'il tira de sa manche. L'homme ne répondit rien.

Ensuite Poal retourna vers la Tête de Roc, vers la plaine et vers la femme qu'il aimait.

Le marchand lui fit un accueil grandiose, avec un brillant festin, et tous les négociants de la ville s'extasièrent devant ses acquisitions. Mais ce fut après que Lorn l'eût accueilli devant leur portail et l'eût mené, en l'éclairant avec une torche et en poussant des cris de joie, jusqu'à la chambre de son père, car le marchand ne l'attendait pas de si tôt. Et quelques jours plus tard ils furent mariés.

— « Je ferai un piètre mari pour la fille d'un marchand, » confia Poal à sa jeune épouse, « et un piètre citadin. Je suis plus enclin à donner qu'à vendre et je n'ai jamais appris à acheter. Je n'ai servi personne d'autre que l'Astre de Liberté, je l'ai servi si bien que même son empire n'a pu me retenir. »

— « J'en ai assez d'acheter et de vendre, » lui répondit Lorn. « J'en ai assez de la ville. L'Astre de Fortune n'a aucun empire sur moi, car le seul empire est celui du cœur. Quittons ces lieux et recherchons les hommes de ton clan. Ne servons que l'Astre de Liberté, ainsi que l'Astre de l'Amour. » C'est ce qui fut convenu entre eux.

Or, peu après leur mariage, le marchand prit Poal à part et lui dit : « Tu es un étranger et tu es jeune, mais franchement tu as de l'habileté. » Sur ce, il lui donna en quote-part la moitié de ses marchandises.

Poal l'avoua à sa femme et lorsqu'il la vit changer de figure il se comprima le cœur à deux mains. « Oh ! ce n'était pas agir sagement, » dit-elle, « et j'ai épousé un sot, un étranger, un homme qui n'est pas digne de servir l'Astre de Liberté ou l'Astre de l'Amour. »

— « Mais c'est un cadeau ! » dit Poal. « Il m'en a fait cadeau. Que pouvais-je faire sinon l'accepter ? »

— « Alors maintenant nous sommes liés, » fit Lorn. « Comment nous libérer de la richesse ? » Et elle se voila les yeux avec sa chevelure violette.

— « Tu es ma joie et l'espoir de mon plaisir, » lui répondit Poal, « et il est vrai que je suis un sot ; mais que pouvais-je faire ? »

— « Ne perds pas ton temps à te lamenter, » dit-elle. « Tu dois devenir un bon marchand et c'est à mon père désormais que tu dois être agréable et non à moi. »

C'est ainsi que Poal se rendit dans la boutique du marchand et y resta toute une matinée, mais il eut de la peine à arborer un sourire commercial.

Vers midi le grand astronef des étrangers atterrit près du quai extérieur du port et ses occupants se rendirent en ville. L'espoir se lisait sur leurs traits, mais aussi une certaine hésitation, et ils apportaient de nouvelles marchandises dans de petits chariots. Poal quitta la boutique du marchand et vint à leur rencontre.

— « Quelle est cette stratégie ? » demanda l'historien. « Où que nous allions vous nous précédez et il se passe des choses imprévues. »

— « Il est possible que les Astres qui ont un pouvoir sur nous tous aient provoqué cela, » répondit Poal. « En quoi puis-je vous être agréable, mes amis ? »

— « Nous venons faire du commerce, » dit l'homme aux yeux bleus, en jetant autour de lui des regards inquiets. « J'aimerais savoir auparavant qu'il n'y a ni nomades, ni guerriers dans cette ville. »

— « Il n'y a rien que des marchands, » répondit Poal tristement, avec un sourire commercial. « Faisons des affaires. » Et il les mena à la boutique du père de Lorn. Rien ne leur plut, hormis trois sacs de diamants. « Pour ces joyaux, » lui dirent-ils avidement, « nous vous donnerons ceci et cela. » Et ils exhibèrent leur camelote.

— « Mais ce ne sont que des diamants bruts, » fit Poal, « de petits diamants, des diamants qui ne sont pas d'une belle eau et qui ont des crapauds, des raclures de mines ! »

— « Ce sont ces diamants qui nous font le plus plaisir, » lui répondirent-ils.

— « Alors emportez-les ! » s'écria Poal. « Vous avez à coup sûr des plaisirs étranges. » Et il leur donna les sacs.

Lorsque le marchand arriva, haletant d'excitation à l'idée de

voir les étrangers, ceux-ci étaient partis vers d'autres boutiques. « Et qu'as-tu obtenu d'eux ? » demanda-t-il.

— « Rien, » répondit Poal, qui lui parla ensuite des diamants. Alors le marchand se mit en colère.

— « Mais pourquoi leur prendrais-je quelque chose dont je n'ai pas envie ? » questionna Poal. « Je ne leur veux que du bien. »

— « Moi aussi, » fit le marchand. « Ecoute-moi, jeune étranger. Il n'est pas bon pour un homme d'avoir trop de joie ou trop de peine. Quand tu lui donnes quelque chose dont il a envie tu dois lui prendre autre chose pour contrebalancer sa joie. C'est ce que l'on connaît sous le nom de profit mutuel. Mais je vois que tu es un sot et moi j'ai été un sot d'avoir eu confiance en toi. » Alors il le maudit.

Maintenant Poal marchait fort tristement vers le quai extérieur. Il vit l'Astre de Fortune débarquer d'un grand navire. Les voiles du navire avaient la teinte dorée des couchers de soleil et l'Astre portait des souliers d'or. Il remonta du quai et s'arrêta à l'endroit où se tenait Poal, près du vaisseau des étrangers.

— « Quel est cet objet ? » demanda l'Astre. C'était un homme de grande taille et très mince, ayant beaucoup de grâce et une certaine beauté. Poal s'inclina devant lui.

— « C'est un vaisseau spatial, Votre Altesse, » répondit-il.

— « C'est une merveille, » dit l'Astre de Fortune. « Il me plairait de le posséder. »

Poal songea à sa femme Lorn et à son beau-père. « En ce cas, je vous le vends, » dit-il.

— « Est-il à toi pour que tu le vendes ? » s'informa l'Astre.

— « Je ne crois pas que Votre Altesse puisse l'acheter à quelqu'un d'autre, » lui répondit Poal.

— « Quel est ton prix ? » demanda l'Astre.

Poal leva ses yeux, qu'il fixait sur les souliers d'or. « Les saphirs que vous portez, Altesse, » répondit-il.

— « C'est un prix élevé, » dit l'Astre de Fortune, « mais je le paierai. » Et il ôta les vingt étoiles de saphirs, qu'il portait sur vingt gourmettes d'argent autour de ses bras, et les remit à Poal. Puis il appela ses gens et ceux-ci, avec beaucoup d'efforts et en s'aidant de mâts de charge, descendirent l'astronef sur le quai et l'arrimèrent à bord du navire.

Poal s'était assis et les observait. Ce ne fut qu'après le coucher du soleil que le travail s'acheva. Le navire mit aussitôt à la voile,

avec le vent en poupe. Faisant tinter ses saphirs, Poal partit à la recherche de sa femme.

Mais, à sa place, il rencontra les étrangers. Ils étaient dans tous leurs états. La nouvelle du départ de leur vaisseau s'était répandue dans la ville et avait fini par les toucher à l'endroit où ils trafiquaient âprement avec les marchands de cette cité. Ils accoururent aussitôt sur le quai extérieur et restèrent plantés là, bouche bée, l'œil farouche. Ils voyaient un grand navire, qui semblait tout en or mat dans le crépuscule, et qui prenait le large avec leur grand astronef d'argent sur le pont.

— « Qu'on le poursuive ! » cria l'homme aux yeux bleus, en s'arrachant les cheveux.

— « C'est le navire de notre maître l'Astre de Fortune, » répondirent les citadins. « Ce qu'il achète est acheté. » Tout en disant cela ils jetaient sur les étrangers des regards plutôt menaçants.

— « Alors nous sommes perdus, » firent les étrangers. Certains d'entre eux pleurèrent. D'autres serrèrent les lèvres comme des cordons de bourses. D'autres se prirent de querelle avec les citadins. Seul l'homme aux yeux bleus s'obstinait à dire : « Nous devons l'envoyer chercher. Où débarquera-t-il ? »

— « A Capenmer, très probablement, » lui répondit-on. « C'est une pénible traversée. »

— « Mais enfin comment se fait-il qu'il ait pris notre astronef ? Qui le lui a vendu ? » vociféra l'homme aux yeux bleus. Poal s'empressa de l'entraîner à l'écart.

— « C'est, en effet, une pénible traversée, mon ami, » dit Poal, « et il se peut que le bateau fasse naufrage. Demeurez ici et faites du commerce avec les marchands. Ils sont ravis de faire du commerce. »

L'homme le regarda, sans dire mot.

— « J'ai l'intention de vous faire un cadeau, » ajouta Poal. « Prenez toute ma marchandise pour la garder, vous en servir ou la perdre à votre gré. Partagez-la entre vous. »

Une étrange lueur naquit alors dans les yeux bleus de l'homme, telle l'aurore sur une ville qui s'éveille. Il s'éloigna lentement du quai pour accompagner Poal, qui retournait dans la boutique du marchand, et tous les autres étrangers les suivirent.

Ainsi tout fut conclu en temps utile. Les étrangers n'eurent de cesse que l'on ait rédigé un contrat dans la langue d'Apertia, dûment certifié, signé, scellé, par lequel on leur livrait toute la marchandise de Poal, conjointement et solidairement. Peu après

Poal eut un entretien confidentiel avec sa femme et ils quittèrent la ville d'un pas rapide, à la faveur de l'obscurité. Ils s'arrêtèrent à l'aube dans le pré d'une ferme, où ils prirent un cheval qui leur servit de monture. Mais ils s'amusèrent à donner leurs saphirs à la fillette du fermier, qui était en train de rassembler un troupeau de dindes. Ils ne gardèrent qu'un seul saphir, que Lorn porta à son poignet.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : We serve the Star of Freedom.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offre entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuite et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Effectue tous travaux de dactylographie (manuscrits, etc.) Tarif sur demande. Domy PIETRI, 4 rue César Campinchi, BASTIA (Corse).

Etudes approfondies du rêve, de ses symboles, messages et correspondances, sur les bases de la psychologie des profondeurs de Jung. Travail *sérieux*. Prix réduit aux lecteurs de *Fiction*. Ecrire en joignant 2 timbres à Madame BRECHT, psychanalyste onirique. La Chesnaye, Le Blanc (Indre).



RELIURES

Vous pouvez conserver votre collection de « Fiction » dans des reliures marquées au nom de la revue, dos toile verte, contenant chacune quatre numéros. Leur vente est assurée directement par les Etablissements BALLAND, 22 rue Philippe-de-Girard, Paris-10e (NOR. 06-13) C.C.P. 6103-45 Paris.

TARIFS : 1 reliure franco .... 6,50 F.
2 » » .... 12 F.
3 » » .... 18 F.

ATTENTION : Adressez vos commandes exclusivement à cette adresse.

JON DeCLES

Cantilène

De temps à autre, survient une histoire qui bouleverse les habitudes de lecture, qui bouscule les données établies, bref qui s'impose par cette qualité trop rare : un ton personnel. **Cantilène** appartient à ce genre d'histoire. Ajoutons qu'on y trouve, sous une forme poétique et presque surréaliste, la transposition en science-fiction du mythe de la Belle et la Bête.

UNE conjecture : l'objet venait du passé, ou bien : il venait du futur. Une supposition : c'était une flèche tirée par un génie immense et peut-être enchaîné — tirée à l'aventure parce qu'on n'avait pas osé la tirer sur une cible. Quant à la nature des chaînes, voire du génie ? A toutes les époques et en tous lieux, le génie vit aux dépens de la tolérance des idiots.

La forme de l'objet était indescriptible et pour cette raison, peut-être, elle passa inaperçue. L'œil peut refuser de transmettre au cerveau les visions pour lesquelles n'existe aucun concept. Presque aussitôt apparu, il cessa d'être. Ses contenus furent éparpillés, trop infimes pour choquer la vue par un défi, et dérivèrent lentement vers la Terre. Le sol sur lequel ils se fixèrent était celui, pierreux et inhospitalier, de la Cité. Aussi, en quelques secondes, la plupart d'entre eux moururent faute de soins. Un seul survécut. Par une chance peut-être mathématiquement calculable, mais néanmoins rarissime, celui-là s'introduisit par une ouverture — plus petite qu'un trou d'aiguille — dans le soubassement d'un dôme de quartz vitré qui couronnait le gratte-ciel domanial d'un Baron de la Cité, puis échoua au sein d'une pièce d'eau, conditionnée chimiquement pour entretenir la vie des plantes, des algues et des minuscules poissons qu'elle contenait. A midi, grâce à la nourriture fortuite de cette matrice *de facto*, naquit le Bestial qui pleura. Sans mère, ni père, ni collatéraux.

Le Bestial qui pleura était petit à sa naissance. En fait, au moment de sa création, il ne mesurait que six millimètres. Pen-

© 1964, *Mercury Press, Inc.*

dant un court laps de temps avant de naître, il avait été un assemblage fortuit de cellules protoplasmiques, et les courants solaires l'avaient propulsé d'un côté de l'aquarium à l'autre. La chaleur du soleil d'été, qui s'attarda longtemps en automne, le mit au monde. Il n'avait que six millimètres, mais sa taille changea bientôt. Avec la capacité vorace que la vie lui avait insufflée, il trouva vite et dévora tous les aliments que pouvait lui offrir le jardin. En l'espace d'une semaine, il atteignit la taille d'un petit chien.

Durant cette semaine-là, le Bestial consacra la majeure partie de son temps à observer. Selon les normes de la Cité, le Jardin n'était pas petit. Il atteignait les quatre points cardinaux, sur une distance de quinze mètres dans chaque direction. Au-delà, il était coupé net par les rigides confins de murs en maçonnerie. Pardessus le jardin, se profilait un dôme en quartz de verre, dardé vers le ciel pour tâter l'air froid raréfié des couches supérieures. Isolé tout en haut du gratte-ciel du Baron, le Jardin, tel un enfant, tétait et emmagasinait la chaleur à la poitrine embrasée du four solaire.

Il y avait des peintures murales dans le Jardin, des tableaux en pseudo-mosaïque aux chaudes couleurs terrestres, trop douces et trop fondues pour les perceptions incultes du Bestial. Il est vrai que le Bestial ne disposait comme points de comparaison que des objets se trouvant dans le Jardin : fleurs et poissons, arbres fruitiers nains et oiseaux aux gaies couleurs, qui battaient partout des ailes ; or, ce n'étaient pas ceux-là que représentaient les peintures murales.

Un jour, assis dans le bassin aux nénuphars et mâchant des graines de lotus, le Bestial fit une découverte. Ayant tendu le bras, il attrapa un poisson rouge, qui se tortilla, frétilla et émit d'horribles sons quand le Bestial mordit dedans. Tranquillement assis, il fut capable d'observer que les choses vivantes n'aiment pas être mangées alors qu'elles sont encore en vie. Il se remémora les cris perçants des oiseaux qu'il avait mangés et combien il était difficile d'arracher l'écœurant duvet de leurs plumes.

En conséquence, il décida de ne plus manger de choses vivantes. Comme les jours passaient, il constata que c'était là une bonne décision. Les animaux cessèrent de le craindre et lui procurèrent beaucoup d'amusement.

Comme il lui fallait encore des protéines, le Bestial résolut la question en attendant la mort des créatures de son entourage et,

par ce moyen, approvisionna ce qui était son besoin naturel. Le complément de son alimentation lui fut fourni par les arbres et dans l'épanouissement des fleurs.

Lorsqu'il atteignit un mètre vingt de taille, il apprit à marcher sur ses jambes de derrière et il découvrit la porte. Non pas que cette découverte se fît de sa propre initiative, mais en partie du fait d'un changement dans son entourage. La porte s'ouvrit et la Femme en franchit le seuil.

A présent, le Bestial savait regarder les peintures murales et il la reconnut instantanément comme une des choses peintes en mosaïque : toute brune dans la chaleur vibrante de la clarté solaire non filtrée. Elle ne le vit pas tout de suite. Il était toujours assis dans l'eau fraîche du bassin et mastiquait toujours ses graines de lotus. La Femme jeta négligemment la robe dorée qu'elle portait et s'étendit sur le sable chaud et net, en mettant des pare-soleil de tissu noir sur ses yeux.

Le Bestial se leva lentement et marcha avec précaution, depuis le bassin au fond bleu jusqu'à l'allée couverte de dalles. Il s'approcha tranquillement de l'endroit où elle s'était allongée, puis s'arrêta, douloureusement fasciné par sa vue, sentant un besoin d'agir. Pourtant, il restait sans bouger et contemplait son corps, avec le désir ardent de quelque chose qu'il n'était pas encore en âge de comprendre.

Au bout d'un moment, la Femme sentit sa présence et ôta les pare-soleil de ses yeux. Quand elle l'aperçut, elle se dressa sur son séant et saisit sa robe. Elle poussa même un petit cri perçant qui troubla le silence.

— « Comment êtes-vous entré ? » dit-elle. « Que faites-vous ici ? »

Pendant un instant, le Bestial la regarda de façon différente. Elle n'avait pas la voix aiguë et douce des oiseaux, ni celle, molle et gutturale, du poisson rouge. Elle ne stridulait pas non plus comme les insectes.

« Eh bien, répondez-moi ! » exigea-t-elle.

Le Bestial émit un son dans sa gorge ; il se donna un coup de patte. Cette fois-ci la voix de la femme venait d'être mordante et cela lui avait fait mal intérieurement. Il lui tourna le dos. Il pleura, comme il l'avait fait en entendant la plainte aiguë d'un oiseau agonisant, mais toujours sans savoir pourquoi.

« Qu'y a-t-il ? Ne pouvez-vous pas parler ? »

Le Bestial se retourna vers elle et plongea son regard dans la

profondeur de ses yeux bleus. Ils étaient embués, comme les siens, mais non par souffrance. Le Bestial n'avait jamais vu la pitié.

« Pauvre petite créature, » dit la Femme. Elle se leva, rougit, se drapa dans sa robe et avança vers lui. Elle fit des gestes, indiquant la porte.

« Tu ne peux pas sortir ainsi, » dit-elle. « Où sont tes vêtements ? » Elle fit d'autres signes, essayant de marquer sa curiosité quant à l'endroit où seraient ses vêtements, en se servant de sa robe comme exemple.

Le Bestial restait ébahi, sans comprendre.

« Oh ! très bien. Je vais les chercher. »

Tout en furetant, la Femme parlait. Bavardage surtout futile, pour se soulager de la nervosité que lui causait cette présence. Il y eut un éclair, un bruit sourd de tonnerre, et une fusée sillonna le ciel, attirée par l'espace comme le fer par l'aimant. La Femme rit.

« Tu sais, nous sommes comme des champignons, » dit-elle, en regardant sous un buisson de gardénias. « Ces fusées, ces navires de l'espace... j'ose penser que ni toi ni la plupart des travailleurs vous n'avez aucune idée de ce qu'ils sont. Humains, Mortels, nous vivons au pied de l'arbre, foulés par les taureaux qui passent, et qui sont les épreuves de la vie. Mais tout là-haut, dans les branches du Chêne, les vaisseaux spatiaux se taillent un empire, sans une pensée pour nous. Sans une pensée pour le peuple.

» Seuls les Faiseurs de Lois pensent au peuple. Ils font les lois pour empêcher les bâtisseurs d'empires de jeter sur nous le feu du Soleil, de nous asservir ou de nous tuer. Ils font les lois qui réduisent l'homme à l'usage du combat personnel ou à l'embauche de mercenaires. Ils nous dotent d'un conformisme social qui limite l'entendement humain à une faible portée. »

Elle fouilla le jardin mètre par mètre. Elle regarda sous les arbustes et même dans le bassin. Quand elle eut fini, elle sembla perplexe.

« Je ne peux m'imaginer comment tu as pu entrer ici sans vêtements. De ce fait, je ne m'explique absolument pas ta présence. Heureusement que personne d'autre ne t'a découvert, sinon tu aurais eu des ennuis. Tu vas m'attendre ici pendant que je descends voir si je peux te procurer certains effets de mon jeune frère. Ensuite, nous chercherons un moyen de te faire sortir du bâtiment... sans que personne te voie. »

Elle le regarda de nouveau, hocha sa tête de gauche à droite

et, pour finir, la laissa reposer, inclinée sur le côté, contre son épaule dorée.

« Il est possible que je ne puisse te sortir d'ici ce soir, aussi t'apporterai-je des provisions après le dîner. J'avais l'habitude de venir ici très souvent finir mes repas, aussi personne ne le trouvera étrange. »

Le Bestial resta longtemps les yeux fixés sur l'endroit où elle était restée étendue dans le sable. Après quoi, n'ayant pu comprendre ce qu'elle lui avait dit à propos de nourriture, il alla de-ci de-là dans le Jardin, en quête de sa pitance habituelle.

Le Bestial ne comprenait pas la nuit. Il était né des doux rayons et des puissantes radiations du soleil et lorsque celui-ci s'éclipsait derrière les limites bétonnées du Jardin, il se pelotonnait dans une plate-bande ornementale de buis et s'endormait. Il y eut des moments où des bruits venus d'en bas l'arrachèrent à son euphorie, lui donnant l'occasion de voir les étoiles et la lune. Les étoiles étaient froides et la lune le rendait malade, en le faisant pâlir sous l'effet d'une émotion qu'il n'avait pas de raison de connaître et qui s'appelait Chagrin.

Il dormait lorsque la Femme revint. Elle agita la main devant un panneau de métal luisant et le Jardin s'épanouit comme un iris frais éclos, dans une énigmatique lumière artificielle. Sans avoir l'intensité du soleil levant, cette lumière éclaira le local avec autant d'éclat. Comme, d'autre part, elle ne donnait aucune chaleur, la Femme trouva le Bestial endormi, étroitement pelotonné. Il s'éveilla dès qu'elle l'eut touché, leva les yeux vers elle.

A présent, elle semblait d'or pâle et la lune la baignait de rayons laiteux. Sa chevelure était bleu-nuit, mais non noire, bien qu'elle semblât apparentée avec la terre sombre sur laquelle il reposait. Dans le calme de la lune et des étoiles, il se mit à l'adorer.

« Allons, » dit-elle, « mets ces habits. Je crois que mon frère est plus grand que toi, mais ils t'iront. »

Le Bestial demeurait effaré. Il essayait de suivre ses mouvements, mais sans profit.

« Ne sais-tu donc pas t'habiller ? »

Il restait muet. La Femme sentit qu'il y avait quelque chose en lui qu'elle n'avait pas affronté jusque-là. Pendant un moment, elle eut peur de lui.

« Oh ! tu ne me comprends pas, n'est-ce pas ? Absolument pas ? »

La Femme l'aida à revêtir les habits, bien qu'elle se sentît gênée à son contact. Lui suivait des yeux ses gestes, humant le parfum de menthe poivrée qui émanait d'elle, un parfum qu'il reconnaissait parce qu'il y avait le même dans un parterre de plantes aromatiques, près de la fontaine aux oiseaux.

« Tu es un gentil petit garçon, » dit-elle, quand elle l'eut habillé. « Je me sens toute drôle près de toi. Presque comme si j'étais ta mère, mais pas maternellement. » (Elle rit.) « Je me sens comme avec mes poupées, lorsque j'avais ton âge, ou comme avec les oiseaux de ce jardin. J'ai eu un petit chien taché de noir lorsque j'étais très jeune. Mon père n'était pas Baron à l'époque. Nous habitions dans la tour d'un Baron, mais mon père apprenait son métier. On me permettait de jouer avec les autres enfants et j'ai connu des quantités de garçons comme toi. Seulement, bien entendu, ils savaient parler. »

De nouveau, le regard qu'elle lui jeta eut une expression de pitié.

« Eh bien, tu as enfin l'air présentable et tu recevras d'autres vêtements pour rentrer chez toi. J'imagine que cela *doit* être parmi les travailleurs. Ma foi, qu'importe, puisque tu n'auras pas à rentrer ce soir. Dût ma vie en dépendre, il me serait impossible de te faire passer en fraude au-dessous du centième étage. Viens, je t'ai apporté des victuailles. »

Elle lui fit traverser le Jardin et lui remit un panier rempli de provisions. Il la regarda en silence, aussi elle déboucha une bouteille de bière, étendit une nappe sur le sol et y déposa des morceaux de volaille rôtie, du pain et du melon. Il ne toucha à rien avant qu'elle lui eût mis un premier morceau dans la main. Alors seulement il comprit que c'était comestible.

La Femme s'assit sur le carrelage et le regarda manger avec les doigts. Au bout de quelques instants, elle avait la folle envie de tendre le bras pour lui gratter la tête ou le caresser, tant il lui rappelait sa poupée perdue.

« Tu sais, si j'avais ce local pour moi toute seule, je te garderais ici en cachette, comme mon petit animal favori. Mon père m'a défendu d'avoir un autre chien. Il dit que quelqu'un pourrait s'en servir comme d'une arme contre moi. Je n'ai pas d'amis, personne à qui parler. Naturellement, je n'ai pas le droit de sortir du bâtiment. Je n'ai que dix-huit ans et la Loterie ne m'a pas choisi de mari, aussi n'ai-je jamais fréquenté de jeune homme. Oh ! avec

quelle impatience j'attends ce jour ! Quelqu'un de grand et de fort comme un guerrier, et bronzé comme un travailleur des champs. Il sera si viril, si merveilleux. Il me prendra dans ses bras et notre vie sera comme une danse ! »

Les yeux de la Femme étincelaient. Son regard dépassait le Bestial, loin au-delà, vers l'avenir. Le Bestial la fixait dans les yeux, à travers le voile de ses larmes heureuses, et ses propres yeux étincelaient, comme en guise de réponse.

Quand il eut fini de manger, le Bestial prit une autre décision. Il tendit sa main, luisante de graisse, et frôla la manche de sa robe. C'était une robe blanche, avec des manches bouffantes qui ondulaient lorsqu'elle marchait. L'endroit où sa main rencontra la douceur du vêtement fut irrémédiablement taché, mais la Femme sourit. Dans un élan vers lui, elle se pencha et lui baisa le front, avec tendresse, comme il convient d'embrasser un enfant.

« Tu es gentil, » dit-elle, et puis elle s'en alla, emportant le panier et la nappe blanche. Avant de sortir elle éteignit les lumières. Le Bestial retourna en gambadant vers son bosquet de buis et ne tarda pas à s'endormir.

Les familles des Barons étaient bien nourries. Si le Baron commandait un repas qui manquait trop de calories, les mets étaient soigneusement préparés avec la quantité nécessaire de vitamines, de minéraux, de protéines. Ainsi le Bestial venait-il de prendre son premier repas complet et rationnel. Pour la première fois de sa courte vie, il avait reçu une alimentation propre à stimuler son extraordinaire vitesse de croissance. Durant la nuit, le Bestial devint adulte.

Le soleil émergea au-dessus des murailles bétonnées et commença sa progression quotidienne d'un panneau de quartz à l'autre, tel le pion mystérieux d'un jeu d'échecs sans règle définie. Dans sa chaleur, le Bestial éprouva une voluptueuse sensation d'épanouissement. Il étira ses membres dorés et, dès leur première contraction, les muscles s'affermirent et s'arrondirent. Sitôt qu'il aspira sa première bouffée matinale de chlorophylle et d'oxygène, ses poumons se dilatèrent, sa poitrine s'élargit. Quand il se mit debout, ce fut avec une aisance infinie et il s'aperçut que son corps était maintenant pourvu d'un système pileux. En outre, il y avait d'autres choses, des choses en lui-même, qui étaient différentes.

Les vêtements que la Femme lui avait donnés étaient en lambeaux, sa croissance les ayant fait craquer de partout durant la nuit, et ils tombèrent d'eux-mêmes. Sa vraie nature l'avait dépouillé de cet accoutrement minable. Le Bestial était devenu un adolescent ou, plutôt, il avait atteint le dernier stade de son adolescence.

Toute la matinée, le soleil se déplaça sur son chemin tracé d'avance et, tandis que la journée s'écoulait, le Bestial se posta devant la porte. Quand les reflets du soleil couchant éclaboussèrent la verrière de quartz, la porte s'ouvrit. La Femme apparut dans une robe de nylon jaune paille, qui rappelait les jonquilles et les tournesols. Son regard s'attacha sur le Bestial.

Rien de perceptible ne se passa entre eux. Le Bestial resta calme. Il ne pleurait plus à présent. La Femme aussi resta calme. Elle ne s'interrogeait pas pour trouver une explication et ne considérait pas non plus qu'il fût nécessaire d'en trouver une.

« Tu es le même, » dit-elle. « Tu es le même petit garçon, je puis l'affirmer. Et pourtant tu es différent, tu as changé, car maintenant tu es un Homme. »

Le Bestial la dévisageait et ses yeux n'étaient ni humides ni flous. Il était fort maintenant et différent.

Quand le soleil eut disparu et que les étoiles scintillèrent faiblement dans un ciel de velours bleu, les nénuphars fleurirent. Ils haussèrent leurs corolles blanches légèrement au-dessus de l'eau et se tendirent vers la clarté lunaire. Le Bestial se pencha pour en saisir un et le tira violemment jusqu'à ce que sa tige caoutchouteuse se rompît avec un bruit sec. Des gouttelettes d'eau du bassin aspergèrent le couple. La Femme appuya la fleur contre sa poitrine et en respira le parfum.

Elle poussa un soupir et son haleine moite avait une agréable odeur oubliée de saules et de chaudes nuits d'été. Le Bestial l'embrassa, de la façon qu'elle lui avait apprise.

A voix basse, elle fredonna un air rythmique, en se renversant dans le gazon, puis se mit à chanter.

« *Mon Prince est né d'une rainette,* » chanta-t-elle, et les grillons s'arrêtèrent de striduler pour l'entendre.

« *Mon Prince est né d'une rainette*
Qui vivait dans un puits d'argent
Et je dis dans ma chansonnette

Comme il se fit qu'en échangeant
Un baiser sur la bouche
(Et sur la bûche aussi
Où je le découvris assis,
De façon peu farouche),
Mon Prince Batracien fut assez fort
Pour retrouver ma Balle d'Or ! »

Elle le quitta avant le lever du jour. Sa noire chevelure semblait lustrée par le frôlement de nombreuses caresses. Le Bestial mangea les mets qu'elle lui avait laissés et alla dormir. Mais le buis était devenu pour lui un épineux berceau de verdure et les lotus avaient cessé d'être des fleurs sacrées.

Il se passa encore une semaine. Le Bestial avait une barbe d'un brun clair et des pattes d'oie bordaient ses yeux. Sa chevelure, qui lui tombait jusqu'aux épaules, était plus rude. Il n'avait plus la peau aussi fine, ses lèvres étaient plus sombres et plus dures qu'auparavant.

La Femme n'avait pas tellement changé, pourtant elle n'était plus la même.

« Je voudrais que ceci puisse durer éternellement, Mon Prince, » lui dit-elle, un jour que le soleil brûlait plus fort que d'habitude. « Mais ni toi ni moi ne serons éternels. J'ai trouvé en toi une merveille et un miracle. Mais les miracles doivent passer, comme passent toutes choses, bonnes ou mauvaises, et je crains que le bon ne passe souvent plus vite que le mauvais. Tu as grandi rapidement — en un mois l'enfant que tu étais s'est transformé en homme. Je pense que bientôt, Mon Prince, tu mourras. Quand tu mourras, je resterai seule. »

Ce fut au tour de la Femme de pleurer et le Bestial ne put la consoler, car il ne comprenait pas ses paroles et, s'il les avait comprises, il n'aurait pas été capable de suivre les idées qu'elle exposait. En présence de la Femme, le Bestial ne connaissait que l'extase.

« Tu es arrivé ici, » dit-elle, en se dominant et en ravalant ses larmes, « d'un endroit au-delà de mon monde et tu es devenu un monde pour moi. Je suis heureuse que tu sois venu. Tu m'as donné un moyen d'estimer le prix de mon existence, une valeur... Je crois, peut-être, qu'il est préférable que tu vieillisses et meures

très vite. S'il te découvrait ici, mon père te ferait sûrement périr. Certes, je me suis faite à l'idée que tu disparaisses. Je ne puis demander de faveurs à la Mort. Mais je ne voudrais pas être frustrée par un meurtre. »

Le Bestial ressemblait à un homme d'âge mûr. Il s'était alourdi, bien que, par une faveur de sa création, il n'eût pas pris de ventre, ni connu de ces misères corporelles qui font perdre à un homme, durant cette période de son existence, une partie de sa fierté physique. D'ailleurs, si le Bestial eût été affligé de telles imperfections, il ne s'en serait pas préoccupé. Sa vie était trop courte pour lui permettre d'apprendre le respect humain.

Ils n'étaient plus aussi passionnés, le Bestial et la Femme. Entre eux, durant ces deux brèves semaines, s'était établi un genre de relations que bien des couples, même après de longues années de mariage, ne réalisent jamais. Ils étaient constamment ensemble et, quand ils étaient ensemble, aucun d'eux ne se sentait seul.

« Ce furent là de précieuses journées, » disait-elle. « Je leur attache une valeur que je ne retrouverai jamais dans les jours à venir. Quand un homme sera tiré au sort pour moi, je deviendrai son épouse, mais la Loterie aura échoué. Celui qui sera mon mari aura la triste obligation d'arracher d'ici mon cœur, que j'y aurai laissé. »

Quand elle était d'humeur plus sombre, elle lui confiait : « Mon père est en difficultés avec les autres Barons. Son projet de loi a été rejeté au congrès et il risque l'expulsion. Si cela arrive, je serai renvoyée pour passer mon existence comme ouvrière. Père restera jusqu'au bout afin de combattre, selon la coutume, et chacun dans la Tour, en fin de compte, mordra la poussière. Si Père engage la bataille, on te découvrira. Ce jardin surmonte les tourelles des canons et son sous-sol est rempli d'armes. Oh ! si seulement il est expulsé... ! »

Bientôt, pour le Bestial, sonna l'heure de la vieillesse. Il ne pouvait plus respirer la nuit l'odeur des plantes vertes ou des nénuphars de perle rose. Sa longue et raide chevelure avait blanchi, de même que sa barbe. Ses yeux, maintenant enfoncés, étaient devenus chassieux. Il était voûté. Enfin, il dormait beaucoup plus qu'il n'en avait eu l'habitude.

Depuis trois jours, la Femme n'était pas venue le voir. Dehors le ciel était froid et gris. De temps en temps, des flocons de neige minuscules mais acérés giclaient sur la verrière de quartz, avec un bruit crissant. Le Bestial prit une initiative, basée sur l'observation, et agita sa main devant le panneau de métal luisant. Les lumières apparurent, mais, se fondant avec la diffuse clarté du jour, ne le réconfortèrent pas. Des roses rouges sur un petit treillage, des roses naguère encore débordantes de sève, des roses qui s'étaient brillamment épanouies au contact du vivifiant soleil, étaient maintenant fanées, noyées de désespérance et violacées comme les lèvres peintes d'une catin.

Tout à coup, la Femme entra en coup de vent. Ayant refermé la porte, elle traversa d'un pas vif l'humide et noir Jardin. C'était la première fois que le Bestial la voyait en vêtements de sortie et il les examina d'un œil curieux. La Femme portait un manteau et un capuchon noirs. Elle tenait une sacoche.

Elle se jeta dans les bras du Bestial. Elle humecta ses joues de larmes.

« Adieu ! » sanglota-t-elle. « Adieu, Mon Prince. Je te vois pour la dernière fois. Mon père est expulsé, il va me faire fuir par les tunnels. Je n'ai aucun moyen de te sauver. Mon père et ses serviteurs seront tous morts avant le matin, et toi tu le seras avec eux. Ne me diras-tu pas maintenant un seul mot, un mot d'adieu ? Dis-le moi une seule fois, rien qu'une seule fois ! »

Le Bestial la tenait avec douceur contre lui. Dehors il y avait un bourdonnement, comme un bruit d'abeilles. La neige mordait le verre de quartz et fondait.

Le Bestial sentit ce qu'elle voulait. Il émit des sons dans sa gorge, des sons rauques et discordants, des croassements... mais pas de mots. C'était au-dessus de ses capacités et sa vie avait été trop courte pour qu'il ait pu apprendre.

Comme une étoile, surgissant entre des nuages furtifs, un avion se montra au-dessus de la verrière. C'était un vieux coucou, bien déplacé dans ce monde, avec ses hélices et son petit cockpit vitré, muni d'une mitrailleuse. Le pilote appuya sur la détente et une rafale serrée de balles traversa la verrière. Puis l'avion disparut, tandis que les vitres se fracassaient.

Il étreignait la Femme inerte. D'un bond elle s'était écartée de lui, à l'approche de l'avion, puis elle s'était affaissée dans ses bras.

Le Bestial remua ses doigts noueux pour défaire les boutons brillants et noirs de son manteau. Plein de soin et de tendresse, il ouvrit son corsage. Il arracha le soutien-gorge qui la comprimait, dénuda sa poitrine. Entre les seins, il découvrit une blessure, d'où le sang s'écoulait goutte à goutte, mais ne révélait aucune pulsation. La Femme était morte.

Il se demanda comment il devait agir. Quand les animaux du Jardin mouraient, il les mangeait. Il se demanda s'il devait le faire dans le cas présent. Distraitement, il pencha sa tête sénile, sa tête vieillie en quelques semaines, et lécha le sang de sa chair. La douce saveur salée dans sa bouche lui fit fermer les yeux. Quand il les rouvrit, il se mit à pleurer. Le Bestial pleurait... Il restait là, courbé d'épuisement, et pleurait...

Le corps de la Femme était propre et blanc. Par les fenêtres brisées, un vent furieux s'abattit et agita sa luisante chevelure noire. Une petite boucle glissa sur son front.

Très haut, pointant dans le ciel au sommet de la tour du Baron, le Jardin se vidait de sa substance. Le vent se déchaînait et balayait toute apparence de vie, brisant ce qui restait de vitres. Une bourrasque arracha les pétales des roses et les emporta dehors dans un tourbillon, les éparpillant à travers le ciel. Les oiseaux furent libérés. Les perruches au plumage vert-Nil ou bleu et blanc s'envolèrent à tire-d'ailes, parmi les pétales écarlates et safranés, à la rencontre mortelle de l'hiver. Un paon flamboya dans le lointain oubli d'une chute interminable.

La neige fut rabattue dans les petits bassins tièdes et se posa sur les feuilles de lotus, transformant la pièce d'eau en un lit apparent d'énormes champignons. Les orchidées noircirent au contact du froid. Les palmiers et les bougainvillées, dépouillés de leurs fleurs, furent secoués par les tourbillons frénétiques de la tempête.

Isolé dans les cieux, le Bestial qui pleura dépérissait. Le soleil se voilait de neige, toutes les fleurs agonisaient et seul le buis ne paraissait pas souffrir.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Cantabile.

F.A. JAVOR

Le triomphe de Pégase

Malgré la créature mythologique à laquelle son titre fait allusion, cette histoire est de la science-fiction. Son auteur, F.A. Javor, est un nouveau venu dans le genre, bien qu'il ait déjà passé la quarantaine. Il a su trouver ici un sujet original (l'histoire d'une firme qui « crée » des animaux sur commande) et le développer de façon parfaitement rationnelle.

Tout marchait admirablement et, si Colin Hall avait été un jeune homme plus exubérant, il se serait frotté les mains de satisfaction, ou aurait donné une bonne tape amicale dans le dos d'Ed West, son associé, aussi jeune mais moins posé que lui.

Le cheval qu'ils présentaient au concours, *Orgueil d'Asco* (qui tirait son nom des initiales de la société « Animaux sur Commande », récemment fondée par Colin et Ed), un bel étalon noir au poil luisant, portant aux pieds quatre balezanes et, au front, une tache fauve en forme de losange, venait de faire son entrée aux acclamations d'une foule enthousiaste.

Instinctivement, les yeux de Colin se portèrent sur l'écran de quinze centimètres qu'il avait rudimentairement monté pour capter les renseignements transmis par une douzaine de microscopiques appareils placés sous la peau, directement en contact avec les organes, les nerfs et même le système circulatoire de l'animal qui attendait de subir les épreuves du concours.

Ces renseignements étaient enregistrés sur des bandes tournant à faible vitesse qui pourraient être placées, par la suite, dans la machine à calculer de l'Université si Colin et Ed désiraient en faire une analyse plus complète ou, plus exactement, s'ils parvenaient à réunir les fonds nécessaires à cette opération.

Mais, pour le moment, le schéma lumineux qui se déplaçait sur l'écran, aussi petit qu'il fût, suffisait pour permettre à Colin de suivre les réactions de l'animal devant cette foule — la plus considérable qu'il eût encore connue — que le concours hippique le plus important de l'année ne manquait jamais d'attirer.

© 1964, *Mercury Press, Inc.*

Salivation un peu trop abondante... Réaction un peu vive à la douleur. J'avais pourtant bien signalé au jockey qu'il avait la bouche sensible, se disait Colin. Mais, tout bien considéré, *Orgueil d'Asco* semblait accepter les ovations de la foule sans plus de nervosité qu'il n'en avait montré lors des concours moins importants où Colin et Ed l'avaient engagé, et qui lui avaient valu suffisamment de récompenses pour lui permettre de se qualifier en vue des épreuves actuelles de ce concours dont, après des alternatives d'espoir et de découragement, les deux associés avaient décidé de faire leur but final.

Ils avaient connu alors une période d'activité fiévreuse au cours de laquelle la délicate mise en place, dans sa couveuse embryonnaire, de la cellule qui devait, en se développant, donner naissance à cette bête magnifique, leur avait donné beaucoup de souci. Mais c'était là une diversion à la tâche ardue consistant à dresser le plan des facteurs d'évolution et à mettre au point les solutions qui devaient leur être adaptées avec tant de précision et de minutie. Tout ce travail, d'ailleurs, n'était qu'un aspect de l'entreprise hasardeuse dans laquelle ils s'étaient lancés pour tenter de sauver leur société, *Animaux sur Commande,* qui menaçait de mourir dans l'œuf.

Le tube pneumatique placé à côté de la porte de leur bureau venait de leur expédier, parmi une pile de reconnaissances de dettes, un avis de la banque. « C'est un gène voué à la mort, » dit Colin, avec un sourire forcé, à son associé qui, assis devant le bureau où aurait dû prendre place le préposé à la réception qu'ils n'avaient jamais eu les moyens d'engager, tordait nerveusement entre ses doigts une agrafe à papiers, « un défaut fatal dans la constitution de l'enzyme. »

— « J'y ai pensé, » répondit Ed, le visage empreint d'une exceptionnelle gravité. « Notre idée de créer cette société est saine en elle-même, mais je crois que nos ennuis viennent du fait que personne ne connaît l'existence de cette société. Si nous pouvions seulement faire un peu de publicité, » ajouta-t-il en serrant le poing.

Le sourire de Colin devint plus forcé. « Ce ne serait pas moral, » fit-il remarquer.

Ed jeta à terre son agrafe à papiers et répéta d'un ton moqueur : « Ce ne serait pas moral ! C'est pourquoi nous restons bien tranquillement assis à attendre qu'on veuille bien s'apercevoir de notre existence, et, pendant ce temps-là, nous mourons de faim ! » Sa

voix prit un ton plus aigu : « Dix secondes, » reprit-il, « dix malheureuses secondes au milieu d'une émission de télévision... »

— « Calme-toi, » répondit Colin. « Même si nous pouvions faire de la publicité, nous n'aurions pas les moyens de nous l'offrir en ce moment. Notre installation... »

Ed l'arrêta d'un geste de la main. « Inutile de me rappeler ce que nous coûte notre installation : rappelle-toi que j'ai signé les traites en même temps que toi ! »

Il s'interrompit, s'épongea le front et reprit plus doucement : « Pardon, Colin ; je n'avais pas l'intention de me montrer hargneux, mais tout cela m'exaspère. Nous avons entre les mains une affaire qui pourrait très bien marcher, et les règles de notre profession nous interdisent de la faire connaître à nos clients éventuels. »

Levant un doigt, il poursuivit avec amertume : « Une commande ! Nous n'avons eu qu'une seule commande depuis que nous avons démarré. Tu m'avoueras qu'il y a de quoi vous faire marronner ! »

C'était vrai. Depuis six mois qu'ils avaient lancé l'affaire, ils n'avaient guère reçu que des demandes de renseignements, notamment de la part d'un médecin qui espérait que Colin et Ed auraient découvert un acide, un enzyme ou toute autre substance susceptible de dé-différencier les cellules d'un moignon, puis de les re-différencier pour reconstituer le membre amputé.

A regret, Colin avait dû lui répondre que, si la société *Animaux sur Commande* pouvait créer un animal ayant des pattes plus ou moins longues selon le cas, ou même greffer une patte déjà formée, ses connaissances actuelles ne lui permettaient pas encore de faire ce qu'il attendait d'elle.

Les deux associés avaient été sollicités également par des étudiants en biologie ou en génétique, qui les priaient de bien vouloir leur faire connaître les résultats de leurs dernières recherches, dans les plus brefs délais possibles, car ils souhaitaient faire état de ces résultats dans leurs exposés.

Et puis, il y avait eu cette unique commande dont Ed avait parlé. Elle émanait d'un fabricant de lait en boîtes qui désirait quatre génisses, toutes identiques et parfaitement conformes à la marque de fabrique portée sur les boîtes. Ces génisses étaient destinées à être présentées aux expositions de produits alimentaires afin de faire connaître la marque en question. Ce n'était pas là une tâche particulièrement difficile, un grand nombre de recherches ayant déjà été effectuées dans ce domaine par diverses asso-

ciations. Il s'agissait simplement, pour Colin et Ed, de rassembler les renseignements dont ils avaient besoin et de combler les lacunes pour produire l'animal qu'ils voulaient obtenir.

Créer un animal conforme au dessin porté sur une boîte ne présentait pas de difficulté, car il suffisait de regarder l'image pour savoir dans quelle mesure on avait réussi. Mais les qualités abstraites étaient plus compliquées à obtenir.

Quant aux animaux identiques, la nature en produit depuis des siècles. Il s'agissait simplement de fractionner le germe en deux et, ensuite, de partager de nouveau chacune des deux moitiés.

Ce fut la commande des génisses qui donna à Colin son idée. Un regard jeté sur la pile de reconnaissances de dettes posée sur son bureau fit taire ses scrupules et il déclara : « Ed, il faut que nous fassions quelque chose pour attirer l'attention sur nous. »

— « Rien de plus simple, » répondit Ed. « Nous pouvons faire sauter le Capitole ! »

— « Je ne plaisante pas. Tu te rappelles ce fabricant de lait en boîtes qui nous a commandé des génisses ? »

— « Bien sûr. C'est le seul contact que nous ayons eu avec le vaste monde du commerce. Nous devions faire là une forte impression... Je me rappelle très bien ! »

— « Il nous a payés pour lui livrer quatre animaux uniquement destinés à faire connaître le nom de sa société et à développer la vente du produit. C'est bien ça ? »

— « Oui, mais cet argent est depuis longtemps épuisé et notre loyer est exigible dans... » (il compta sur ses doigts) « quatre jours. »

— « Où veux-tu en venir ? »

— « Simplement à ceci, » répondit Colin d'une voix calme malgré l'agitation qui s'emparait de lui. « Ce que nous avons fait pour ce fabricant de lait, nous pouvons le faire pour nous-mêmes. »

— « Créer quatre génisses... ? » dit Ed, manifestement intrigué.

— « Mais non ! Je veux dire : utiliser nos compétences à créer pour nous-mêmes un animal qui fera pour nous ce que les génisses ont fait pour ce fabricant de lait. En d'autres termes : attirer sur nous l'attention du public en général et de nos clients éventuels en particulier. »

— « Un animal créé tout exprès pour nous faire de la publicité... » marmonna Ed en se mordant les lèvres. « Oui, » ajouta-t-il

en relevant la tête, « informations à la télévision, présentateurs de nouvelles sportives, le Sport des... »

— « Précisément, » intervint Colin, qui acheva la phrase à sa place. « Le Sport des Rois : un cheval. »

Les yeux d'Ed brillaient maintenant d'excitation. « Epatant ! » s'écria-t-il. « Nous allons créer le plus magnifique, le plus rapide des chevaux de course qui... »

— « Non, » interrompit de nouveau Colin, « pas un cheval de course. »

— « Pas un cheval de course ? » répéta Ed, surpris.

— « Non. Les gens par qui nous voulons être remarqués ne s'intéressent pas aux courses. D'ailleurs, » ajouta Colin en grimaçant un sourire, « notre morale nous interdit de nous faire remarquer à ce point. Nous devons avoir l'air de faire cela pour l'amour de l'art. Nous allons produire un cheval qui participera au prochain concours international. »

— « Attends donc, » dit soudain Ed, « est-ce que le frère du Doyen ne possède pas un élevage de chevaux ? »

Colin secoua négativement la tête. « Pas lui-même... pas Harrison Bullitt, mais sa femme. Seulement, sais-tu qui est président honoraire de la société hippique ? »

Ce fut le tour d'Ed de secouer négativement la tête.

— « Le Commodore Josuah E. Wall, » reprit Colin.

— « Le Commodore Josuah... Tu veux dire le Commodore Wall, de l'Aéronavale ? »

— « Lui-même, » répondit Colin, en souriant de bon cœur, cette fois. « Le Commodore Josuah E. Wall, chef du Service des approvisionnements de l'Aéronavale... l'homme avec lequel nous essayons d'entrer en contact depuis nos débuts dans la profession ! »

— « Tu veux dire l'un des hommes avec lesquels nous avons cherché à entrer en contact, » corrigea Ed. « Il fait partie d'une longue liste de gens qui n'ont pas daigné répondre à nos pudiques avances. »

— « C'est vrai. Mais, si nous réussissons à obtenir de lui un contrat, nous n'aurons plus besoin de nous occuper des autres. »

— « Qu'attendons-nous, alors ? Allons-y ! » dit Ed en se levant et en repoussant sa chaise. « A quelle date est fixé le prochain concours hippique ? »

— « Au début de novembre, mais les inscriptions sont généralement closes en octobre. »

— « En octobre ! Cela ne nous laisse guère de temps pour présenter un animal qui ait atteint son développement complet ! »

— « Moins encore que tu ne le penses, car il faut d'abord qu'il ait participé à de petites compétitions et récolté suffisamment de récompenses pour se qualifier pour ce concours-là. Mais, dis-moi, Ed, pouvons-nous attendre jusqu'à l'année prochaine ? »

— « Ma tête le pourrait, mais mon estomac crie famine ! Je te le répète : qu'attendons-nous ? Dans quatre jours, il va falloir payer la location de l'analyseur. »

Il parlait de l'analyseur électronique, dont la location leur coûtait très cher, mais qui était indispensable à leur travail. Cet appareil perfectionné était un dérivé des premiers appareils qu'on expédiait auparavant vers les planètes voisines de la Terre, pour analyser les formes de vie qui s'y rencontraient et en rendre compte par radio. Il permettait d'économiser un temps considérable et de supprimer le travail coûteux et fastidieux qui consistait autrefois, pour les chercheurs, à relever le plan des gènes à l'aide de simples feuilles de papier absorbant et d'une plaque photographique exposée à un rayon X diffracté.

Colin et Ed auraient pu utiliser l'analyseur de l'Université mais, dans ce cas, les règlements très stricts de celle-ci les auraient obligés à travailler pour son compte, et non en tant que co-fondateurs d'une entreprise commerciale indépendante telle que la société *Animaux sur Commande.*

Et voici qu'après des mois d'un travail acharné, au cours desquels ils avaient péniblement gagné l'argent nécessaire à leur subsistance personnelle, à l'entretien de leur modeste bureau, au transport d'*Orgueil d'Asco* d'un concours hippique à l'autre à travers le pays et au salaire des jockeys qui le montaient, la récompense semblait proche. D'après les réactions de la foule à la première apparition de l'étalon noir, il était évident que la réputation de celui-ci l'avait précédé et que les efforts des deux associés allaient être enfin couronnés de succès.

La voix excitée d'Ed, dominant les acclamations de la foule, parvint soudain aux oreilles de Colin. « Le Commodore ! Là-bas, de l'autre côté de l'enceinte du pesage. Je crois que c'est le Commodore qui vient vers nous ! »

Colin n'eut pas de peine à reconnaître la large carrure et les cheveux blancs du Commodore qui semblait bien chercher à se

frayer un chemin au milieu de la foule pour parvenir jusqu'à eux. Assez loin derrière lui, un homme de petite taille, aux cheveux blancs lui aussi et ayant l'allure d'un jockey, paraissait suivre le Commodore.

— « Regarde donc le type qui vient de passer devant l'estrade de l'arbitre, » dit Colin à son associé. « Tu le connais ? »

— « Non, » répondit Ed après avoir regardé dans la direction indiquée, « mais il a l'air de faire la course avec le Commodore. J'espère qu'ils arriveront *ex aequo.* »

— « Pourquoi donc ? »

— « Parce que, quand on a quelque chose à vendre, il est préférable d'avoir deux clients à la fois, qui s'encouragent mutuellement à vous faire des offres de plus en plus alléchantes ! Quelle est la jeune fille après laquelle courent tous les garçons ? C'est généralement celle qui a déjà le plus de flirts, tu ne crois pas ? »

Le Commodore, qui passait en ce moment sous leur tribune, disparut à leurs yeux, bientôt suivi par le petit homme à l'allure de jockey. S'ils venaient vraiment vers eux, Colin et Ed n'allaient pas tarder à les voir apparaître. En effet, quelques secondes plus tard, le Commodore était devant eux et demandait : « Mr. Colin Hall ? »

— « C'est moi, monsieur, » répondit Colin. Il allait présenter Ed mais s'en abstint, retenu par un je-ne-sais-quoi d'étrange dans l'attitude du Commodore.

— « Mr. Hall, » dit celui-ci d'un ton embarrassé, « une question a été soulevée... »

Il fut interrompu par la voix mordante du petit homme qui criait : « Hall ? West ? »

— « Un instant, » jeta Colin d'un ton sec, irrité par la brusquerie de l'homme et désireux d'entendre ce que le Commodore avait à lui dire.

— « Etes-vous Hall ou West ? » demanda l'homme, toujours aussi brusquement.

Colin se retourna pour le regarder bien en face. « Je suis Hall, » répondit-il, en se demandant pourquoi, malgré le vacarme qui régnait autour d'eux, il avait tout à coup la sensation de se trouver au milieu d'un silence plein de menace.

— « Mrs. Bullitt désire vous voir. Immédiatement. »

— « Mon ami, » dit Colin sans chercher à dissimuler sa contrariété, « je ne sais pas qui vous êtes, mais... » Il s'arrêta court,

comme s'il venait seulement de comprendre le sens des paroles prononcées par l'homme. « Vous dites que Mrs. Bullitt désire me voir ? »

— « Oui. Tout de suite. »

Colin hésita. Cette entrevue avec le Commodore pouvait avoir une grande utilité pour lui et pour Ed. De plus, selon ses propres paroles, l'officier avait à régler avec eux une question suffisamment importante pour qu'il eût pris la peine d'aller à leur recherche à un moment où il devait être particulièrement occupé. Mais les deux associés tenaient beaucoup à leur travail à l'Université et la belle-sœur du Doyen avait la réputation d'une femme irascible et qui n'aimait pas attendre.

Ce fut le Commodore qui résolut la difficulté. Il s'adressait à Colin, mais son regard restait fixé sur le petit homme aux cheveux blancs. « Mrs. Bullitt a soulevé une question concernant la façon dont est né votre cheval. Vous serez appelés, bien entendu, à témoigner sur ce point. Mais, pour le moment, je voudrais que vous répondiez à cette question : votre étalon est-il... » Il hésita, cherchant ses mots, et reprit : « Ce qu'on pourrait appeler un « produit d'éprouvette », un animal né par insémination artificielle ? »

— « Non, » répondit Colin, surpris. « C'est un transplant. Pourquoi ? » La technique consistant à enlever un ovule du sein d'une femelle quelconque, à démarrer sa croissance dans une couveuse et à le transplanter ensuite dans le sein d'une autre femelle où il achevait de se développer, n'avait certes rien d'original. Pour produire leur étalon, Colin et Ed avaient recouru à cette technique, pour la bonne raison qu'elle était économique. Le matériel nécessaire pour amener l'animal à maturité dans une série de couveuses aurait coûté très cher, mais la nourriture d'une jument pleine constituait une dépense modique.

— « En d'autres termes, » reprit le Commodore, « votre étalon est né de façon naturelle ? »

— « Oui, » répondit Colin.

S'adressant au petit homme, le Commodore déclara, d'un ton qui parut à Colin exagérément provocant : « *Orgueil d'Asco* restera. Allez en informer la personne qui vous emploie. »

— « Je ferai la commission, » dit l'homme en haussant les épaules, « mais permettez-moi de vous rappeler que c'est au comité, et non au président de la société, qu'il appartient de régler des questions de cette nature. »

Le Commodore parut troublé par cette remarque. Quant à Colin, effrayé à la pensée que quelqu-un — en l'occurrence l'intransigeante femme d'Harrison Bullitt — s'efforçait de tenir à l'écart du concours cet étalon qui constituait leur unique espoir, à Ed et à lui, il s'écria vivement :

— « Vous ne pouvez pas éliminer notre cheval maintenant : les épreuves du concours vont commencer dans quelques instants. »

Le Commodore avait tourné le dos au petit homme. « Il a raison, » dit-il en s'adressant à Colin, « je n'ai pas autorité en la matière. Mais je peux réunir le comité et c'est ce que je vais faire. »

— « Mais le concours commence ! »

— « Pas encore, et je le ferai retarder autant qu'il le faudra. En attendant, » ajouta-t-il en désignant de la tête le petit homme, « nous ferions mieux de l'accompagner. »

— « Allons-y, » dit l'homme, qui ne semblait nullement décontenancé par l'antipathie que lui manifestait le Commodore.

Mi-furieux, mi-hébété, Colin suivit les deux hommes après avoir fait signe à Ed de se joindre à eux. Ils descendirent les gradins pour se rendre au bureau des organisateurs. La pièce dans laquelle on les fit entrer était vaste, brillamment éclairée et ornée de coupes, de rubans et de trophées. Un homme au visage empâté, vêtu du traditionnel veston de cérémonie d'un bleu vif, était assis à un bureau de style moderne. Une énorme photographie placée derrière lui représentait de vastes prairies, entourées de barrières, où s'ébattaient des chevaux. ELEVAGE ABBY BULLITT, indiquait, en lettres très hautes, un panneau disposé au-dessus de la grille d'entrée. Les dimensions de l'installation surprirent Colin : il ignorait que Mrs. Bullitt eût investi autant de capitaux dans son élevage de chevaux.

Debout à côté du bureau sur lequel elle frappait d'un doigt nerveux, se tenait une petite femme boulotte, engoncée dans son élégante tenue de cheval à rayures vertes et blanches.

Colin reconnut aussitôt dans l'homme au visage empâté Harrison Bullitt, qu'il avait rencontré plusieurs fois chez le Doyen, à l'Université, et en conclut que la petite femme qui, à leur entrée, avait tourné vers eux son visage aux yeux pâles et à la bouche maussade, était Mrs. Bullitt.

— « Pourquoi n'avez-vous pas frappé ? » demanda celle-ci d'un ton irrité. « Je n'aime pas qu'on entre sans frapper, vous le savez bien, Martin. »

Le petit homme à l'allure de jockey ne répondit pas, mais Harrison Bullitt, posant la main sur le bras grassouillet de sa femme, lui dit d'un ton conciliant : « Nous ne sommes pas chez nous, ma chérie. Ici, c'est un bureau et il est normal que Martin entre sans frapper. »

Mrs. Bullitt repoussa la main de son mari et répéta : « Je n'aime pas que les gens entrent chez moi sans frapper. C'est compris, Martin ? » Et il y avait dans son regard une colère tout à fait hors de proportion avec l'incident qui l'avait éveillée.

— « Oui, madame, » répondit le petit homme d'un ton qui semblait sincère.

Il y eut un silence, pendant lequel Mrs. Bullitt continua à les fixer avec la même fureur. Colin se rendit compte qu'il respirait bruyamment et, gêné, se mit à toussoter pour s'éclaircir la gorge. Le regard de la femme se porta vivement sur lui.

— « Vous, » dit-elle, « et vous... » (son regard glissa vers l'endroit où se trouvait Ed, pour revenir se poser sur Colin, dans un mouvement de la tête semblable à celui du lézard qui attrape des mouches) « c'est bien vous deux qui avez fondé la société *Animaux sur Commande* ? »

La question était posée sur un ton qui était plutôt celui de l'accusation. « Oui, madame, » répondit Colin.

— « Parlez donc plus fort, » ordonna-t-elle, « je vous entends mal. J'aime qu'on parle à voix haute lorsqu'on s'adresse à moi. »

— « Oui, Mrs. Bullitt, » répéta Colin, plus fort. Il s'en voulait de se laisser intimider par le ton cassant de la dame et tremblait de fureur contenue à la pensée que, si l'objection soulevée par celle-ci était retenue, elle amènerait la ruine des espoirs si longtemps caressés par lui et par Ed.

— « Bon, » dit simplement la petite femme en tenue de cheval verte et blanche.

Cette approbation surprit Colin. « Je ne comprends pas... » commença-t-il.

Il n'y a rien à comprendre, » rétorqua Mrs. Bullitt d'une voix impatiente. « Vous dites que vous pouvez faire des animaux sur commande. Eh bien, je veux que vous en fassiez un pour moi : un cheval... un cheval très spécial... Et, quand vous l'aurez fait, je veux que vous détruisiez le moule... ou quoi que ce soit d'autre que vous ayez utilisé pour le faire. Il faut que ce soit un cheval unique en son genre... créé pour moi seule, et que jamais personne n'en possède un semblable. »

En voyant la lueur sauvage qui brillait dans les yeux de Mrs. Bullitt tandis qu'elle parlait, Colin ne put se retenir d'évoquer, avec un frisson, ces petits princes médiévaux qui faisaient couper les mains des artistes lorsque ceux-ci avaient exécuté pour eux un chef-d'œuvre, ou crever les yeux des architectes qui avaient construit leurs palais, afin de les empêcher à tout jamais d'exécuter pour d'autres un travail semblable...

La voix d'Ed retentit à son oreille, basse, pressante : « Dis donc, un contrat avec l'Elevage Bullitt, pour un animal unique ! Ce n'est peut-être pas aussi important que s'il s'agissait de l'Aéronavale, mais, à en juger par la photographie qui est sur ce mur, ce n'est tout de même pas une affaire à dédaigner ! Ne fais pas la fine bouche, mon vieux. Après tout, ce sera de l'argent facilement gagné, puisque nous avons déjà fait le plus gros des recherches pour produire *Orgueil d'Asco.* »

Harrison Bullitt se pencha en avant. Même assis, il paraissait très grand et, bien qu'il ne ressemblât pas du tout à sa femme, il y avait dans leurs regards une certaine similitude. Cette constatation fit penser à Colin que ces deux-là devaient faire partie d'une catégorie de personnes très déplaisante.

— « Des animaux sur commande ? » dit Bullitt. « En quoi cela consiste-t-il au juste ? »

Colin avait déjà répondu des dizaines de fois à cette question. Il parlait avec aisance de recherches effectuées par lui-même et par son associé sur le plasma germinatif des animaux ; du travail à la fois fascinant et monotone qui consistait à dresser le plan de la position des gènes ; à convertir les qualités désirées en enzymes à action réciproque, à éliminer les gènes nuisibles portées par toutes les espèces reproductrices. Il parlait aussi des solutions biochimiques, du développement de l'embryon dans une série de couveuses et de l'attente anxieuse qui suivait jusqu'au moment où l'animal avait atteint un stade de développement suffisant pour vivre par lui-même et devenir — si Ed et Colin avaient de la chance, car leur profession était encore davantage un art qu'une science — ce qu'il avaient voulu qu'il devienne.

Pour expliquer ce travail, Colin avait recours à une simple analogie. « Représentez-vous un chromosome comme un minuscule chapelet de grains, qui existe dans toute cellule animale ou végétale. Chaque grain est un gène qui détermine, ou contribue à déterminer certaines des caractéristiques de l'animal ou de la plante, comme la couleur des yeux ou des pétales, la structure des os

ou de la tige, la douceur ou la rudesse de la peau ou de l'enveloppe, en un mot tout ce qui concerne l'animal ou la plante.

» Notre travail consiste en quelque sorte à remanier les grains, à réparer ceux qui ont pu être endommagés et à donner à l'ensemble la forme que nous désirons lui voir prendre. »

— « Mais tout cela doit être réglé d'avance, » fit remarquer Harrison Bullitt en haussant les épaules.

— « En théorie, sans doute. Mais n'oubliez pas que nous avons affaire à un organisme vivant. Il risque d'être tué, si l'on ne prend pas de précautions suffisantes, ou de mourir de lui-même. Que la température soit un peu trop élevée, ou trop basse... qu'un rayon cosmique égaré vienne le frapper... et les choses tournent d'une façon toute différente de celle que nous avions prévue. Le seul fait que cet organisme soit vivant est une raison suffisante pour qu'il ne réagisse pas toujours comme on s'y attendait. »

— « Ça ne me paraît pas très sérieux, » marmonna Harrison Bullitt. Et, d'après le ton de sa voix, Colin ne put discerner si le gros homme s'adressait à lui ou s'il pensait simplement tout haut, sans se soucier d'être entendu.

Mais Bullitt poursuivait : « Etes-vous capables de remplacer des organes manquants ? »

Colin pensa aux drosophiles aux ailes déplacées, aux cobayes pourvus d'un troisième œil, aux chiens à deux têtes, que, depuis longtemps déjà, la science permettait de produire et qui, avec les progrès de la technique moderne, seraient de plus en plus simples à obtenir. Mais, par une sorte d'accord tacite, Ed et lui avaient décidé qu'ils ne rabaisseraient pas leur profession en produisant des phénomènes de foire.

— « Nous pourrions le faire, » dit-il à voix haute, « mais nous ne le voulons pas. »

Mrs. Bullitt eut un petit rire moqueur. « Voilà une manière de s'exprimer parfaitement stupide, jeune homme ! » s'écria-t-elle. « Ne dites jamais que vous ne *voulez* pas faire quelque chose. Vous seriez surpris du nombre de choses que vous accepteriez de faire si vous y étiez amené par la contrainte ! »

Colin ne trouva rien à répondre : il était trop occupé à maîtriser la colère qu'il sentait monter en lui. D'ailleurs, quelle réponse faire à des rustres — en partiulier à des rustres aussi influents que ces deux-là ?

Mrs. Bullitt se laissa lourdement tomber sur le siège réservé aux visiteurs à côté du bureau de son mari, découvrant dans ce

mouvement les talons de ses élégantes bottes de cheval. Colin fut surpris de constater que ceux-ci étaient munis d'éperons à ergots : il croyait que personne ne portait plus ce genre d'éperons, surtout pour monter des chevaux de prix.

Dans la pièce se trouvaient encore deux autres sièges libres, deux canapés disposés de chaque côté du bureau ; mais, comme Mrs. Bullitt ne les invitait pas à s'asseoir, Colin, Ed et Martin restèrent debout, tandis que le Commodore s'enfonçait profondément dans le fauteuil sur lequel il s'était assis en entrant.

— « Je veux, » dit la femme d'un ton définitif, « un cheval qui ait des ailes. »

— « Un cheval... » répéta Colin. Puis, la regardant plus attentivement, il demanda : « Un quoi ?... »

— « C'est une idée formidable, n'est-ce pas ? » reprit Mrs. Bullitt. « Un cheval qui puisse voler ! Personne ici, ni même dans le monde entier, ne pourra faire mieux. »

Colin la fixa d'un regard hébété. Se pouvait-il qu'elle parlât sérieusement ? Mais oui, l'expression de son visage le prouvait clairement. « C'est impossible, » parvint-il enfin à articuler, « c'est une impossibilité physique. »

Une vive contrariété se lut dans les yeux pâles de Mrs. Bullitt. Frappant du plat de la main le bras de son fauteuil, elle dit d'un ton cassant : « N'employez pas ce mot : je n'aime pas cela. M'entendez-vous ? Je n'aime pas cela ! »

— « Mais c'est impossible, pourtant, » répéta Colin, sans bien savoir s'il s'efforçait de se faire comprendre de son interlocutrice, ou s'il luttait pour conserver son propre bon sens. Jamais encore dans sa vie il n'avait rencontré quelqu'un d'aussi insensé.

A côté de lui, Ed murmurait entre ses dents, comme pour lui-même : « C'est un Pégase qu'elle veut ! Un cheval ailé, comme dans la légende grecque ! »

— « Un cheval volant est une impossibilité physique, » répéta Colin d'un ton obstiné.

— « Tout est impossible, » intervint Harrison Bullitt qui semblait s'amuser, « ...jusqu'à ce qu'on y mette le prix voulu ! C'est bon. Parlons peu mais net : combien cela me coûtera-t-il ? »

Colin éprouvait les sentiments de quelqu'un qui chercherait à conserver son équilibre sur une pente glissante. « Vous ne com-

prenez pas, » dit-il, « ce n'est pas une question d'argent. Il ne s'agit pas d'argent du tout. »

Cette fois, Bullitt parut contrarié. « Je ne vois pas où est le problème. Vous avez dit vous-même que vous étiez capable de remplacer des organes manquants ? Qu'y a-t-il donc de si difficile à greffer des ailes à un cheval ? »

Colin avait maintenant l'impression de marcher sur des sables mouvants. « Une aile n'est pas seulement un objet qu'on adapte à l'extérieur du corps d'un animal, » expliqua-t-il. « Ce n'est pas non plus un grand paleron. L'aile fait partie intégrante du squelette, elle est soutenue par tout un ensemble de muscles qui lui permettent de se mouvoir. Regardez. »

Il leva le bras, les doigts tendus, la main repliée vers le poignet. « C'est comme un bras. Les os des doigts sont longs. » De son autre main, il se frappa le bras. « Ces os sont là pour maintenir, pour supporter les tissus de l'aile elle-même... »

— « Je n'ai jamais vu de squelette dans l'aile d'une mouche, » interrompit Harrison Bullitt, sans se donner la peine de dissimuler l'ennui croissant qui s'emparait de lui.

Colin sentait qu'il s'enfonçait dans le sable... « C'est vrai. Mais une mouche, ou tout autre insecte, n'a qu'une minuscule fraction du poids d'un oiseau, même tout petit. » S'efforçant désespérément de trouver un argument susceptible de convaincre ces deux insensés qu'il n'était pas en train de soulever des objections imaginaires dans le but de leur soutirer de l'argent, il poursuivit : « Prenons pour exemple le plus grand des oiseaux : le condor. Ses ailes déployées mesurent trois mètres, au minimum. Et combien pèse-il ? A peine vingt kilos.

» Un cheval, même d'ossature moyenne, pèse au moins cinq cents kilos, et vous savez mieux que moi combien ses muscles doivent être puissants pour lui permettre simplement de se déplacer sur le sol. Même si nous voulions... » Il s'interrompit : voilà qu'il se laissait gagner par les théories extravagantes des Bullitt !

« Même si nous *pouvions,* » corrigea-t-il, « transformer les pattes de devant en quelque chose qui ressemble à des ailes, le système musculaire nécessaire pour élever dans l'air un poids de cinq cents kilos serait si considérable que la pauvre bête ne pourrait même pas le supporter. Et, pour soutenir tout ce poids, il faudrait rendre les os plus robustes, plus épais, ce qui les rendrait en même temps plus lourds et... vous ne comprenez donc pas ? » acheva-t-il, à bout d'arguments.

— « Le poids ! » coupa Bullitt d'un ton méprisant. « Ne nous racontez donc pas d'histoires à ce sujet : pas plus tard qu'hier soir, à la télévision, on nous a montré un... une sorte de dinosaure volant qui devait peser très lourd. »

— « Il s'agit là d'un reptile, » dit Colin, avec la sensation de s'enliser tout à fait, « d'un ptérodactyle. Mais, même chez les plus grands animaux de cette espèce, les ailes n'avaient qu'une envergure de six mètres au maximum. »

Pendant toute cette conversation, il n'avait guère prêté attention à Mrs. Bullitt. Celle-ci parut tout à coup projetée hors de son fauteuil comme par une explosion. « Tu vois, » lança-t-elle à son mari, « je t'avais bien dit qu'il était inutile de se montrer aimables envers ces gens-là ! Ils ne connaissent qu'un seul langage. Eh bien, puisque c'est ainsi... ! »

Ses yeux flamboyants de colère se plantèrent dans ceux de Colin. « Jeune homme, » déclara-t-elle, « je veux un cheval volant. » Puis, détachant à dessein les syllabes, elle ajouta : Etes... vous... décidé... à... me... le... donner ? »

— « Je... je... » balbutia Colin. Mais il fut tout étonné d'entendre la voix d'Ed, qui demandait d'un ton très calme :

— « Voyons, Mrs. Bullitt, si j'ai bien combris, vous désirez que nous recréions pour vous Pégase, le cheval ailé de la légende ? C'est bien cela ? »

Colin regarda son associé avec stupéfaction. *Recréer... Légende...* Où Ed voulait-il en venir ?

Puis il entendit Mrs. Bullitt questionner : « De la légende ? Vous voulez dire que quelqu'un a déjà possédé un cheval volant ? »

Le regard de Colin se porta vivement sur le visage de la femme. La bouche avait toujours le même pli maussade, mais était-ce bien du dépit qu'il lisait maintenant dans ses yeux ?

Colin sentit l'espoir renaître en son cœur devant la ruse qu'il croyait déceler sous l'apparente folie de son associé. Si l'on parvenait à convaincre Mrs. Bullitt que, fût-ce en des temps très anciens, quelqu'un avait possédé avant elle un cheval volant, peut-être, voyant son idée ainsi déflorée, y renoncerait-elle ?

Mais il devait avoir mal interprété les intentions d'Ed car celui-ci reprit : « Pas exactement sans doute. Mais je crois vraiment que beaucoup de ces légendes, même les plus fantastiques, devaient être fondées sur des faits. »

Mrs. Bullitt sauta sur l'occasion. « Vous voyez, » dit-elle vive-

ment en se tournant vers Colin, « votre associé lui-même reconnaît que ce que je demande est possible. »

Mais Colin regardait Ed d'un air incrédule. « Qu'est-ce que tu racontes ? » s'écria-t-il. « De quelles légendes et de quels faits veux-tu parler ? »

Et Ed, le regardant bien en face, répondit : « Presque toutes les légendes... ou les on-dit. Il arrive parfois, vous le savez, que la peau et le système pileux de certains individus manquent de pigments colorants. Naturellement, leurs cheveux ne peuvent être que blonds, presque blancs. Il arrive souvent aussi que ces individus soient mentalement arriérés. De là, la croyance populaire que les albinos sont arriérés. C'est tirer de la co-existence de deux conditions une conclusion trop vaste mais qui, pourtant, à la base, s'appuie sur des faits. »

Colin continuait à le fixer avec stupéfaction. L'absence de pigmentation à laquelle il faisait allusion était la phénylalaninase et l'état mental déficient l'oligophrénie. Mais Ed ne pouvait parler sérieusement d'un Pégase !

Tel semblait bien être le cas, cependant, car il poursuivit : « Et vous vous souvenez sans doute de ce zoo dont les propriétaires faisaient naître des animaux légendaires ? »

— « Faisaient naître des animaux légendaires !... » se récria Colin. « Ils se contentaient de transformer la race par accouplement de deux bêtes d'espèces différentes, jusqu'à ce qu'ils obtiennent un animal semblable à ceux qui vivaient autrefois... Mais, veux-tu me le dire, où iras-tu chercher le plasma germinatif d'un demi-dieu pour réaliser ce tour de force que serait la création d'un cheval volant ? »

D'une voix qu'il s'efforçait de contenir parce qu'il ne savait pas s'il devait rire, frapper quelqu'un ou se cogner simplement la tête contre les murs ornés des trophées, Colin ajouta sans s'adresser à personne en particulier : « Merci beaucoup pour la confiance dont vous nous honorez. Elle est très flatteuse, mais mal placée. Nous ne pouvons pas fabriquer un cheval volant. Merci encore, et au revoir. »

Prenant Ed par le bras, il l'entraîna hors de la pièce, poursuivi par la voix furibonde de Mrs. Bullitt qui criait :

— « Vous reviendrez, je vous le garantis ! Vous reviendrez et

dites-vous bien que je ne me montrerai pas aussi conciliante la prochaine fois ! »

Se maîtrisant, Colin parvint à fermer doucement la porte ; mais, à peine sorti de la pièce, il se tourna vers Ed en demandant d'un ton irrité : « Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu sais aussi bien que moi que nous ne pouvons pas lui donner ce qu'elle demande. Personne n'en serait capable ! »

— « Bien sûr que je le sais, » répondit Ed. « Cette femme déraisonne. Mais j'espérais au moins gagner un peu de temps pour mettre au point quelque chose, n'importe quoi... Dans l'état actuel des choses, Dieu sait ce qu'elle est capable de faire ! »

— « Je regrette, Ed... » commença Colin. Mais il s'interrompit car la porte venait de se rouvrir et le Commodore se glissait dehors. Il regarda un moment les deux associés en se frottant la nuque d'un air méditatif. « Un cheval volant, » murmura-t-il enfin, « je suppose que c'est impossible à réaliser ? »

Colin, qui n'avait guère envie de revenir sur le sujet, se contenta de faire un signe approbatif.

— « En êtes-vous sûr ? » insista le Commodore. « Je trouve qu'il y a beaucoup de vrai dans le proverbe qui dit : « Faisons immédiatement ce qui est difficile, car l'impossible nous demandera un peu plus de temps ». Nous *faisons* aujourd'hui, de façon courante, des choses dont nous *savions* qu'elles étaient impossibles à réaliser. » Il poursuivit en souriant : « Autrefois, c'était une vérité de La Palice que de dire : ce qui s'élève dans l'air doit retomber à terre. Mais... » Il s'interrompit pour regarder tout à coup Colin et Ed, et acheva : « Avez-vous observé récemment quelques-uns de nos satellites ? »

Le Commodore commençait à s'exprimer comme Harrison Bullitt... « Je crois comprendre où vous voulez en venir, monsieur, » répondit Colin. C'était faux, mais la sensation d'enlisement qu'il avait déjà éprouvée revenait, et il désirait à la fois s'en défaire et s'éloigner du bureau d'Abby Bullitt.

— « Non, vous ne comprenez pas, » déclara le Commodore sans ambages. « J'avais pensé acheter votre étalon et je l'ai examiné très attentivement dans cette intention, et je me suis dit que je pourrais faire affaire avec vous. Je pourrais passer avec vous un contrat et le faire accepter par le comité, j'en suis sûr. Mais, si Abby Bullitt veut vous chercher noise, il ne vous suffira pas de justifier vos actes devant une commission d'enquête. Abby ne perd pas de temps, et elle aime aller au fond des choses. Elle réussirait

à vous faire pendre sous prétexte qu'un de vos cobayes se serait oublié sur le trottoir ! »

Il serra la main de Colin, puis celle d'Ed. « Réfléchissez à ce que je vous dis, » conseilla-t-il, « et venez me trouver quand vous aurez réussi à vous débarrasser de Mrs. Bullitt. C'est entendu ? »

Le Commodore s'éloigna, laissant derrière lui un silence lugubre. Ce fut Ed qui le rompit : « Tu sais, » dit-il, « je crois qu'il a raison. »

— « De dire que nous devrions nous débarrasser de Mrs. Bullitt ? J'en suis convaincu ! »

— « Non, quand il parle de ce que nous *savons* être impossible. Nous savons qu'un cheval ne peut pas voler, et nous connaissons la raison de cette impossibilité. Mais, si nous retournions le problème et supposions qu'un cheval *puisse* voler, où cela nous mènerait-il ? »

Mais Colin ne parvenait pas à suivre sa pensée. *Qu'un cheval puisse voler...* Voilà qu'Ed était atteint du même virus que les Bullitt ! *Qu'un cheval puisse voler...* avait-il dit. « N'en parlons plus, » dit-il à voix haute. « Allons mettre *Orgueil d'Asco* à l'écurie et filons. »

Leur étalon était déjà rentré dans sa stalle lorsqu'ils arrivèrent aux écuries, dont le sol en ciment était creusé de rigoles destinées à recueillir les excréments et dans lesquelles coulait en permanence de l'eau contenant du désinfectant. Le fourrage destiné aux chevaux était composé de façon à empêcher la formation de bactéries. Tout était prévu pour éliminer au maximum l'odeur répugnante ; mais, quoi qu'on fasse, une écurie sent toujours l'écurie.

Colin s'était demandé plus d'une fois si le problème n'aurait pas pu être résolu à sa source, pour ainsi dire — simplement en ne nourrissant pas de la façon habituelle les chevaux qui devaient prendre part aux concours. On trouve des seringues à injections dans tous les laboratoires ; la nourriture concentrée ne coûtait pas cher, d'ailleurs il aurait suffi d'y avoir recours au moment des concours hippiques ou peut-être quelque temps avant.

Une seringue destinée à alimenter par injection un animal de la taille et du poids d'un cheval tiendrait dans la paume de la main. Les bêtes ainsi nourries ne présentaient pas de réaction à la douleur ; en fait, même, certains de leurs cobayes semblaient apprécier le contact de l'air chaud insufflé par la seringue.

Mais, se dit Colin, cette méthode rompait trop avec les traditions pour qu'il fût seulement question de l'adopter pour l'alimen-

tation des chevaux de concours. D'ailleurs, d'après ce qu'il avait pu constater, il semblait que les amateurs de chevaux aimaient l'odeur de leurs bêtes. Lui-même commençait à s'y habituer.

Après avoir bouchonné leur étalon et reçu les condoléances des palefreniers pour n'avoir pas eu le droit de participer au concours, Colin et Ed s'apprêtèrent à partir. Mais, lorsqu'ils présentèrent leurs contremarques de sortie au préposé de l'administration, celui-ci, un petit homme au cheveu rare, demanda, en parcourant du doigt la feuille de pointage pour y cocher leurs noms :

— « Vous êtes bien Mr. Hall et Mr. West ? » Et, sur un signe affirmatif de Colin, il poursuivit : « J'ai un message pour vous. Vous devez téléphoner le plus tôt possible au numéro que voici. » Il glissa un morceau de papier sous les barreaux de son guichet.

— « Merci, » dit Colin en dépliant le papier. « C'est le Doyen, » ajouta-t-il en s'adressant à Ed. « Je me demande ce qu'il nous veut. »

— « Je crois le deviner, » répondit Ed, « et je ne pense pas que cela nous soit agréable. »

Colin forma le numéro de l'Université et passa l'écouteur à son associé. Au bout du fil, le Doyen avait l'air embarrassé. Il s'étendit longuement sur le beau travail effectué par Colin et Ed à l'Université, fit une brève allusion à un conseil d'administration, assura les deux amis de la haute estime en laquelle il les tenait personnellement.

Et le résultat de tous ces beaux discours était clair : l'Université renonçait à faire appel à leurs excellents services, dès maintenant et pour un temps indéterminé.

— « Elle n'a pas perdu de temps ! » dit Ed.

— « Elle avait bien dit que nous reviendrions et nous devions plus ou moins nous attendre à ce qu'elle agisse. Mais je n'aurais jamais pensé qu'elle pût faire pression sur nous de cette façon. Le procédé n'est pas très... civilisé, si on peut dire. »

— « Enlever le pain de la bouche de quelqu'un n'est jamais un acte très civilisé, » fit remarquer Ed. « Mais console-toi : il nous reste un bureau, avec notre nom inscrit sur la porte. » Il eut un petit rire amer et ajouta : « ...si la femme de ménage n'a pas signalé au propriétaire que nous y couchons depuis trois mois ! »

Le concours hippique se déroulait d'un mardi au mardi suivant et, à la grande surprise de Colin, Mrs. Bullitt ne parut pas prendre la mouche lorsque, sur la question qu'elle avait soulevée, le comité se prononça en faveur des deux associés.

— « Tu sais, » dit Ed, « je crois qu'elle ne tenait pas tellement à gagner sur ce point. Il est évident que, si elle avait réussi cette fois-ci à faire disqualifier notre cheval, elle n'aurait pas pu prétendre par la suite faire admettre une bête que nous aurions produite pour elle, si son intention était de la présenter au concours. »

— « Elle compte certainement obtenir une catéorie spéciale, sinon pour son cheval volant, du moins pour elle-même ! »

Mais Ed avait sans doute raison : Mrs. Bullitt n'avait cherché à éliminer leur cheval que pour les amener, par des méthodes bien à elle, à adopter son point de vue.

Colin et Ed avaient gagné auprès du comité, mais cette victoire se révéla toute théorique. En descendant aux écuries, ils trouvèrent un avis, portant le cachet du sheriff, accroché bien en évidence dans la stalle de leur étalon Les créanciers, la banque en premier lieu, commençaient à s'impatienter. Tant que les deux associés n'auraient pas payé leurs dettes, leurs biens, y compris *Orgueil d'Asco,* seraient confisqués.

Une violente fureur s'empara de Colin. Il avait l'impression, non plus de marcher sur des sables mouvants, mais d'être acculé contre un solide mur de briques. Il serra les poings... *Orgueil d'Asco* fit un écart et secoua la tête d'un geste impatient, les naseaux frémissants.

— « Je ne fais qu'énerver cette pauvre bête, » remarqua Colin. « Viens, Ed, sortons. »

— « Oui, c'est ça, allons-nous-en, » répondit Ed, tout pâle et tremblant d'une rage contenue.

Lorsqu'ils furent dehors, pris d'une idée soudaine, Colin saisit le bras de son associé, obligeant celui-ci à s'arrêter. « Ed », demanda-t-il, « comment reconnaît-on qu'un cheval est un cheval ? »

Se dégageant brusquement, Ed répondit d'un ton furieux : « Je ne suis pas d'humeur, en ce moment, à entendre des plaisanteries. Alors, fais-moi le plaisir de la boucler, veux-tu ? »

— « Mais je ne plaisante pas, » protesta Colin. « Comment reconnaît-on qu'un cheval est un cheval ? »

— « Très bien, gros malin ! Comment on reconnaît qu'un cheval est un cheval ? Parce qu'il a l'air d'un cheval, voilà tout ! Mais... » Il s'interrompit. « Tu ne veux pas dire... »

— « Si, » riposta Colin, « c'est exactement ce que je veux dire ! Retournons le problème. N'essayons pas de produire un cheval et de le faire voler, mais, au contraire, prenons un animal qui sache voler et faisons-le ressembler à un cheval. »

Ed se mit à rire, d'un rire un peu discordant : Un... un... oiseau de cinq cents kilos ? »

— « Il ne pèserait pas cinq cents kilos. Les oiseaux sont fabriqués autrement que les chevaux : leurs os sont creux... Tu m'écoutes ? »

Mais Ed riait toujours. « Un... un cheval à plumes ! » bégaya-t-il.

— « Qu'est-ce qu'une plume sinon un poil modifié... et vice-versa ? »

— « Des os creux ! » poursuivit Ed en s'essuyant les yeux. « As-tu déjà soupesé les os d'une dinde de douze kilos ? Si nous faisons un animal aussi gros qu'un cheval, il pèsera le même poids qu'un cheval. Il y aura toujours cinq cents kilos à élever dans les airs, et peu importe que ce soient les muscles d'un cheval ou ceux d'un oiseau qui s'en chargent. Le résultat est le même : c'est impossible. »

Ed avait raison. Quelle que soit la façon dont ils procéderaient, ce qu'ils voulaient était impossible à réaliser. « C'est vrai, » admit Colin, « excuse-moi : je crois que je commence à perdre la boule ! »

Ils se rendirent à pied à leur bureau, qui n'était pas très éloigné. « La nuit est froide, » remarqua Colin. « J'espère que Mrs. Bullitt n'a pas manigancé de nous faire coucher dehors ! »

Il croyait faire une plaisanterie ; mais, en arrivant, les deux associés trouvèrent, accroché à la poignée de leur porte, un petit écriteau. Les termes de leur bail leur interdisant d'utiliser ce bureau comme logement, ils étaient priés de vider les lieux dans un délai de trois jours.

— « C'est une véritable sorcière que cette femme ! » s'écria Ed, les yeux flamboyants de colère.

Mais Colin se contenta de frapper de son poing fermé le mur du couloir, jusqu'à ce que la douleur qu'il éprouvait lui rendît une apparence de calme.

— « Retournons la voir, » dit-il enfin. « Retournons la voir et signons son contrat. Nous lui donnerons quelque chose. Je ne sais pas encore ce que ce sera, mais, crois-moi, ça ressemblera à un cheval et... ça volera ! »

Ils trouvèrent Mrs. Bullitt dans le bureau de l'administrateur. Elle agitait d'un air féroce une poignée de papiers sous le nez du petit homme chauve, tandis que les employés qui se trouvaient dans la pièce feignaient d'être trop absorbés par leur travail pour

voir... ou entendre... ce qui se passait. La pensée effleura Colin qu'elle devait porter ses éperons à ergots même dans son lit...

Mrs. Bullitt ne parut pas surprise de les voir, ni disposée à les faire entrer. Les papiers toujours serrés dans la main, elle se retourna pour leur faire face et leur jeta : « Vous voilà de retour ! Je vous avais bien dit que vous reviendriez ! »

La veille encore, en s'entendant parler de la sorte, Colin n'aurait pas manqué de prendre la porte. Mais il était décidé à tenir bon et il fut surpris lui-même de s'entendre répondre, d'un ton très calme : « Oui, Mrs. Bullitt, nous voilà. Et nous sommes disposés à accepter la tâche que vous désirez nous confier. »

La femme en tenue de cheval fit un signe autoritaire à une des employées et ordonna d'un ton sans réplique : « Allez chercher une enveloppe bleue qui se trouve sur mon bureau. » La jeune fille s'empressa d'obéir.

— « Je savais que vous reviendriez, » reprit Mrs. Bullitt en s'adressant à Colin et à Ed. « Voyez-vous, c'est toujours la même chose. Les gens ne comprennent ce dont ils sont réellement capables que lorsqu'ils sont absolument obligés de le faire sous peine... Et mon rôle consiste simplement à prévoir ce *sous peine,* » ajouta-t-elle d'un air suffisant.

Colin était bien décidé à ne pas riposter et il sentait qu'Ed, lui aussi, faisait des efforts pour se maîtriser.

La jeune fille revenait avec une enveloppe bleue que Mrs. Bullitt lui prit des mains pour la poser devant Colin.

— « Signez, » dit-elle simplement, en lui laissant le soin de sortir lui-même de l'enveloppe la feuille sur laquelle était rédigé le contrat.

Colin ignora l'affront mais, au premier coup d'œil jeté sur le formulaire tapé à la machine, il parut surpris. « Ce... c'est un contrat à passer avec l'Université, » dit-il. « Je ne comprends pas : hier, votre mari... »

— « Le contrat d'hier devait être passé avec moi. Celui d'aujourd'hui est à passer avec l'Université. »

Elle avait l'air de s'amuser énormément. « Je vous avais bien dit que je ne me montrerais pas aussi conciliante à notre prochaine rencontre, » dit-elle en souriant.

Et soudain, Colin comprit avec consternation ce qu'elle voulait dire. Elle s'était mis en tête d'obtenir son animal volant, et elle entendait les contraindre à le lui donner pour rien. Absolument rien, sinon...

L'Université leur accorderait, bien entendu, toutes facilités pour faire usage de ses appareils et de ses installations, mais ils ne tireraient de leur travail aucun profit pour eux-mêmes. Leurs noms ne seraient même pas mentionnés, si tel était le bon plaisir de l'Université.

Colin parcourut des yeux la feuille qu'il tenait à la main. C'était le formulaire habituel de l'Université, comportant des espaces en blanc pour les articles à ajouter.

Mais les articles qu'on avait ajoutés n'étaient guère conformes aux usages.

— « Soixante jours ! » balbutia Colin, le souffle coupé, tandis que son regard se posait alternativement sur Mrs. Bullitt, toujours souriante, et sur Ed. « Soixante jours ? »

— « C'est un petit aiguillon supplémentaire destiné à vous empêcher de lambiner, » précisa-t-elle. « Je sais parfaitement que les gens de votre espèce se plaisent à faire traîner les choses en longueur quand ils croient avoir affaire à des gogos. Dans soixante jours, vous devriez pouvoir me présenter quelque chose. Allons, signez maintenant. »

D'une main qui tremblait, Ed prit le contrat des doigts inertes de Colin. « Soixante jours, et nous nous portons garants des résultats de nos travaux ! » s'écria-t-il après l'avoir lu. « Aux termes de ce contrat, nous sommes passibles de la prison pour fraude si nous ne livrons pas l'objet promis ! »

Abby Bullitt avait croisé les bras sur sa poitrine. Elle ne répondit pas.

Un profond silence régnait dans la pièce.

Brusquement, Ed saisit un porte-plume posé sur le guichet et griffonna son nom au bas de la feuille de papier. Puis, lançant le contrat et la plume à Colin : « Tiens, » dit-il, « signe ça et filons. »

Colin, dont un voile rouge obscurcissait la vue, signa et repoussa le contrat. « Tenez-vous à une couleur particulière pour votre cheval ? » demanda-t-il d'un ton amer. Mais, à sa vive stupéfaction, Mrs. Bullitt parut prendre la question au sérieux.

— « Arnold, » demanda-t-elle au petit homme chauve, « comment s'appelle la liqueur que nous avons bue, l'autre soir, au banquet ? »

— « Chartreuse, madame. »

— « C'est cela, » dit-elle. Et, se tournant vers Colin : « Faites-moi un cheval couleur chartreuse. »

Ed partit d'un éclat de rire qu'il semblait ne pas pouvoir contrô-

ler. « Une cheval chartreuse... » bégaya-t-il, « un cheval volant, flamboyant et couleur chartreuse ! »

Et, une fois dehors, il continua à répéter d'une voix entrecoupée par les rires : « Oh ! oh ! un cheval chartreuse... ! »

— « Pourquoi pas ? » dit Colin. « Un cheval chartreuse est tout aussi logique qu'un cheval volant. »

Ed partit d'un nouvel éclat de rire. « Logique ! Voilà qu'il parle de logique ! »

Ce fut pourtant à la logique qu'ils firent appel, ainsi qu'à l'idée de Colin de commencer par un animal vivant qui fût déjà capable de voler. « Il n'est pas nécessaire que l'animal *soit* un cheval, » précisa Colin. « Il suffit qu'il en *ait l'apparence.* »

Poids contre taille... Colin pensa à des poissons qui puissent se dilater dans l'air : leur poids serait faible par rapport à leur taille. Il pensa à une portée de fox-terriers qu'il avait caressés. Tous les petits chiots étaient vigoureux, robustes, lourds dans sa main — sauf un. Celui-là était de la même taille, mais beaucoup plus léger que les autres. Il était mort, d'ailleurs ; mais, à taille égale, il avait pesé beaucoup moins.

Colin et Ed s'installèrent à l'Université et se mirent au travail, ensemble d'abord ; puis, comme le temps pressait et qu'ils n'entrevoyaient pas le moindre espoir de réussite, ils décidèrent d'effectuer des recherches chacun de son côté.

Ils travaillèrent sur des cellules d'oiseaux, firent des expériences de toutes sortes, procédant par empirisme plus que par connaissances, pour essayer d'obtenir quelque chose — n'importe quoi — qui fût de grande taille et pût s'élever de terre. C'était cela qu'ils cherchaient au départ, comptant sur la chirurgie plastique et les greffes pour faire le reste.

Mais ils ne trouvaient rien. Rien du tout.

Les soixante jours écoulés, ils avaient obtenu un délai de grâce, à la demande du Doyen qui avait plaidé leur cause auprès de sa belle-sœur.

Un délai... et un nouveau contrat. Soixante jours, pas un de plus et, cette fois, une pénalité était prévue pour retard. De plus, s'ils manquaient à leurs engagements, ils devraient rembourser entièrement l'Université pour la perte subie.

Les deux associés se voyaient rarement, à présent. Ils dormaient quand ils pouvaient, travaillaient quand ils pouvaient, mangeaient s'ils le pouvaient. Ed faisait des expériences sur des cellules irradiées. « Aucun animal vivant ne peut nous être d'aucune utilité, »

avait-il dit. « Il faut que nous mettions la main sur quelque chose de nouveau. »

La situation semblait vraiment désespérée.

Mais, un jour que Colin se reposait, Ed, très agité, vint le secouer en disant : « Vite, réveille-toi ! J'ai découvert un lézard qui cherche à voler. »

— « Un lézard ? » répéta Colin, en s'efforçant de chasser la lassitude qui l'accablait.

— « Oui. Me rappelant que les oiseaux et les reptiles avaient une lointaine origine commune, je suis allé chercher des cellules de serpent et les ai installées de façon à les faire éclater. L'une d'elles s'étant révélée plus légère que les autres par rapport à sa taille, je l'ai laissée se développer. Et... elle vient de s'attaquer à moi ! »

Il montra sa main droite qui saignait et ajouta : « La bête s'est mise à courir sur ses pattes de derrière et a décollé du sol, sous mes yeux, tandis que ses pattes de devant flottaient, comme folles. Et je t'assure, Colin, qu'elle essayait de voler ! »

Il s'agissait bien, en effet, d'un lézard, d'une couleur indéfinissable et de la taille d'un petit chien, assis sur son arrière-train. Et Ed avait raison : il avait vraiment l'air de vouloir voler quand il leur sauta à la gorge et enfonça ses dents dans leurs bras, heureusement bien protégés.

Il paraissait si mauvais qu'Ed et Colin résolurent de le détruire, après avoir pris toutes les cellules dont ils pouvaient avoir besoin.

Plusieurs de ces cellules moururent, comme il était à prévoir. D'autres se développèrent mal et durent être détruites. Mais l'une d'elles, par contre, se développa normalement.

Une tête de reptile se forma, lisse et dépourvue d'oreilles. Ce n'était pas un inconvénient grave, car il serait facile de se procurer des oreilles et de les fixer par la suite sur la tête. Les pattes de devant prenaient l'apparence de véritables ailes ; les longs doigts munis de griffes étaient couverts d'une membrane. Il fallut greffer des cellules prélevées sur un autre animal pour former le poitrail, en espérant que le système musculaire se développerait suffisamment pour supporter le poids. La compatibilité des tissus ne posait pas de problème car, en fin de compte, ils proviennent tous du même animal.

La couleur était plus difficile à obtenir, mais Colin et Ed n'eurent pas besoin de l'étudier : sans qu'ils l'eussent cherché, la peau luisante de l'animal parut prendre d'elle-même une teinte verdâtre

et légèrement dorée. « Après tout, » remarqua Ed en riant, « elle pourrait bien l'avoir, son cheval chartreuse ! »

Mais les nerfs des deux associés étaient soumis à une tension constante. Sorti de sa couveuse depuis plusieurs jours maintenant, l'animal se refusait toujours à manger ; par contre, il semblait s'accommoder d'un régime d'injections intra-dermiques. Et il était aussi remarquablement léger que les expériences l'avaient fait espérer.

Ces expériences avaient lieu dans le gymnase de l'Université, devant l'écran monté pour l'enregistrement. L'animal, attaché par une longe, courait sur ses pattes de derrière, les ailes étalées, comme son prédécesseur, effectuant, non pas un vol véritable, mais une sorte de vol plané. Trop faible encore, insuffisamment développé. Et puis, il y avait encore du travail à faire sur cette tête de reptile, sur les dents notamment, trop semblables à celles d'un carnivore pour appartenir à un cheval. *Heureusement que celui-ci est docile,* se disaient Ed et Colin, *pas comme son papa !* Les écaillures : ne pas oublier les écaillures. Après tout, cet animal est censé être un cheval mâle. *Pourquoi ne veut-il pas manger ?*

Les deux associés travaillaient ensemble maintenant, avec plus d'entrain, mais par intuition plutôt qu'en suivant un plan défini. Pour dresser un diagramme, il aurait fallu que l'animal eût atteint son développement complet, afin qu'on pût voir ce que deviendraient ses gènes. Et, s'ils parvenaient à produire un animal qui plût à Abby Bullitt, quel besoin auraient-ils d'un diagramme ?

D'autres expériences eurent lieu. L'animal volait maintenant, pour de bon, sans longe ; il venait quand on le sifflait, obéissait aux signes de la main. Les expériences se faisaient à l'air libre, car il était devenu trop grand pour le gymnase.

Par une belle journée ensoleillée, Colin et Ed décidèrent de convoquer Mrs. Bullitt. L'animal qu'ils avaient produit était vraiment remarquable. De couleur vert doré. Sa position naturelle au repos était assise sur l'arrière-train, ses pattes de devant — dont les griffes s'étaient transformées en de très acceptables sabots — reposant sur le sol. Les grandes ailes étaient, non pas pliées à plat contre le corps, mais légèrement relevées, de sorte que leurs sommets aux bords osseux décrivaient une courbe gracieuse derrière la tête et le cou, formant une sorte de nimbe. La queue, plate, ressemblait plutôt à un fleuret qu'à une queue de cheval ou de lézard.

C'était une belle bête qu'ils avaient créée et, en la tenant par la bride, Colin se sentait à la fois fier d'elle et inquiet de ce qu'il

croyait lire dans son regard. L'animal, en effet, semblait attendre son heure et se demander : *Où est donc cette Bullitt ?*

Elle arriva, montée sur son cheval. Ed poussa un juron et s'approcha de Colin pour l'aider à retenir leur animal ; mais celui-ci ne broncha pas. Il n'avait jamais vu de bête plus grosse que les cobayes servant aux expériences, mais il ne parut pas le moins du monde intéressé par le cheval et resta tranquillement assis sur son arrière-train.

Quant à Abby Bullitt, elle descendit vivement de sa monture et resta debout, les mains jointes, devant l'animal. « Il est magnifique, il est magnifique ! » répéta-t-elle en contemplant la bête qui la dominait de toute sa hauteur.

Elle paraissait hypnotisée.

Au même moment, Colin sentit bouger l'animal, dont le regard s'abaissa vers Abby Bullitt. Les grandes ailes se déployèrent superbement, en un mouvement que Colin ne leur avait encore jamais vu effectuer. Elles se déployèrent vers le haut et vers l'extérieur, jusqu'à masquer complètement le soleil éclatant du matin.

— « Oh ! » s'écria la femme d'une voix extasiée, « il faut que je le monte ! »

— « Non, » répondit Colin. Quelque chose était en train de se passer, qu'il ne comprenait pas, et son impression de malaise s'accentuait. « Non, ce ne serait pas prudent. Il n'a encore jamais été monté. »

Mais Abby Bullitt, la main sur la bride de l'animal, ordonna : « Lâchez-le ! Je vous dis que je veux le monter. »

— « Non, » répéta Colin ; mais elle lui appliqua sur la main un coup de cravache qui lui fit lâcher prise.

Elle se hissa sur le dos de la bête, dans le creux qui se formait entre les ailes haut placées, et lui enfonça dans la chair ses éperons pointus.

Poussant un hurlement, l'animal se mit à courir sur ses pattes de derrière, comme Colin l'avait si souvent vu le faire, les pattes de devant repliées comme celles d'un oiseau en vol ; puis il prit son essor. De nouveau, il poussa un cri perçant, auquel se mêla la voix d'Abby Bullitt. Mais était-ce du ravissement... ou de la terreur qui perçait dans cette voix ? Colin n'aurait su le dire.

La monture et sa cavalière s'élevaient de plus en plus haut dans les airs. Les cris de la bête devenaient plus faibles mais, dans ceux

d'Abby Bullitt, la terreur était maintenant manifeste. L'animal volait en direction de la rivière et des falaises au-delà, si loin que, bientôt, il disparut à la vue et que les cris se turent. Mais une foule s'assemblait, attirée par le spectacle et le bruit insolites.

— « Ne t'en fais pas, » dit Ed à Colin. « Nous savons exactement où ils sont. Grâce aux données transmises par les émetteurs, la police va les repérer en un rien de temps... »

Mais Colin ne l'entendait pas. Il avait le regard fixé sur son écran. Le schéma lumineux qui s'y déplaçait était nouveau dans le cas de cet animal, mais Colin l'avait observé bien souvent avec *Orgueil d'Asco* et il le reconnaissait à présent avec une horreur croissante.

Quelque part là-bas, gloutonnement et en bavant abondamment, la bête qu'ils avaient créée pour Mrs. Bullitt se décidait enfin à manger.

Enveloppés de couvertures, la tête enfoncée dans les épaules et tenant chacun un gobelet rempli de café brûlant, Colin et Ed étaient installés dans le cockpit du bateau patrouilleur qui les avait tirés de la rivière.

— « Tu as vu comment il s'est jeté sur nous ? » demanda Ed.

Colin ne répondit pas. Il se remémorait leur départ dans l'hélicoptère de la police, en compagnie du pilote et d'un homme portant une lourde carabine, à la recherche de l'animal dont ils repéraient les traces grâce aux signaux captés par leurs émetteurs. Ils l'avaient aperçu, à mi-chemin d'une falaise au moment où un rayon de soleil faisait étinceler sa peau d'un vert doré.

— « Là-bas ! » s'était écrié Ed en le désignant du doigt. Et l'hélicoptère était venu planer au-dessus de l'endroit indiqué.

La bête était accroupie sur le rebord de la falaise ; ses grandes ailes à demi ouvertes se contractaient nerveusement.

— « Vous croyez qu'elle vit encore ? » avait demandé l'homme à la carabine — ajoutant aussitôt : « Oubliez ma question... »

La bête s'était dressée à leur approche, se jetant sur eux avec une férocité qui leur rappela celle du gros lézard qu'ils avaient dû détruire.

« Approche-toi, » avait crié au pilote l'homme à la carabine, « que je puisse viser comme il faut ! »

Le pilote avait fait virer son appareil et l'homme avait tiré. A

plusieurs reprises, Colin l'avait vu rejeté en arrière par le recul de l'arme, mais le gros animal avait continué à voler.

Il avait tournoyé un moment au-dessus de leurs têtes, battant l'air de ses grandes ailes, les lèvres retroussées sur ses dents ensanglantées. Colin avait eu le temps de penser : *On dirait que ce sont de nouveau des griffes qu'il a aux pieds, non des sabots.*

Soudain, il avait attaqué, comme une énorme bête de proie qu'il était. Il avait fondu sur eux à une vitesse telle qu'il leur avait été impossible de l'éviter, et le cri strident qu'il avait poussé avait déchiré l'air, dominant le bruit de l'hélicoptère.

Puis il avait plongé entre les pales de l'hélice, et le choc avait été terrible.

Pendant un horrible moment, ils étaient restés suspendus dans l'air, accrochés l'un à l'autre, l'animal hurlant et l'appareil mutilé. Puis ils étaient tombés, d'une hauteur de quelque soixante-quinze mètres, dans les eaux glaciales de la rivière...

— « Vous le voyez ? » demanda le pilote, qui frissonnait malgré les couvertures dont il était enveloppé, à l'homme assis à la barre du bateau patrouilleur.

— « Non, » répondit celui-ci. Et l'homme qui avait perdu sa carabine conseilla : « Laissez tomber. Il ne peut pas flotter, avec tout le plomb que je lui ai mis dans le corps ! »

Sur le débarcadère, une foule de photographes, de reporters, de curieux s'était rassemblée pour attendre l'arrivée du bateau patrouilleur.

Puis il y eut l'enquête, les interviews à la télévision, les questions harcelantes du public et celles, plus discrètes, de leurs collègues sur la façon dont ils avaient produit ce « miracle ». Si bien qu'un jour, en entrant dans le bureau, Ed s'écria avec une consternation qui n'était pas feinte : « Je sais bien que je réclamais de la publicité, mais trop c'est trop ! »

Colin sourit et lui tendit un message sur papier bleu clair que sa secrétaire venait de lui remettre.

— « Le Commodore nous remercie, mais il ne croit pas devoir accepter que nous lui fassions cadeau de notre étalon. »

— « Pourquoi donc ? » demanda Ed. « C'est le moins que nous puissions faire pour lui prouver combien nous lui sommes reconnaissants de nous avoir procuré tous ces contrats. »

Colin se mit à rire. « Et, pour ceux-là, il n'aura pas besoin de

prendre notre défense. Mais il craint que, s'il acceptait notre cheval, le comité ne crie à la corruption de fonctionnaire. »

— « Dis-lui de le prendre et de ne pas s'en faire, » répondit Ed. (Et, d'après l'expression de son visage, Colin ne put déterminer s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement.) « Si on le saque, une organisation en plein essor comme la nôtre aura toujours l'emploi d'un homme aussi compétent que lui en matière d'approvisionnements. »

Traduit par Denise Hersant.

Titre original : The triumph of Pegasus.

Un périple à travers l'espace

vous est offert chaque mois par



Ce numéro de

Fiction

pourrait ne vous coûter que

2 F. 50

si vous souscriviez un abonnement couplé

(voir page 160)

ROLAND TOPOR

Une fée pas comme les autres

Il est bien connu que Topor est un affreux Jojo, ricanant bassement aux plaisanteries de mauvais goût dont il se rend coupable. En voici un charmant et suave exemple, qu'on ne peut manquer de lire en évoquant, en surimpression, toute la série de dessins de Topor qui pourraient fournir l'illustration parfaite de l'histoire.

Tout le monde connaît le coup des trois vœux : une fée vient brusquement vous demander de faire trois vœux qu'elle exaucera. Qui n'a pas eu les oreilles rebattues par cette sinistre histoire ? Même moi, dont l'enfance martyre s'est déroulée dans un foyer où mes parents se relayaient pour me marteler le crâne avec une barre de fer, je l'ai entendue plus de mille fois.

Quelle honteuse fumisterie ! Comment peut-on proférer de pareilles stupidités ? Une fois, j'ai connu une fée, et je vous prie de me croire...

Mais je préfère vous raconter cette aventure par le commencement.

Un jour, donc, que mon père, plus ivre que d'habitude, venait de m'enfoncer un gros clou dans le front pour y accrocher un tableau que je n'appréciais pas tellement, je me dis en mon for intérieur :

« Ce serait assez consolant si une fée venait à passer pour me faire le coup des trois vœux. »

Je n'avais pas fini de penser cette phrase qu'on frappa à la porte.

Mon père cuvait son cidre bouché ; par terre, ma mère saignait trop de sa blessure dans le dos (je l'ai toujours vue avec un couteau figé entre les omoplates) pour être capable d'exécuter un geste ; aussi j'allai ouvrir.

© 1965, *Fiction et Roland Topor.*

Sur le seuil de la pauvre chaumière, se tenait une vieille femme d'aspect très très misérable. Elle me dit :

— « Brave jeune homme, n'aurais-tu pas mille francs à me donner ? »

Je songeais encore aux trois vœux, alors je m'accroupis à côté de mon père, sortis doucement son portefeuille de sa poche intérieure, et alignai un billet à la vieille.

Je la voyais lorgner le restant de la liasse.

« Tu ne pourrais pas m'en donner un autre ? »

— « D'accord, mais ce sera le dernier. »

Elle acquiesça en louchant affreusement. Les billets disparurent dans ses jupes. Je pensai :

« Je me suis conduit comme un imbécile, elle n'est pas plus fée que moi ! »

A ce moment, elle poussa un soupir et grogna :

— « Bon, allons-y, fiston. Fais deux vœux et ils seront exaucés. »

— « Comment deux vœux ? Pourquoi pas trois ? »

— « Tu ne m'as pas donné plus de deux billets, que je sache ! »

— « Si ce n'est que cela... »

Je retournai vers mon père que je soulageai d'un autre billet. La vieille l'empocha en grommelant.

— « C'est un peu tard, mais tant pis. Fais tes trois vœux ! »

Je pris mon souffle pour réfléchir. Mais ce ne fut pas utile. Déjà je m'entendais prononcer :

— « Je veux la fortune, la plus grande fortune du monde. »

La vieille leva les bras au ciel en gémissant.

— « Et où veux-tu que je la prenne ? Pourquoi t'imagines-tu que j'en suis réduite à demander l'aumône à des fauchés comme vous ? Si je possédais assez d'argent pour te donner une fortune, je te prie de croire que je commencerais par m'habiller d'une façon décente. Je n'ai rien à me mettre sur le dos, et je n'ai même pas de quoi me payer une cure de rajeunissement. »

— « Vous ne pouvez pas me donner la fortune ? » demandai-je incrédule.

— « Puisque je te le dis ! A une époque, j'aurais pu. J'ai donné la fortune à des tas de gens, autrefois. Mais petit à petit mes fonds se sont épuisés. Des spéculations malheureuses, les emprunts russes, le krach de 1929... Enfin, je n'ai plus un sou. La ruine, quoi. J'ai eu du mal à m'y habituer. On a sa fierté. Mais bien que pauvre, je suis propre. »

— « Oui... »

J'étais songeur, comme l'on pense.

« Alors, » repris-je au bout d'un long silence gêné, « je veux l'amour. »

Son visage s'illumina.

— « Ça, je peux t'en fournir. »

Elle arbora un sourire coquin et elle entreprit de se déshabiller.

— « Hein ? Mais vous êtes folle ! C'est l'amour que je vous ai demandé ! »

— « C'est bien ce que j'avais compris. Ce sera trois mille francs de supplément. »

— « Quoi ? »

Elle se fâcha. « Dis donc, tu ne te figures tout de même pas que je vais me donner à un bouseux dans ton genre gratuitement ? Tu sais qui je suis ? Alors il me semble que trois mille francs, c'est raisonnable. »

J'étais dégoûté.

— « Bon, ça va, n'en parlons plus. Pas d'amour. »

Elle se mit à trépigner.

— « C'est dit, c'est dit, tu ne peux plus revenir dessus. Il faut y passer, mon petit, bon gré mal gré. »

Je soulageai mon père de trois autres billets.

Quand ce fut fini, elle me demanda :

« Alors, ton troisième vœu ? »

— « Mon troisième vœu ? Mais je n'en ai fait qu'un ! »

— « Et l'argent ? Tu m'as bien demandé de l'argent ? »

— « Mais je n'en ai pas eu ! »

— « Ah ! oui, c'est vrai, je m'en souviens maintenant. Ton deuxième, dans ce cas. »

— « Je veux la puissance et la force. Je veux devenir le maître du monde. »

— « Tous les mêmes ! Ce n'est pas l'originalité qui les étouffera. Enfin, si c'est ce que tu veux... Approche-toi. Mais non, qu'il est bête ! Approche-toi et n'aie pas peur. »

Je n'étais pas très rassuré, mais je n'avais plus rien à perdre. Elle me saisit un bras et commença à le triturer.

— « Je ne vous ai pas demandé de m'apprendre le judo, je veux la puissance. »

— « C'est la même chose, » affirma-t-elle, péremptoire. « Regarde comment on s'y prend. Tu tiens un bras comme ceci, tu poses ton pied là, tu pousses, et... youp ! Non, attends, ce n'est pas ça. Tu

mets ton pied là, non, ici. Allons bon, voilà que je ne m'en souviens plus. Attends, je vais consulter la brochure. »

Elle sortit de sa jupe une brochure sans couverture, constellée de taches de graisse.

« Tu n'aurais pas des lunettes, j'ai oublié les miennes. Non ? Tant pis. Je vais t'apprendre une autre prise. Viens là. »

— « Non, ce n'est pas la peine. J'en sais suffisamment comme cela. »

— « D'accord, d'accord, moi ça m'est égal. Et ton troisième vœu ? »

— « La santé. »

Elle me regarda avec inquiétude.

— « Où as-tu mal ? »

— « Je n'ai pas mal. Je désire simplement rester toujours en bonne santé. »

Elle éclata de rire.

— « Comme tu y vas ! Seulement pour toujours ? Ecoute, je vais te donner un remède radical. »

Elle farfouilla dans sa jupe pour en extraire un tube de comprimés.

« Voilà de l'aspirine. Pour le mal de tête, c'est miraculeux. »

— « Mais je n'ai jamais mal à la tête, jamais ! »

— « Alors, de quoi te plains-tu ? Je vais pourtant te donner quelques conseils pour garder la santé. Tiens, regarde-moi. Quel âge crois-tu que j'aie ? »

Elle paraissait si vieille que cette question n'avait aucun sens. A mon avis, elle devait avoir autour de deux cent dix ans, mais je préférai me taire.

Elle annonça triomphalement :

« Trente-deux ans ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

— « Comment avez-vous fait ? »

— « Voilà, c'est simple. »

Elle jeta des regards inquiets à mes parents qui gémissaient sur le sol, comme si elle avait peur d'être entendue.

« Il faut se tenir droit, ne pas se découvrir en avril, et boire du grog, beaucoup de grog. C'est bon, le grog. Tu n'en aurais pas un peu, ici ? »

— « Non, je regrette. »

Elle fit une grimace de dépit.

— « Bon, alors je vais m'en aller. »

J'eus une pensée soudaine.

— « Si je vous donne un autre billet de mille, pourrai-je faire un autre vœu ? »

Ses yeux brillèrent de cupidité.

— « Et comment ! »

Je délestai mon père de son dernier billet.

— « Voilà, je voudrais être débarrassé de la vue de mes parents. Ils me tapent sur les nerfs. Faites-en ce que vous voulez, mais je ne veux plus les voir. »

— « O.K., petit, ce sera facile. Je dois avouer qu'ils n'ont rien de séduisant. Toi, tu es plutôt mignon, pourtant. »

— « Pas tant de paroles. Otez ces monstres de ma vue et finissons-en. »

— « Ne te tracasse pas ! Tu vas avoir une surprise. Ferme les yeux. »

Je baissai les paupières.

La douleur atroce me fit hurler de douleur.

« Ouvre les yeux. »

Je les ouvris, mais cela ne changea rien. J'entendis la vieille dire :

« Tchao, petit, pense à moi si t'as du grog en trop. N'oublie pas de te mettre de l'alcool à 90° sur les yeux, je ne sais pas si l'épingle était propre. »

Je n'ai plus jamais revu mes parents.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés, nous rappelons que nous sommes **dans l'impossibilité** d'en examiner d'autres. Nous prions les auteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de s'abstenir de tout envoi.** Nous regrettons de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

JEAN-MICHEL FERRER

Miracle d'une nuit d'été

Les malheureuses sirènes n'ont pas fini d'en voir ! Après l'image peu ragoutante qu'en donnaient il y a deux mois Avram Davidson et Randall Garrett (1), Jean-Michel Ferrer leur réserve un autre genre de traitement. A quand le prochain sacrilège à leur égard ?

IL ne se souvenait pas d'une telle nuit dans sa vie. La lune semblait s'être levée plus tôt que jamais et elle était énorme, gonflée et dorée, suspendue à l'extrême bord de l'horizon, à moins que ce ne fût un nuage au ciel de nuit qui créât l'illusion.

Le reflet venait jusqu'aux rochers et étincelait dans les flaques de la marée.

Il avait attendu longtemps et maintenant, il ne savait pas exactement pourquoi, mais il avait la certitude que l'événement allait se produire.

En fait, pendant quelques secondes, les vagues s'immobilisèrent presque. Puis elles revinrent à nouveau jusqu'à l'étroite grève de sable qui ressemblait à de la poudre de glace.

Et elle était là. Silhouette de nuit simplement ourlée de clarté bleue. Presque humaine, femme nue, miracle d'une nuit d'été. Mais ce qui se froissait dans la zone des goémons, maintenant, n'était pas humain. Pas plus que les écailles qui scintillèrent quand elle fit un mouvement, comme surprise de se trouver là.

Il se redressa alors. Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait ainsi devant la fantastique créature. En fait, les trois fois précédentes, il n'avait pu l'atteindre à temps. Une vague étrange l'avait remportée. Cette nuit, il savait qu'il devait faire vite, très vite.

Un bond. Le contact froid du sable mouillé. Le contact plus froid encore du corps souple qui s'abandonnait. La course sous la lune jusqu'à la lande.

(1) *L'appel des sirènes* (Fiction n° 140).

© 1965, *Fiction et Jean-Michel Ferrer.*

Derrière eux, une vague s'abattit avec un bruit presque rageur. Il ressentit sur son dos le choc des gouttelettes d'écume.

Mais il avait réussi. Il la déposa sur un lit d'herbes douces, entre deux grands buissons d'épineux qui paraissaient changés en charbons aigus.

— « Cette fois, » dit-elle, « je suis à toi, bien à toi ! »

Il sourit. Son cœur commençait à battre éperdument. Mais ce pouvait être aussi bien la fatigue de cette course, de cette fuite... Un instant, il eut envie de ne pas répondre. Puis il sourit et tendit la main. Elle avait l'épaule ronde, charnue.

— « C'est vrai, » murmura-t-il, « complètement à moi. Il y avait longtemps que j'attendais cet instant... »

Elle eut un rire frais qui semblait pourtant provenir d'abysses incroyables et vertes. Puis elle secoua la tête et ses cheveux ruisselèrent sur ses épaules en torsades luisantes. Un rayon de lune parut les rattraper soudain et changea le décor.

« Viens, » dit-il, « nous ne sommes pas encore arrivés. »

Il lui tendit la main puis réalisa qu'elle ne pouvait évidemment pas le suivre.

« Bon sang, » pensa-t-il, « je ne vais tout de même pas commencer à la prendre pour une femme... »

En chemin, elle se mit à murmurer à son oreille.

— « Pourquoi me veux-tu ? » disait-elle. « En quoi puis-je être ton plaisir ? »

Il éprouvait le contact de sa poitrine, bien féminine, et celui, infiniment froid, plus lourd pourtant, plus charnu du reste de son corps.

Et il la serra plus fort.

« Dis-moi, » répéta-t-elle, « en quoi puis-je être ton plaisir ? »

— « Eh bien... Il y a sans doute en toi quelque chose que je veux. »

Elle rit à nouveau, avec une note libertine, grivoise.

— « Bien sûr... Tu m'as attendue si souvent. C'était évidemment pour quelque chose... »

Il se demanda un instant si elle allait se mettre à lui vanter ses possibilités amoureuses. Elle avait certainement de l'imagination...

« Mais cela n'a pas d'importance, » songea-t-il, « non... ce qui compte, c'est... »

Et il eut l'image de ce qui attendait dans sa cabane.

Ils quittèrent les taches de clarté lunaire pour pénétrer sous les chênes-liège. Des insectes crissaient, tout près.

Puis ils arrivèrent devant la cabane. Là, il la déposa sur l'herbe.

— « Attends-moi une minute, » dit-il doucement.

— « Oui... Va tout préparer pour ma venue... »

Il hocha la tête et poussa la porte. Il la referma très vite.

Son absence se prolongea. Mais, finalement, il réapparut, un sourire de satisfaction sur les lèvres. Quelques bougeoirs illuminaient l'intérieur. Les parois de bois verni brillaient doucement.

Il enleva la magnifique sirène et elle rit encore.

Du pied, il écarta le battant. Elle cessa de rire.

Au fond de l'unique pièce, il y avait un fourneau à bois où crépitait de la résine. Sur le fourneau, dans une grande lessiveuse (la plus grande), l'huile grésillait déjà.

DERNIER NUMÉRO de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 0 F 50 en timbres, ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés résidant hors de France.

MAXIM JAKUBOWSKI
et BRUCE BURN

J'ai besoin de toi

De cette collaboration entre un auteur anglais, Bruce Burn, et un auteur de langue française malgré sa nationalité semi-anglaise, Maxim Jakubowski, est née une nouvelle au ton bizarre, au sujet choquant, à la forme percutante, qu'on peut considérer comme une bonne transposition moderne du thème du loup-garou.

DANS l'obscurité, elle pouvait voir briller les yeux bleus de l'homme.

Il sanglota, puis murmura : « Je combattrai pour toi, Patty ; je résisterai, je me contrôlerai ; viens ici, viens plus près de moi. Tu sais que j'ai besoin de toi. »

« Mais, » pensa-t-elle, « comment as-tu besoin de moi ? Comme une mère, comme une sœur, comme une maîtresse, comme une femme ou, plus simplement, comme un jouet ? Suis-je pour toi le lendemain, autant que le passé, autant que le futur ? Comment te rendre heureux ? »

— « Patty... » Sa voix était étouffée par les oreillers dans lesquels sa figure était enfouie, tandis que son corps était prostré sur le lit. « Patty ? »

Elle restait là, immobile et silencieuse, se remémorant leur première rencontre. Cela lui avait semblé si innocent, alors, dans ce café où elle avait l'habitude de prendre son déjeuner, jour après jour. Elle était assise sur sa chaise habituelle, lisant son livre et grignotant un quelconque sandwich. Il faisait chaud dans le café, une chaleur d'automne qui, du dehors, traversait les murs ; chaleur sur les rues de la cité. Le livre était bon et elle fut étonnée lorsque quelqu'un, derrière son dos, commença à lui parler.

La voix était plaisante ; basse sans être désagréable ou agressive. Mais elle n'avait rien de doux, pourtant ; plutôt un accent nasal, comme si l'interlocuteur venait des colonies. La bouche dont la voix sortait était pourtant des plus ordinaires, internationale, et le visage

© 1965, *Fiction, Bruce Burn et Maxim Jakubowski*

où trônait cette bouche était typiquement anglais avec son front haut et droit, son long nez et son menton arrondi.

Le visage était bronzé et cela rendait encore plus étonnant les yeux bleus et brillants qui la contemplaient maintenant.

— « P... pardon, » dit-elle, surprise. « Que disiez-vous ? »

La bouche sourit et les yeux se plissèrent, malicieux. « Je parlais de votre livre. J'arrive d'Espagne et je me demandais si... vous aussi ? »

Elle sourit et referma le livre sur la table. « Non, je ne suis qu'une citadine. Je ne voyage pas ; je ne fais que lire... »

Il rit, et elle se joignit à son rire. « Votre livre est sur les courses de taureaux. Ça vous intéresse ? »

— « Oui... mais on a peu d'occasions, dans les grandes villes, d'assister à des courses de taureaux. »

— « Mais avez-vous envie d'y assister ? » Il sirota un verre de jus de fruit.

— « Oui. » Elle fronça les sourcils. « Il y a quelque chose là-dedans qui m'attire. Pas le sang ni la foule. Plutôt le combat, la lutte entre le taureau et le toréador — ils s'offrent l'un à l'autre ; une vie ou l'autre. La peau du taureau ou celle de l'homme. Une danse où tout doit se consumer à longue échéance. »

— « J'ai vu pas mal de courses, mais ce ne sont que des courses : des combats. Il n'y a pas de beauté quand on tue ainsi ; rien qu'une certaine majesté, mais c'est tout. Ce n'est pas le combat qui importe ni son résultat, mais les attitudes des combattants durant le duel. »

— « Oui, » répondit-elle. « C'est bien cela : un duel. Une lutte de volonté plus que de force. » Elle jeta un rapide coup d'œil à sa montre, avala le dernier morceau de son sandwich et dit : « Il me faut rentrer au bureau. »

— « Où travaillez-vous ? »

— « Pas loin d'ici ; une compagnie d'assurances. Pas très intéressant. » Elle termina son verre. « Même ennuyeux, par moments ; cela fait déjà des mois que je me dis qu'il me faut démissionner et... » Elle s'interrompit soudain. « Et vous ? Vous me faites parler comme ça, mais qui êtes-vous ? Que faites-vous ? »

— « Pas grand-chose. » Il était grand. « Un grand dadais, je suppose ; mes parents sont morts et j'ai de l'argent ; je voyage, allant de ci de là à faire des choses idiotes. Quel est votre nom ? »

Elle hésita. Désirait-elle vraiment faire sa connaissance ? Lui donnerait-elle son nom et lui demanderait-elle le sien, en faisant

dévier la conversation sur un plan plus personnel ? Les confesseurs ne sont pas toujours de bons amis. Elle, trente ans, célibataire, commençant à s'enliser dans une médiocrité de vieille fille, répondit : « Patty. »

— « Patty quoi ? » Ses yeux bleus étaient profonds.

— « Rien que Patty pour le moment, si vous le voulez bien. Et votre nom à vous ? »

— « Franklyn George Hopson. » Son expression restait figée, lointaine, tandis qu'il récitait son nom.

Le verre de Patty était vide. « Il faut que je parte. Les employés de bureau doivent être ponctuels. »

Il la regarda un court moment, comme surpris. « Je serai ici demain, Patty. »

— « D'accord, à la même heure... Frank. »

Elle quitta le café précipitamment.

Le lendemain, il se tenait au bar quand elle pénétra dans le café. Elle commanda un sandwich et une bière et s'assit près de lui.

— « Patty. »

— « Je me suis échappée plus tôt que prévu. » Elle lui sourit. « Mes autres noms sont Rosemary Mills. »

— « Hein ? »

— « Patricia Rosemary Mills ; mon nom. »

Il rit doucement. « Oh... Quand je pense à toi, c'est tout simplement Patty ; tu n'as pas besoin d'autres noms. »

— « Nous n'avons pas besoin d'autres noms, Frank... »

Elle prit son bras.

Le sandwich arriva, et le barman posa un verre devant elle.

— « Tu aimes la bière, Patty ? »

— « Oui. »

— « Amusant ; vois-tu, j'ai toujours trouvé curieux le fait que certaines femmes aiment cette boisson. J'ai l'habitude de me représenter la bière comme une boisson masculine par excellence. »

— « Comme tu le dis toi-même : curieux. »

— « En effet. » Il commanda un nouveau jus de fruit et contempla le visage de Patty. « Tu as fini le livre ? »

Son regard était ferme. « Non, je l'ai oublié au bureau. »

— « Patty... » dit-il, hésitant. « Patty, ne retourne pas à ce bureau cet après-midi. »

Son travail, le bureau, le confort insuffisant de la médiocrité dans

laquelle elle vivait, tout cela continuerait-il à vivre si elle le suivait une après-midi ? Il y avait du travail à faire au bureau et, à la maison, sa correspondance était en retard. Et elle avait des commissions à faire, et elle voulait peindre le plafond de sa cuisine ce week-end. Cela supporterait-il l'attente ? Rien qu'un jour ? L'aventure était tentante, ses abords agréables.

« Patty, viens avec moi, aujourd'hui. »

Mais je ne le connais pas, pensait-elle, il pourrait être n'importe qui. C'est un inconnu et, pour tout ce que je sais, il peut être dangereux. Dangereux ? Quiconque peut être dangereux. La solitude est dangereuse, au fond.

« J'ai besoin de toi. »

Comment peut-il être dangereux s'il a besoin de moi ? Le besoin est-il un danger ?

— « Mangeons, Frank, et puis nous irons nous promener. »

— « J'ai ma voiture ; nous pouvons nous enfuir de ces affreux bâtiments perdus dans le brouillard. » Son sourire était chaud et rassurant, et il lui prit la main. Il termina son jus de fruit.

Plus tard, dans la rue, flânant avec lui au sein de la foule, contemplant les fenêtres blanches des bureaux avec défi, elle pensait : Vous autres secrétaires, regardez-moi, voyez-moi, je suis avec un homme qui a besoin de moi. Finie la médiocrité, pour moi. Aujourd'hui je suis transformée.

Mais les fenêtres ne répondirent pas et continuèrent de refléter le gris affreux du ciel.

Plus tard, dans la voiture, ils atteignirent la campagne, les allées et les champs où l'air frais pénétra leurs poumons. Des petits tourbillons de feuilles mortes semblaient escorter le passage de l'automobile ; les saisons changeaient. Y avait-il de meilleures heures ? Patty se sentait heureuse de voir l'horizon derrière le pare-brise, ses cheveux dans le vent de ses rêves. Etait-elle stupide, devait-elle se comporter ainsi ? Mais elle ne s'en souciait déjà plus ; ce jour était un jour qui allait durer une éternité.

Autour d'eux, grandissaient lentement les champs et l'herbe verte, et au-dessus d'eux un vol d'oiseaux les croisa, se dirigeant dans la direction du sud.

Ils s'arrêtèrent à une auberge, pour manger. Ils emplirent leurs estomacs d'une nourriture naturelle et qui leur parut légère. Les fruits de la terre, de la nature, libres comme ils se sentaient. Un siècle dans une pomme de terre ; une ère dans un oignon. Ils rirent. Sa

main prit la sienne et, ensuite, elle rechercha l'autre, sous la table, en prenant le café.

Il loua une chambre, signant un faux nom dans le registre, et elle avait souri, en guise d'acquiescement et, tandis que les bûches dans la cheminée se faisaient moins épaisses, se transformant en petits tas de cendres, ils montèrent vers la chambre. L'auberge était silencieuse, complice, et ses murs vieux et épais semblaient entourer les chambres comme des cocons.

A l'entrée de la chambre, il la laissa s'avancer devant lui et lui demanda de tirer les rideaux. Etonnée, elle s'exécuta, tirant le tissu épais à travers l'étendue des vastes fenêtres à demi-ouvertes sur la campagne argentée de l'automne paisible.

— « Frank, Frank, viens ici. » Elle contemplait le ruisseau derrière l'auberge, là où la lune faisait scintiller l'eau en cascades de rubis. Une contrée magique, sous la lumière de la lune, se tenait devant elle, et ses couleurs se limitaient à d'infinies nuances et improvisations de noir, de blanc et de gris. *Viens prendre ma main d'argent sous la pleine lune et je te dirai ta fortune.*

Le silence régnait dans le hall.

Patty courut vers la porte, regarda dans le hall et vit Frank debout, s'agrippant au mur. Elle se jeta vers lui.

« Frank, viens. »

Il l'écarta et appuya son visage contre le plâtre humide de la paroi. « Tire ces rideaux, Patty. Il ne faut pas... »

Une certaine panique commença à se déverser dans ses veines ; elle rentra à la hâte dans la chambre, vers les rideaux dont elle couvrit les fenêtres. La radiance argentée de la lune quitta la chambre. La silhouette courbée de Frank emplit le seuil tandis qu'il rentrait dans la chambre, et il se jeta sur le lit. Patty ferma la porte et trouva son chemin, à tâtons, vers le lit où il se tenait prostré.

— « Frank... » Elle caressa ses cheveux, puis se pencha et embrassa son cou. « Frank, qu'y a-t-il ? »

Il se tourna vers elle en roulant et leva les bras pour toucher le visage de Patty. Dans l'obscurité, ils ne pouvaient se voir, mais elle put sentir l'humidité de la peur dans ses paumes moites et dans ses cheveux.

— « Ce qu'il y a ? » Sa douce main caressa son oreille. Il ricana un peu. « Cela te semblera stupide, mais je ne peux supporter la lumière de la lune. » Sa voix semblait amère. « Superstition, je suppose. »

Elle appuya ses lèvres contre les siennes, avec passion.

— « Pourquoi pas ? »

Il se leva, soudain, la rejetant presque au sol.

— « Il y a quelques années — cela me semble maintenant des siècles — je perdais mon temps à chasser le grand gibier dans les environs de Nairobi. La jungle y est épaisse et recouvre des contrées très vieilles, où les gens ont encore d'étranges coutumes et croient en de drôles de choses. Un jour, j'arrivais à un village où se tenait, ce me semble, un enterrement ; sauf que tout le monde célébrait cela et se saoulait ; vers la soirée, les danses commencèrent, ainsi que des jeux, et l'on me demanda d'y participer. Je ne me fis pas prier et j'en gagnai quelques-uns, en perdant aussi d'autres. Ma récompense fut de pouvoir passer la nuit avec quelques vierges de la tribu ; encore une fois, je ne me fis pas prier, étant complètement saoul et ayant, à l'époque, quitté Londres depuis plus d'un an. Les femmes du village m'entouraient, me prenant presque pour un dieu à cause de mes yeux bleus et de ma peau claire ; elles n'avaient jamais vu de blancs dans leur pauvre vie. Elles combattaient déjà pour l'honneur de coucher avec moi ; les hommes de la tribu ne semblaient pas prendre cela très au sérieux. Quand l'heure vint de rentrer sous les tentes, on me demanda de faire mon choix. Je m'accomplis. Elles me semblaient toutes les mêmes. »

Patty était silencieuse, écoutant, la tête rejetée vers l'arrière, tenant celle de Frank sur sa poitrine, mais il continuait son récit d'une voix étrange, comme sous le coup d'une transe.

« Au matin, je me réveillai assez tôt pour trouver le village endormi, à l'exception de quelques vieux hommes préparant la nourriture dans un coin. Je m'approchai d'eux, voulant leur demander quelque chose pour manger.

» Une fois arrivé devant eux, je m'aperçus que leurs regards semblaient injectés de sang. Mais ils ne disaient mot et continuaient à me contempler. Je pris peur et me retournai, prêt à prendre mes jambes à mon cou. Et puis, plus rien. Ils avaient dû m'assommer car, quand je revis la lumière du jour, j'étais allongé sur le sol, au centre du village ; et le plus laid et le plus vieux des vieux hommes me jeta un sort et me fit manger quelque chose qui avait un goût affreux. »

Patty geignit, ses doigts labourant les épaules de Frank.

« En premier lieu, je croyais qu'ils m'avaient fait manger un poison de quelque sorte, mais plus tard, quand ils m'eurent libéré et renvoyé à la ville la plus proche, je découvris la triste vérité.

» Vois-tu, c'était bien un enterrement qu'ils célébraient ce jour-là,

et saoul comme je l'étais j'avais commis une faute, une offense impardonnable : la femme que j'avais choisie était la fille du décédé. Et le sort devait être à la hauteur de la faute. »

La brise du dehors secoua doucement les rideaux de la chambre et un bref rayon de lumière argentée y pénétra. Frank frissonna et il serra Patty contre lui. Elle agrippa ses cheveux, confondant sa terreur avec le désir et la passion qu'elle espérait, mordant ses lèvres. Il l'embrassa puis se retourna sur le ventre, enterrant sa tête dans les oreillers.

Patty s'avança. « Frank. Oh ! Frank, prends-moi. » Ses bras l'encerclèrent avec douceur tandis qu'elle appuyait son visage contre le dos de l'homme.

Sa voix semblait caverneuse, étouffée par les oreillers. « Non, Patty, tu es trop bonne. Je ne peux pas... » Leurs deux visages se firent face. « Je... le mauvais sort... »

Elle se collait à lui, écrasant son corps contre le sien ; guidant ses mains, ses lèvres, sur son corps ; serrant son amour tandis que sa passion montait vers son paroxysme. « Dévore-moi, Frank... aime-moi, aime-moi, aime-moi, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien en moi... »

Lentement, sa passion s'apaisa et le désir qui la possédait disparut ; ses efforts cessèrent tandis que son partenaire replongeait son visage dans les oreillers. Alors, elle pleura. Larmes, plaintes de son désir frustré tandis qu'elle secouait le corps récalcitrant de Frank. Larmes, plaintes représentant l'espoir perdu d'être consumée. Larmes, plaintes se perdant dans la brise soupirante qui, dehors, secouait les lourds rideaux.

— « Patty. » Il lui prit la tête. « Arrête. S'il te plaît, arrête. »

Les yeux rougis, la bouche fatiguée d'amour et de pleurs, le corps traversé de spasmes imaginaires, elle continua à le caresser et à sangloter.

— « Pourquoi, Frank ? Pourquoi ? »

Il lissa ses cheveux humides, chatouilla les oreilles de Patty. « Le mauvais sort. »

Elle s'arrêta de pleurer. « Quel sort ? » Son corps tremblait encore, essayant de s'apaiser.

— « Il me fit manger un cœur de lion et, par la magie, transforma mon corps, me laissant froid à toute femme, sauf une fois tous les mois quand, à la pleine lune, je peux aimer comme un lion. »

Elle se raidit à ses côtés.

« Une vieille fable, n'est-ce pas ? » Son ricanement ironique sem-

blait las. « Les loups-garous. Tu en as entendu parler. Je n'en suis pas un. Je ne veux même pas être ce que je peux devenir, car cela équivaut à détruire ce que j'aime, et à me protéger des rayons de la lune par des nuits comme celle-ci, espérant, souhaitant en vain que mon corps, que mes passions reviennent à une échelle humaine. Mais elles ne le font pas, et je ne désire pas tuer dans une fièvre d'amour frustré. Cela a l'air stupide, mais telle est mon horrible situation : je ne peux faire l'amour qu'une fois par mois, et même alors la furie qui me prend n'est pas la mienne, mais celle de ce cœur de lion que le sorcier m'a fait ingurgiter. »

La voix de Patty se fit entendre, feutrée.

— « Frank, est-ce que ce soir... ? »

— « Oui, tiens-moi contre toi. Chaque fois que ces rideaux remuent, je sens la lumière de la lune se rapprocher de moi. Oh ! Patty, je t'aime et ne peux pas t'aimer... Patty, où vas-tu ? »

Elle avait bondi du lit et se tenait contre les lourds plis des rideaux. Son cœur, négligé et frustré si longtemps, battait sauvagement, comme si elle sentait déjà approcher la fin de sa solitude. A travers l'obscurité aveugle, elle arrivait à percevoir sur le lit le corps de son amour.

Il sanglota et dit : « Je combattrai pour toi, Patty ; je résisterai, je me contrôlerai ; viens ici, viens plus près de moi. Tu sais que j'ai besoin de toi. »

« Mais, » pensa-t-elle, « comment as-tu besoin de moi ? Comme une mère, comme une sœur, comme une maîtresse, comme une femme ou, plus simplement, comme un jouet ? Suis-je pour toi le lendemain, autant que le passé, autant que le futur ? Comment te rendre heureux ? »

« Patty... » Sa voix était étouffée par les oreillers dans lesquels sa figure était enfouie, tandis que son corps était prostré sur le lit.

Elle restait là, immobile et silencieuse, se remémorant leur première rencontre. Elle oublia sa vie, son appartement, son travail, l'humble routine de la vie quotidienne, de la médiocrité. Elle sentait son amour ; elle percevait son besoin. Elle eut pitié pour celui qui allait devenir son amant, et qui verrait encore la lumière du soleil sur les prés de l'automne.

Elle avait attendu trente ans pour ce moment ; elle allait se donner à lui, vierge, se donner à jamais.

Lointaines étaient les petites secrétaires d'antan ; tout comme durant l'après-midi, elle avait envie de leur crier son orgueil à la figure : Regardez-moi, voyez-moi, je vais me donner à un homme

qui en vaut la peine. Un homme qui saura me prendre comme un lion.

Cœur de lion...

Elle se retourna, fit directement face aux rideaux... et les tira grands ouverts ; les rayons doux de la lune d'automne emplirent la chambre.

C'en était fait... Elle se tenait droite, la respiration maintenant hâtive, le ventre serré, les veines pulsantes. Elle sentait ses paumes se faire moites et les essuya sur sa poitrine gonflée, sur ses seins durs...

Elle entendit derrière elle une lourde masse frapper le sol et elle se tourna, s'agenouilla et murmura :

— « Viens, mons amour ; viens, mon amour. Viens, viens me prendre... »

Dans l'obscurité, elle pouvait voir briller les yeux jaunes de l'homme.

Jaunes ?

Comme un lion...

GUIDE PROFESSIONNEL DU SPECTACLE

(Guide du show business)

Nous rappelons que l'Edition 1965 de l'annuaire — très complet malgré son format réduit — publié par la S.E.R.P. est en vente. Le format de poche du « Guide Professionnel du Spectacle » en fait un instrument de travail très pratique pour les metteurs en scène de cinéma, les producteurs et les réalisateurs de T.V. et de Radio et, d'une façon générale, pour tous les artisans et aminateurs du spectacle. Cette deuxième édition contient, en effet, les adresses et numéros de téléphone de la plupart des comédiens, chansonniers, chanteurs, musiciens, danseurs, studios d'enregistrement, éditeurs de musique, de disques, etc. et une quantité d'autres renseignements concernant le spectacle, présentés alphabétiquement et classés de façon très pratique pour en faciliter la consultation rapide. 15 F., chez tous les libraires de luxe, les disquaires, les spécialistes familiers du monde du spectacle et chez l'Editeur : Société d'Editions Radioélectriques et Phonographiques, 5, rue d'Atois, Paris (8e) — C.C.P. Paris 20.144.21.

JOSEPH WHITEHILL

L'autre

Toute introduction à cette histoire étant impossible, nous ne pouvons que vous inviter à la lire, avant de prendre connaissance des commentaires dont nous l'avons fait suivre.

IL y avait des heures que l'Autre était dans la maison sans que sa présence ait attiré l'attention. Ployant sa structure dorsale et inclinant de biais son crâne recouvert d'une toison, l'Autre inspecta l'intérieur de la salle à manger par la fente de la porte de la cuisine. Ses prunelles sombres impassibles s'étaient fixées sur la nuque de l'homme qui achevait de dîner. Inconscient de cette surveillance, l'homme repoussa sa chaise, rota légèrement et se leva. L'Autre frissonna de dégoût devant cette grossièreté. L'homme titilla le boxer couché à ses pieds jusqu'à ce que le chien s'éveille, bâille en découvrant une langue rose et humide recourbée au bout, puis se dresse en s'étirant. L'homme ramassa un reste dans son assiette et le jeta à son chien, prit la pipe et la blague à tabac posées sur le buffet, puis, avec la démarche sans souplesse de l'homme mûr, se dirigea vers le salon. Le chien le suivit quand il siffla. Bien qu'il eût dans le voisinage la réputation d'être férocement agressif, le chien, lui non plus, ne semblait pas s'inquiéter de la présence de l'Autre dans la maison.

L'Autre resta dans la cuisine, le dos rageusement accoté au réfrigérateur. Patience. Rien ne pressait. Pas besoin encore de passer à l'action envers cet homme qu'on appelait le Penseur. L'Autre croisa ses deux membres supérieurs tout tavelés sur son thorax, déformant les deux sacs spongieux qui y étaient rattachés, puis attendit, ses organes auditifs conchoïdaux guettant les bruits du salon. Tous étaient des sons familiers : le claquement sourd d'une bûche rajoutée sur le feu... le tapotement de la pipe du Penseur sur le cendrier en métal... son soupir de satisfaction quand il se carra dans le fauteuil profond devant le foyer... le frottement de

© 1960, *Mercury Press, Inc.*

l'allumette et le gargouillement spasmodique de l'air aspiré dans la pipe quand le Penseur tira dessus pour l'allumer.

...Attends... attends. Pas maintenant. Plus tard. Tu as tout ton temps. L'Autre perçut les premiers effluves des esters goudronneux de la fumée du tabac. Ses sensibles terminaisons nerveuses olfactives se rebellèrent, et son organe nasal triangulaire eut une crispation involontaire.

Le Penseur commença à penser. Mécaniquement, sa main chercha l'occiput du chien, et il s'apaisa lui-même en même temps que le chien avec ce grattement symbiotique. *Condition nécessaire,* soliloqua son cerveau, *un amplificateur stable capable de mesurer des charges électrostatiques unipotentielles de magnitude minimale. Pour fixer les idées, supposons l'existence d'une pointe de cinq microvolts D.C...*

Vingt minutes passèrent. Le chien s'était rendormi, et la pipe du Penseur aurait eu besoin d'être rallumée. Il ne s'en occupa pas. *L'amplification directe est hors de question, parce que les interférences peuvent à elles seules atteindre cinq cents microvolts.*

L'Autre se déplaça en silence dans la salle à manger, avec une espèce de souple balancement latéral dans la démarche, pour approcher de l'arcade qui donnait dans le salon et observer la forme immobile enfoncée dans le fauteuil. Les reflets dansants des flammes jouaient sur le visage de l'homme et adoucissaient ses traits durs et marqués jusqu'à le faire presque ressembler à un enfant. Le chien leva la tête et regarda l'Autre qui s'appuyait au chambranle, puis il laissa retomber son museau sur ses pattes. Le Penseur ne broncha pas. *Il faut donc prévoir un comparateur qui transposera le potentiel D.C. en signal A.C. proportionnel...*

Une faim brusque envahit l'Autre qui regardait. Ses griffes rouges s'agrippèrent au bois tendre de l'arcade. Par un effort somatique de maîtrise, l'Autre se détourna et gravit l'escalier. Un sifflement parfaitement audible accompagna sa montée et, sous son poids, une lame disjointe claqua. Dans le salon, l'oreille du chien assoupi se redressa au bruit du grincement, mais le Penseur, lui, continua à penser.

Ses oreilles avaient entendu les bruits du déplacement de l'Autre, mais leur message d'alerte avait été déconnecté par son standard thalamique. La ratiocination ne devait pas être interrompue. *Les convertisseurs D.C. en A.C. sont, soit des fiches synchrones, soit des diaphragmes synchroniquement excités...*

Là-haut, l'Autre errait de chambre en chambre, regardant et palpant les objets, puis s'arrêta devant une chaise qui portait le linge sale du Penseur. Le manipulant machinalement, l'Autre saisit les pièces l'une après l'autre et les leva à hauteur d'œil. Une chaussette tomba sous sa main griffue qui se fourra dedans jusqu'au bout. L'Autre dressa à la verticale l'extrémité ainsi revêtue et la tourna de tous les côtés, l'inspectant d'un œil impassible et morne. Il y avait un trou au talon, par lequel la couleur de sa peau se détachait sur la teinte blanche de la chaussette. La fureur saisit l'Autre qui arracha de son membre la chaussette et la jeta sur la commode, pour faire ensuite mécaniquement le tour de la pièce, sous le coup d'une irritation vaine, son regard effleurant les meubles et ne se posant nulle part. Toutes les choses qui se trouvaient là appartenaient au Penseur. Il s'était assis dans chacun de ces fauteuils, avait dormi dans ce lit... sa présence s'imposait à l'Autre d'intolérable façon même ici, dans cette pièce où l'Autre avait établi ses quartiers pour attendre. Qu'il vienne, et vite. Cette faim ne pourrait pas être réprimée longtemps. Elle était rendue torturante, lancinante, impérieuse et insatiable par tous ces rappels excitants de l'homme, doux et chauds, répandus alentour.

Comme pour se torturer, l'Autre se dirigea en ondulant vers la salle de bains et commença à examiner les objets de toilette appartenant au Penseur, prenant un rasoir et le faisant sauter dans sa paume, ouvrant avec ses serres préhensiles le flacon de crème à raser et le flairant, remuant le blaireau dans le bol à raser en bois pour voir monter la mousse. Pourquoi l'homme ne venait-il pas ?

Une heure passa. Le froid de la nuit hivernale s'insinua dans la maison, resserrant les fils du silence.

Il faudra la rétroaction d'au moins une centaine de décibels pour stabiliser les gains notables d'A.C. de l'amplificateur... songeait le Penseur. Il ne restait plus qu'un résidu amer de tout le tabac consumé dans sa pipe. Le reflet intermittent des flammes jetait à peine une lueur de chandelle dans la pièce où il était assis. Le chien ronfla légèrement et s'agita dans son sommeil. *L'excitation électromagnétique du diaphragme mobile exige des quantités trop grandes de l'énergie fondamentale de A.C...*

A la fin, n'y pouvant plus tenir, l'Autre descendit en hâte l'escalier et pénétra dans le salon. Ses doigts se dirigèrent vers le commutateur pour allumer, mais s'immobilisèrent, hésitants.

Les bourrelets incarnadins de ses lèvres s'écartèrent, et l'Autre dit :

— « Chéri, tu ne viendras donc jamais te coucher ? »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : In the house, another.

N. D. L. R. A moins que vous ne soyez doués d'une intuition diabolique, avouez que Mr. Whitehill vous a bien « eus ». Son canular nous a semblé monté de main de maître et — si on le relit — dépourvu de tricherie... sinon celle essentielle qui sert de base à l'histoire. Ajoutons que toute ressemblance entre l'épouse de l'auteur et la « créature » évcquée ici serait purement fortuite !

TARIF DES ABONNEMENTS NORMAUX A « FICTION »

Pays destinataire			6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F	**16,70**	**32,40**
	Recommandé	F	**22,70**	**44,40**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B	**185**	**360**
	Recommandé	F.B	**245**	**480**
SUISSE	Ordinaire	F.S	**18 50**	**36**
	Recommandé	F.S	**24,50**	**48**
Tous Pays Etrangers				
	Ordinaire	F	**18.50**	**36**
	Recommandé	F	**24,50**	**48**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd Saint-Georges, GENEVE - C. C. P. 12.6112.

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196, Av. Messidor, BRUXELLES, 18 - C. C. P. 3.500.41.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA,
24, rue de Mogador, PARIS-9e (CCP Paris 1848-38).

MICHEL MARDORE

Histoire du boucher

Après **Le portrait de Belle**, présenté par nous en mai dernier, voici une autre nouvelle, récente et inédite, de Michel Mardore. Nouvelle au sujet difficile à caractériser, parce que faite justement d'une absence de sujet, d'une absence d'action au sens propre du terme. Une seule chose certaine : le réel malaise psychologique qu'elle engendre et qui fait d'elle, en définitive, l'une des plus originales et subtiles histoires de terreur que nous ayons lues ces temps derniers.

JE crois que cette histoire commence dans une « boîte ». En réalité, je n'ai su qu'elle a commencé dans cette boîte qu'après la disparition de Maxime, et parce que c'était là que j'avais vu Maxime pour la dernière fois, mais je crois aussi que l'origine de la disparition de Maxime tient à ce moment-là. C'est pourquoi je dis que Maxime a disparu à partir du moment où il est venu avec nous dans cette boîte. Nous avions donc choisi d'aller nous promener, d'aller passer une soirée dans un petit bistrot, pas très coté, mais qu'un certain groupe avait commencé de mettre à la mode.

C'est-à-dire que l'on y voyait à la fois des snobs, un public populaire, et une clientèle interlope.

Je crois que les gens se rendaient dans ce bistrot uniquement à cause de ce mélange, parce que cela leur procurait une certaine sensation de plaisir, comme au début du siècle on allait s'encanailler en fréquentant les bals apaches. Ce n'est pas moi qui avais eu l'idée de nous rendre dans cet établissement, mais j'y avais souscrit de bon cœur parce que ça m'amusait.

Maxime était contre, il disait « c'est bête, je n'aime pas ça, » enfin il faisait des tas de manières, mais nous savions que c'était un garçon plutôt réservé et nous mettions son refus sur le compte de sa timidité. Nous l'avons entraîné de force dans cette boîte.

Il n'y avait rien de spécial. On ne faisait qu'entrer, s'asseoir, boire, il y avait quelques filles... que je n'ose qualifier de « mau-

 © 1965, *Fiction et Michel Mardore.*

vaise vie ». Il y avait des hommes au comptoir qui nous regardaient d'un œil indifférent ou méprisant, ou parfois un peu hostile, mais ça ne comptait pas ! Ce qui comptait, c'était l'ambiance, c'était les petites nappes à carreaux sur les tables, c'était cet aspect de vieille auberge, le bois du comptoir... à une époque où l'on installe partout des comptoirs en matière plastique... Voilà ce qui nous intéressait.

Nous nous étions installés à une table assez éloignée de la porte, dans un angle. Je me souviens très bien du groupe que nous formions. Il y avait Maxime évidemment, et une fille assez jolie qui l'accompagnait, une blonde aux yeux sombres, mal habillée, un peu bizarre d'allure mais qui avait une certaine classe. Elle parlait peu, elle nous regardait rarement, elle souriait, et cependant un certain charme émanait d'elle.

Et puis il y avait évidemment Lucien, Jacques, Andréa comme toujours, et moi-même.

Ah ! et puis j'oubliais... une autre fille qui devait accompagner Lucien, mais je ne me souviens plus de ses traits, de toute façon cela n'a aucune importance !...

Maxime était plus bizarre encore qu'à l'accoutumée. Nous lui avons demandé pourquoi il avait l'air triste ; il a dit que c'était à cause de l'histoire du boucher.

Nous lui avons demandé ce qu'était l'histoire du boucher. Il nous a dit qu'il avait assisté à un fait divers assez écœurant, le matin même.

Comme nous n'en avions pas entendu parler (et malgré tout dans la presse les choses se savent vite), nous avons dit : qu'est-ce que c'est que cette histoire, que se passait-il ? Il répondit : « Personne n'est au courant de cet événement, parce qu'il ne s'est rien produit — un crime aurait pu être commis, un événement aurait pu survenir... Mais l'événement n'étant pas survenu, personne n'en parlera, et pour moi c'est très grave, car j'ai vu une chose atroce. »

Alors nous lui avons demandé quelle était cette chose atroce.

Il nous dit : « C'est un événement très banal, une chose qui survient tous les jours, une altercation entre deux automobilistes.

Mais j'ai compris tout d'un coup, au moment de cette altercation, à quel point nous sommes menacés par la sauvagerie, par la bête qu'il y a en nous, par les monstres que nous portons en nous-mêmes.

J'étais ce matin même place Clichy — vous connaissez la place

Clichy, vous connaissez la grande librairie qui occupe un des angles. J'étais en train de feuilleter des journaux à l'éventaire de cette librairie, lorsque j'ai entendu un coup de freins et un certain mouvement dans la rue.

Je me suis approché, et j'ai vu une voiture qui avait stoppé au milieu d'une des rues qui débouchent sur la place Clichy.

C'était une petite voiture, genre Dauphine, et au volant se tenait un homme de taille moyenne, d'allure modeste, employé de bureau, et derrière il y avait une camionnette ; c'était la camionnette qui avait donné le coup de freins que je venais d'entendre.

Cette camionnette portait sur la bâche qui la recouvrait une inscription comme « abattoirs de la Villette », ou quelque chose de ce style, et dans la cabine deux hommes étaient installés. Ces hommes devaient être des bouchers ou des employés d'abattoirs, et ils étaient en train d'insulter l'automobiliste qui les précédait, parce que celui-ci s'était arrêté brusquement au feu rouge. Ils devaient lui demander de dégager la place, le traiter d'imbécile. L'homme avait calé son moteur, ce qui fait que lorsque le feu est revenu au vert, il ne pouvait plus démarrer. Il bloquait le passage. Alors un des conducteurs de la camionnette, un des passagers plutôt, est descendu, et je crois que je le reverrai toujours. C'était un homme assez corpulent, au visage sanguin, mais sans exagération. Il ne faut pas le voir comme une caricature, mais comme un homme plein de santé, au visage un peu brutal. Il descendit avec brusquerie, fit claquer la portière et s'approcha de la voiture de l'autre, puis commença à lui parler de très près, sur un ton très violent... et comme l'automobiliste avait un mouvement d'humeur en ayant l'air de dire qu'il ne pouvait rien à sa situation et que le boucher n'avait qu'à se mettre à sa place et conduire, si cela lui déplaisait, ou quelque phrase de ce genre, l'autre est devenu encore plus rouge. De son tablier maculé de sang il a sorti un couteau tranchant comme un rasoir, très pointu, et il l'a braqué sur le conducteur.

Alors la foule qui s'était assemblée, parce que les Parisiens sont très badauds et que les incidents de la circulation les intéressent énormément, cette foule qui regardait avec indifférence, qui n'aurait sans doute pas bougé le petit doigt, a eu tout à coup un mouvement d'horreur. Je puis dire qu'un frémissement la parcourut, car soudain les gens ont pris conscience que le crime, la mort, le sadisme existaient, que la bête était là constamment, et

qu'il s'en fallait d'une fraction de seconde que le boucher ne poignardât l'automobiliste.

Cela a duré très peu de temps, je vous l'ai dit, une fraction de seconde. L'homme a eu conscience de la monstruosité de son geste. L'air un peu hébété, il gardait son couteau à la main, et puis il l'a ramené vers lui d'un air gauche, il l'a rentré dans la poche de son tablier et il s'est tourné vers nous, les mains vides. Cela signifiait : Pardon je n'y puis rien ! Je ne suis pas responsable, ce n'est rien.

Effectivement il ne se passait rien, l'automobiliste était toujours à son volant, et l'homme se tenait là devant lui avec ses mains vides, mais il avait toujours son tablier maculé de sang et personne, je crois, n'oubliait le couteau à la lame bien aiguisée qui pendant une fraction de seconde avait brillé au soleil, place Clichy, ce matin vers dix heures.

Alors il est remonté dans sa camionnette. Il continuait à injurier l'automobiliste mais ses injures étaient devenues « bon enfant » — injures des personnes qui sont un peu indisposées et qui éprouvent le besoin de le manifester, mais ce n'était plus une menace mortelle, car il avait eu conscience de s'être dévoilé, de s'être démasqué à nos yeux, et il y avait cette foule de trente ou quarante personnes autour de lui, qui peut-être à ce moment-là serait intervenue.

Finalement, l'automobiliste a réussi à démarrer. La camionnette est partie à son tour, et il ne se passa rien... et cela n'aurait aucune importance... si je ne me souvenais qu'au moment où l'homme était penché sur l'automobiliste, près de la portière, lorsqu'il s'est retourné vers la foule, j'ai eu l'impression qu'il a croisé mon regard, qu'il me désignait, qu'il me *choisissait* comme si j'étais le coupable ; ou plus exactement comme si j'étais seul à l'avoir vraiment démasqué... à discerner en lui la présence de la bête, la marque du mal.

C'est une impression absurde, je vous l'ai dit, nous étions trente à quarante autour de cet homme, nous faisions cercle autour des deux voitures, c'était un incident banal et sans doute me suis-je trompé, mais je suis certain du regard (certain du fait qu'il m'a regardé dans les yeux), d'une part, et d'autre part de ce sentiment difficile à exprimer, mais auquel je crois profondément, d'une haine personnelle soudainement établie entre nous deux, comme si dans la foule de quarante personnes j'étais celui qui le haïssais le plus et qui le poursuivais de cette colère

obscure. Et lui, dans le même temps, devinant cette colère et me poursuivant de sa propre haine. Cela n'a duré qu'une fraction de seconde mais j'ai eu l'impression que n'importe où je reconnaîtrais cet homme, que je reverrais toujours son geste, son couteau braqué sur l'autre. Je suis certain qu'il m'a repéré entre tous les êtres, non seulement de cette place ce jour-là, mais tous les êtres de la terre, comme son ennemi, dans la fraction de seconde où nos regards se sont croisés.

Voici pourquoi je suis, non pas triste comme vous le croyez, mais mal à l'aise et inquiet, voici pourquoi je n'aime pas que l'on *joue*. Je ne comprends pas le plaisir que vous prenez à venir vous encanailler dans cette boîte, à choisir un milieu différent du vôtre, à vous exciter à la présence d'êtres qui vous sont étrangers, qui vous méprisent, qui vous haïssent, ou qui encore sont d'une indifférence telle, d'une *étrangeté*, au sens propre du terme, si grande, que vous devriez vous sentir honteux de mettre les pieds dans cet endroit, de respirer le même air qu'eux. »

Nous lui avons représenté combien son histoire relevait plus des phantasmes de l'imagination que de la réalité, puis nous nous sommes moqués de lui.

Nous lui avons dit qu'il craignait tout, qu'il craignait les « apaches », qu'il craignait les blousons noirs, qu'il craignait surtout de quitter son milieu petit-bourgeois bien tranquille. Bref, nous avons cherché à le rassurer car nous sentions son inquiétude assez profonde, nous connaissions sa sensibilité maladive... et en même temps nous étions conscients de la pusillanimité de son comportement : nous nous moquions de lui parce que cela nous rendait supérieurs.

Bien entendu, n'allez pas imaginer que l'histoire du boucher a occupé toute la soirée. Nous parlions d'autres choses, et Maxime se taisait dans son coin, pendant que nous évoquions nos affaires personnelles, ou les derniers cancans, ou les histoires scandaleuses des uns et des autres.

C'est à ce moment qu'en me dandinant un peu sur ma chaise je me suis trouvé porter mon regard vers le comptoir. Celui-ci m'était caché par un pilier, mais il y avait une portion de comptoir au fond, à l'extrême gauche, que je pouvais voir assez distinctement en dépit de la relative pénombre. Je vis près d'un individu anonyme, ne présentant aucune particularité, et près d'une

femme aux cheveux roux, qui elle aussi n'attirait pas l'attention, un homme corpulent, qui se présentait de profil et dont je discernais très mal les traits. Il vint immédiatement à mon esprit une association d'idées entre l'histoire du boucher racontée par Maxime et la présence de cet homme.

Pourquoi une telle association d'idées, alors que rien dans la description de Maxime ne permettait d'effectuer ce rapprochement, d'autant plus que je ne voyais pas très bien le personnage ? Cet individu était vêtu, me semble-t-il, d'un complet gris, tout à fait normal ; rien en lui ne rappelait une blouse blanche maculée de sang. Il s'agissait d'un de ces éclairs d'intuition qui traversent parfois notre esprit, mais où la raison n'occupe qu'une part infime.

Je pensais donc à l'histoire du boucher, et dans l'instant je pâlis. Je regardai Maxime qui lui-même regardait Lucien, fort occupé à conter une histoire drôle.

Maxime ne riait pas mais semblait suivre l'histoire de Lucien, et j'éprouvais une sorte de soulagement absurde à penser que Maxime tournait le dos à la présence de cet homme installé au comptoir.

Tandis que je me morigénais en moi-même pour le débordement de mon imagination, je ne cessais dans le même temps de faire des vœux pour que Maxime ne se retournât point. Je me disais : Pourvu qu'il ne bouge pas ! Pourvu qu'il ne regarde pas là-bas ! Pourvu qu'il n'ait pas envie de demander une boisson ! Qu'il n'ait pas envie de demander des cigarettes !... Enfin je faisais des vœux exactement comme les enfants qui disent : Pourvu que je ne marche pas sur cette balle ! Pourvu que ceci ne se passe pas !... Et alors tel événement fâcheux ne surviendra pas.

Mais à mesure que je pensais cela, je me disais que Maxime allait lire dans mon cerveau, que quelque chose dans la concentration que j'opérais allait alerter ses sens, et le conduire justement sur le chemin dont je voulais le détourner, c'est-à-dire l'obliger à regarder derrière lui. Tout ceci était rigoureusement absurde, mais plus je me répétais que c'était absurde et plus mon esprit se concentrait sur cet événement.

Jacques avait pris le relais de Lucien dans la conversation et je sentais que les propos allaient « tourner » autour de la table, un peu à la manière des aiguilles d'une montre, et que fatalement j'allais parler, ou que peut-être Maxime allait être contraint de parler et que dans le mouvement de la conversation il serait

appelé à se retourner, à regarder vers le comptoir, là-bas, au fond, à gauche, où se trouvait l'homme en train de boire.

L'inévitable se produisit, c'est-à-dire que sans que je l'aie voulu, à un moment où je cessais de penser à cette chose et où je regardais la fille qui accompagnait Jacques, j'entendis le grincement d'une chaise. Maxime s'était retourné.

Il s'était retourné et j'entendis un gémissement suivi d'une exclamation, quelque chose comme : « Oh ! ce n'est pas possible. »

Je lui dis : « Que se passe-t-il ? »

Alors il se pencha vers nous et il dit les paroles que je redoutais le plus d'entendre : « L'homme qui est au comptoir, au fond à gauche, c'est le boucher que j'ai vu ce matin. »

Nous avons commencé par lui répondre que ce n'était pas possible et que son imagination lui jouait des tours. Comment une telle coïncidence serait-elle possible ? etc., etc.

Mais il insistait, il disait : « Je suis sûr ! Je reconnais facilement sa silhouette. »

— « Mais non, tu te trompes, il est dans la pénombre. »

— « Je vais aller voir. »

— « Non, ne bouge pas, c'est ridicule. »

— « Et puis si j'allais voir il me reconnaîtrait, que se passerait-il ? »

Donc il restait là à nous regarder, il n'osait pas bouger, il était hanté par la présence de l'autre installé au comptoir. Nous lui avons demandé : « Mais pourquoi le boucher te fait-il si peur ? Suppose même que ce soit le garçon que tu as vu ce matin. Tu ne crois pas qu'il va t'étriper sur place ? »

— « Je sais qu'il y a entre nous deux quelque chose, quelque chose s'est passé ce matin, quelque chose qui est peut-être aussi vieux que nous, que nous ignorons, peut-être avons-nous été désignés depuis longtemps pour cette rencontre et quelque chose doit se produire entre nous. J'ai peur de revoir cet homme.

Certainement, il porte un malheur avec lui, et ce qui n'est pas arrivé avec l'automobiliste m'arrivera peut-être ! Je ne sais pas ! Mais je sais qu'il y a un malheur avec cet homme et je ne veux pas qu'il me regarde, je ne veux pas !

Je vais vous donner une raison supplémentaire — vous allez sans doute vous moquer de moi, mais j'ai peur à l'idée du couteau, ce couteau est obsédant, j'ai toujours redouté ce qu'on appelle les armes blanches, et aussi les ciseaux, tout ce qui coupe, tout ce qui tranche ! Je pense aussi au rasoir, tout ce qui fait

saigner. J'ai toujours haï les bouchers, les gens de cette sorte, car il me semble que lorsque l'on accepte de tuer si facilement des bêtes, on doit pouvoir également tuer les gens avec facilité.

J'ai toujours redouté ceux qui n'ont pas peur de la mort. Il y a sans doute des fins plus affreuses, mais lorsque l'agression produite par la main de l'homme est directe, s'il s'attaque aux parties les plus nobles, lorsqu'un individu plonge un couteau dans le cœur, dans la gorge, soit d'une bête, soit d'un homme, la différence n'est pas si grande.

Depuis mon enfance j'ai toujours craint ces choses-là. Voyez-vous, je vais vous faire une confidence encore plus absurde, si je déteste par exemple manger de la cervelle, c'est pour la même raison, c'est parce que cela me semble une agression contre la personnalité, et si vous me dites que la cervelle d'un mouton ne compte pas et ne présente aucun rapport avec la cervelle d'un homme, ça ne m'empêche pas de penser que celui qui décortique et celui qui mange la cervelle du mouton pourrait peut-être décortiquer et manger la cervelle d'un homme.

Ne me dites pas que c'est déraisonnable, c'est aussi vieux que mon enfance et je pourrais mourir avec ce sentiment. Voilà l'une des raisons de ma peur, et pourquoi je crains le boucher... l'histoire du boucher. »

Alors nous avons ri et, si nous ne nous sommes pas moqués de lui, du moins avons-nous tenté de le rassurer, de le comprendre, et de lui dire : Ça n'a aucune importance, bois avec nous. Puis nous avons commandé une nouvelle tournée. Le garçon est arrivé, et comme Lucien l'avait appelé d'une voix assez haute, l'homme qui était au comptoir se tourna vers nous et regarda dans notre direction. A ce moment, le pilier me le cachait, mais Maxime qui s'était tourné de trois quarts et qui regardait le garçon vit l'homme distinctement, et fut certainement vu par lui.

Sa pâleur devint alors extrême, il se retourna vers nous en tremblant et dit : « Je ne sais pas ce qui m'arrive, excusez-moi, je n'ai pas envie de boire. »

Mais le garçon était venu. Nous avions commandé des alcools, sauf l'un de nous, Jacques, je crois, qui avait demandé un verre de vin rouge, car par snobisme il affectait de ne consommer que du gros rouge. Il trouvait que cela correspondait parfaitement au cadre qui nous entourait.

Maxime qui ne voulait pas boire d'alcool repoussa le verre qu'on avait placé devant lui. En le repoussant maladroitement il renversa le verre de vin rouge sur la nappe.

D'ordinaire je n'attache aucune importance aux symboles et je crois que je rirais d'un artiste qui me présenterait comme un symbole de mort, de menace, un verre de vin rouge qu'on renverse sur une nappe.

Néanmoins, cette grosse tache de vin rouge qui se répandait me causa une impression fort désagréable. Je vis le symbole dans toute sa grossièreté, en me défendant d'y croire, et en même temps fasciné par la force de la coïncidence.

Mon émoi était tel que je ne songeais pas à relever le verre. La tache avançait d'une manière fort indifférente, à la fois vers Maxime et vers moi, et vers Lucien aussi. Elle se répandait tout simplement en étoile et aucun de nous n'avait songé à relever le verre.

Tout à coup je me secouai, c'est absurde ! c'est absurde ! et je remis le verre sur son pied, puis nous affectâmes de reprendre une conversation frivole, mais le cœur n'y était pas.

Nous évitions de croiser le regard de Maxime, nous nous parlions mutuellement, Jacques, Lucien, et moi, et les filles ; et la jeune femme qui accompagnait Maxime continuait de regarder dans le vide, elle n'avait pas bronché durant toute la scène... comme si le sort de Maxime et tous les événements ne la concernaient pas.

La conversation entre Lucien, Jacques, et moi ressemblait à ces bavardages que l'on tient autour du lit d'un mourant. Plus ses traits sont pâles et décomposés, plus son pouls faiblit, plus on sent la mort en lui qui travaille et s'approche, et plus on doit feindre l'indifférence... parler de la pluie et du beau temps, annoncer l'avenir, envisager un travail. Bref, *faire semblant*. C'est le grand devoir du garde-malade et des visiteurs, faire semblant, et nous n'y réussissions guère, comme si Maxime était déjà couché entre des cierges et comme si nous avions entrepris une sorte de veillée funèbre avant la lettre... S'en rendait-il compte ?

Il regardait son verre sans y toucher... et je suppose qu'il pensait : « Faut-il que je me retourne ? »

Il devait se demander si les regards de l'homme étaient fixés sur sa nuque.

En réalité, l'homme s'appuyait de nouveau à l'angle du comptoir. Il buvait... du moins je le crois, car je n'ai jamais cessé durant

toute la soirée de mal distinguer ses traits, à tel point que je ne pourrais le décrire, mais je sais qu'il s'était tourné de trois quarts et qu'il semblait donc boire avec indifférence...

Maxime avait un regard absent, les yeux levés, et je me demandais pourquoi il adoptait cette attitude, lorsque je me rendis compte soudain que derrière mon dos il y avait un grand miroir. Dans le miroir, il cherchait à repérer l'homme installé au bout du comptoir à gauche, mais la pénombre était telle qu'il devait faire un effort certainement énorme pour arriver à distinguer quelque chose avec ce miroir qui doublait la distance.

Peu à peu néanmoins, comme la soirée avançait, un certain naturel s'était établi entre nous. Et comme il ne s'était rien passé — car, souvenons-nous de cela, aucun événement depuis le matin n'était survenu, si ce n'est des menaces imprécises et d'une imagination plus ou moins brûlante — peu à peu la raison et le naturel avaient repris leurs pouvoirs et notre conversation était redevenue simple et banale, à tel point que nous avions fini par oublier Maxime et ses problèmes. Lorsque tout à coup il intervint et s'excusa en disant qu'il devait partir, qu'il était obligé de rentrer plus tôt, cela ne nous étonna point car nous savions qu'il n'aimait pas veiller. Nous l'appelions en plaisantant « le couche-tôt », « le bourgeois », « le pantouflard »...

Il avait dit cela d'une voix un peu hachée, comme s'il respirait avec difficulté, mais sur le moment nous n'y prêtâmes aucune attention.

Nous lui fîmes les plaisanteries habituelles, et puis on se leva pour serrer la main de la jeune femme qui l'accompagnait, la jeune femme au regard incertain, aux yeux dans le vague, et qui semblait tellement indifférente à ce qui nous advenait.

Maxime s'est éloigné rapidement, nous l'avons vu passer entre les tables, gagner la porte, et c'est lorsqu'il est sorti que mon regard s'est porté vers le comptoir. L'homme avait disparu.

Je me souvins qu'à un certain moment, quelques minutes plus tôt, Maxime avait tressailli, sans cesser de regarder devant lui, c'est-à-dire dans le miroir. J'écoutais Lucien, et je n'y avais prêté qu'une attention toute relative. Je compris que, à l'instant où il avait tressailli, l'homme du comptoir devait être tourné vers lui et l'avait regardé dans les yeux *à travers le miroir*. Il y avait eu entre eux sans doute un message secret, un message comme celui du matin.

Je me suis levé, j'ai bousculé ma chaise sans rien dire aux

autres et je suis sorti. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! J'ai ouvert la porte et j'ai regardé.

Il faisait nuit, personne dehors.

Maxime et sa compagne partis, je ne voyais pas l'homme. Je marchai jusqu'au coin, au carrefour. Un petit vent agitait les feuilles des marronniers, une brise douce d'automne, rien de particulier. Je ne vis personne dans l'avenue. Ils avaient dû marcher très vite.

Je n'entendis plus parler de Maxime, du moins le lendemain, ni le jour suivant... Au troisième jour, en ouvrant le journal, je vis qu'un homme avait été découvert assassiné dans un terrain vague. Il portait des papiers, c'était Maxime. Il y avait sa photo, et c'était Maxime. Sur le moment, je posai le journal et ne pus en lire davantage. Je me mis à marcher de long en large dans la pièce. Je croyais devenir fou, et puis je revins, je repris le journal. Je m'obligeais à lire, ligne par ligne, laborieusement, comme s'il s'agissait d'une langue étrangère, que je devais déchiffrer.

Je lisais le signalement de Maxime.

Il avait été poignardé.

L'autopsie permettrait d'obtenir plus de détails. On l'avait découvert dans une banlieue fort éloignée de la boîte où nous avions passé la soirée, et je pensai d'abord qu'il n'y avait aucun lien, que ce n'était pas possible, mais le lendemain les choses se précisèrent.

La mort remontait à plus de quarante-huit heures. Donc il avait été assassiné après notre soirée dans la boîte, donc il était mort après avoir suivi l'homme, car maintenant j'en étais persuadé, il avait suivi le boucher.

On n'avait pas retrouvé l'instrument du crime. Les coups présentaient des particularités qui intriguaient la police. Ils semblaient avoir été portés avec un instrument tranchant comme un rasoir, et cependant c'étaient des coups assénés comme des coups de poignard.

Je pensai aussitôt au couteau de boucher tel qu'il avait été décrit par Maxime le soir, et tel qu'il l'avait vu dans la main du boucher le matin du jour de sa mort. Les couteaux de bouchers sont très tranchants, très effilés à la pointe.

Je révélai à la police tout ce que je savais, notamment au sujet de la jeune femme, mais on ne la retrouva pas, elle ne se fit pas connaître.

Le mystère à l'heure actuelle demeure entier.

Maxime avait sur lui son portefeuille, on ne l'a pas volé. Il n'avait pas d'ennemis, du moins personne ne lui connaissait d'ennemi, à part celui qu'il s'était fait ce matin-là en croisant le regard du boucher.

Mais comment accuser cet homme, et comment le retrouver ?

A vrai dire, j'ai de plus en plus l'intuition que le secret de l'histoire me concerne, que Maxime nous en a parlé ce soir-là pour laisser une trace, pour léguer *quelque chose*. Un lien s'était créé entre le boucher et lui ce matin-là, et ce lien avait eu un dénouement tragique. Je ne sais ce que les deux hommes avaient pu se dire.

Je me sentais responsable de la *suite*...

Aujourd'hui, je cherche moi aussi le boucher. Je veux le retrouver. Je sais que ma vie sera en jeu, mais je ne puis me défaire de cette obsession. Il faut que je lui parle, il faut que je sache. Si je le retrouve, il faut que je le suive, si je le suis, il faut que je l'épie, si je l'épie, il faut qu'il me remarque, s'il me remarque, il faut que nous avancions l'un vers l'autre, et si nous avançons l'un vers l'autre je suis certain qu'il aura à la main le couteau étincelant à la lame tranchante et à la pointe effilée.

---

controverse

Faut-il brûler les anthologies Planète ?

Les chefs d'œuvre mutilés

par **BRUNO WAUTERS**

Disons-le tout net, la dernière née des Anthologies Planète, **Les chefs-d'œuvre de l'épouvante**, est une assez belle imposture. Et nous craignons qu'il ne faille appliquer cette même épithète aux trois recueils antérieurement « fabriqués » par le **brain trust** qui nous donne le présent ouvrage (1).

Expliquons-nous : une vingtaine des récits qui le composent — soit le tiers de l'ensemble — sont abominablement tronqués. Pour certains, on peut même parler de massacre tant les coupures y abondent. Ce sont par exemple : **L'araignée** de Hans Heinz Ewers ; **La chambre n° 13** de Montague R. James ; **L'araignée crabe** d'Erckmann-Chatrian ; **La chambre dans la tour** de E.F. Benson ; **Qu'était-ce ?** de Fitz James O'Brien. Pour ne rien dire de **La Vierge de fer** de Bram Stoker dont on a supprimé, entre autres, l'épisode qui donne son titre à l'original anglais — **The squaw** — et qui préfigure, qui explique surtout, l'horrifique vengeance d'une chatte autour de quoi s'articule la nouvelle. D'autres récits ont sensiblement moins souffert, mais sont toutefois inutilement mutilés. Cela va de quelques lignes coupées ici et là à d'entiers paragraphes escamotés ; le tout cisaillé au petit bonheur la chance. Citons : **Le train de minuit** d'Alfred Noyes ; **La présence désolée** de Thomas Owen ; **La spécialité de la maison** de Stanley Ellin ; **La nuit face au ciel** de Julio Cortazar ; **Tranche de nuit** de Poul Anderson ; **Le masque d'argent** de Hugh Walpole ; **Véra** de Villiers de l'Isle-Adam, et, tout particulièrement, **La marée monte** de Carl Stephenson.

Par ailleurs, les compilateurs ont cru devoir débaptiser, à leur habitude, plusieurs des textes publiés. Chose plus grave encore, ils ont purement et simplement supprimé trois des quatre notes qui accompagnent ordinairement **La bibliothèque de Babel**, lesquelles — comme toujours chez Borges — sont parties intégrantes du récit. Notons aussi qu'on a omis de citer les traducteurs des divers textes étrangers ; qu'on attribue **Là-bas et ailleurs** — recueil de Charles Beaumont — à Clifford Simak ; que les **copyrights** sont assez souvent

(1) Il s'agit des **Chefs-d'œuvre du crime** ; de ceux du **Sourire** ; de ceux, enfin, de l'**Erotisme**.

fantaisistes. Quant au **Dictionnaire des auteurs**, par quoi s'achève le volume, il est visiblement bâclé et aurait gagné à plus de précision, plus d'objectivité : Benson s'y voit gratifié d'initiales erronées — H.F. au lieu de E.F. ; O'Brien, prénommé **James Fitz** — au lieu de Fitz James ; et le nom de Buzzati, orthographié **Buzatti.**

Mais on se doute bien que tout cela a été fait par-dessous la jambe ; avec cette suffisance, cette désinvolture chères aux « surhommes » de **Planète** et qui ne sont, peut-être, que quelques-unes des qualités requises pour accéder à cette « Seconde Renaissance » dont ils nous rebattent les oreilles.

Nous allions oublier la préface. Jacques Bergier (qui omet, pour une fois, de nous parler de sa correspondance avec Lovecraft) y étale — un peu confusément, il faut bien le dire — ses connaissances encyclopédiques. Nous ne doutons point de l'infaillibilité de son omniscience ; encore qu'il écrive Robert **Lewis** Stevenson pour Robert Louis. Mais nous sommes bien obligés de lui faire remarquer que lorsqu'il écrit : **« Elle** (l'anthologie) **est cependant unique en langue française »,** il doit avoir un trou de mémoire. En fait, nous connaissons au moins trois autres ouvrages français similaires et antérieurs aux **Chefs-d'œuvre de l'épouvante : Les maîtres de la peur** d'André de Lorde et Albert Dubeux (1927) ; **Les plus belles histoires de peur,** recueillies par Marcel Berger (1942) ; et, surtout, la très importante **Anthologie du Fantastique** de Roger Caillois (1958), dont un sous-titre précise qu'on y trouve **« soixante récits de terreur »,** et qui témoigne, elle, en même temps que d'un grand respect des auteurs et de leurs œuvres, d'une indiscutable probité intellectuelle (1).

Pour Jacques Sternberg, principal responsable de ces **Chefs-d'œuvre de l'épouvante,** nous avons eu tort de lui accorder, des années durant, trop d'importance et de le prendre au sérieux. Décidément, nous l'aimions mieux autrefois ; alors que venant d'arriver à Paris, il mettait, modestement, la dernière main au premier numéro du **Petit Silence Illustré.**

Portons cependant au crédit de son entreprise un choix qui serait presque constamment excellent si les textes qui le composent n'étaient aussi scandaleusement tronqués. Disons tout de même qu'exception faite d'une assez belle histoire de Theodore Sturgeon, **Les mains de Bianca,** on ne trouve guère là d'inédits et que c'est bien dommage. Disons aussi que **La musique d'Erich Zann** n'est pas l'une des meilleures nouvelles de Lovecraft ; que nous aurions préféré lire **Le comte Magnus** de Montague R. James, plus parfait, plus impressionnant encore que sa **Chambre n° 13 ;** que **Le couloir** de Marina de Berg nous a semblé passablement ennuyeux ; et qu'il doit bien exister d'autres auteurs français contemporains au moins aussi « épouvantables » que le sont ici les seuls Roland Topor et André Ruellan. Mentionnons, enfin, les très nombreuses illustrations — peintures et dessins — lesquelles, comme il est de règle pour les anthologies **Planète,** sont presque toutes de premier ordre. Nous avons particulièrement apprécié celles qu'ont signées Paul Delvaux, Remedios Varo, Claude Serre, Roland Cat, François Béalu, Isabelle Drouin, Claude Joubert, Mignard, et Gourmelin à qui l'on doit aussi, en plus de l'inquiétante couverture, les pages de garde et les frontispices qui ne sont pas les moins réussis.

Tout cela, qui ne fait malheureusement pas des **Chefs-d'œuvre de l'épouvante** l'ouvrage de base qu'on aurait aimé conserver dans sa bibliothèque, **n'en** constitue pas moins un fort beau volume, un livre-objet infiniment agréable **à regarder.** Et nous ne doutons point

(1) Gallimard en donnera prochainement une nouvelle édition augmentée, qui comportera deux volumes.

que les précieuses de l'effroi, celles-là mêmes qui se pressaient, il y a six mois, au cinéma « Le Dragon » afin d'y assister au « Congrès International de l'Abominable », nous ne doutons point qu'elles ne se l'arrachent pour le laisser obtensiblement traîner sur la table basse de leur boudoir...

Mais peut-être bien les compilateurs n'avaient-ils pas d'autre ambition.

Bruno WAUTERS

Les chefs-d'œuvre de l'épouvante, rassemblés et présentés par Jacques Sternberg, Alex Grall et Jacques Bergier : Anthologie Planète, diffusion Denoël, 36 F.

La réponse de Jacques Sternberg

1° Aucune coupure n'a été opérée dans les nouvelles suivantes que Wauters prétend tronquées ou mutilées :

— **Le train de minuit** par Noyes.
— **La présence désolée** par Thomas Owen.
— **La nuit face au ciel** par Julio Cortazar.
— **Le masque d'argent** par Hugh Walpole.
— **Véra** par Villiers de l'Isle Adam.

Sur ce point, l'affirmation de Wauters est pure calomnie.

2° Les coupures opérées dans les nouvelles

— **La chambre dans la tour** par E.F. Benson
— **La spécialité de la maison** par Stanley Ellin
— **Tranche de nuit** par Poul Anderson
— **Qu'était-ce ?** par Fitz James O'Brien

se limitent à quelques répétitions et une ligne par ci par là. J'admire le planning de Wauters qui a vraiment du temps à perdre : il a dû consacrer bien des heures à repérer les quelques coupures.

3° Seules les nouvelles suivantes ont fait l'objet de coupures proprement dites :

— **La vierge de fer** par Bram Stoker.
— **La chambre n° 13** par M.R. James.
— **L'araignée-crabe** par Erckmann-Chatrian.

Sans la moindre prétention, je puis affirmer que ces trois nouvelles qui sont longues et fort mal traduites ont gagné à être coupées. Cela ne les mutile pas, cela les bonifie. On sait depuis longtemps que les écrivains devaient se méfier de leur amour des phrases, des digressions et des mots. A vrai dire, il y aurait même eu avantage, non pas à opérer quelques coupures dans ces textes-là, mais à les retraduire ou les rewriter de fond en comble. Quant à la nouvelle de Chatrian — la plus faible de l'anthologie placée en dernière minute pour remplacer un texte — moins il en reste, mieux cela vaut.

4° Nous sommes, que je sache, absolument libres de donner à une nouvelle inédite en français le titre que nous voulons. Cela se fait sans arrêt dans **Fiction** et partout ailleurs.

Je n'ai débaptisé que deux nouvelles à part cela : **Le plus dangereux des gibiers** par Connell et **Aux yeux de l'enfant** par Charles Fritch.

Ce n'est pas un grand crime de lèse-auteur à mon sens.

5° Mea culpa pour Buzzati. Quoique je sois un des premiers lecteurs du **Désert des Tartares** du même Buzzati — à une époque ou Wauters lisait peut-être Mauriac — j'ai toujours cru que son nom s'écrivait Buzatti. Cela peut arriver. On a de ces images fausses dans l'œil, parfois. Une erreur anodine n'est pas une accablante preuve d'inculture.

D'ailleurs, Buzzati lui-même est moins royaliste que M. Wauters. Il a simplement été heureux de se voir publier dans une anthologie de l'épouvante et n'a piqué aucune crise de nerfs en voyant son nom mal orthographié. Mais on sait que les critiques sont plus chatouilleux que les auteurs. C'est leur impuissance qui veut cela.

6° Mea culpa également pour avoir confondu un ouvrage de Charles Beaumont avec le recueil de Clifford Simak. Mais cela cause tellement de plaisir aux criticaillons de relever de petites erreurs de se genre... On aurait presque tort de s'en priver. Il faut bien qu'ils vivent, eux aussi.

Point final

par ALAIN DORÉMIEUX

Bruno Wauters accuse ; Jacques Sternberg — au nom de **Planète** — conteste. Le mieux dans ce cas est encore de laisser parler les chiffres. Ceux-ci sont d'ailleurs éloquents.

1° Il y a bien eu des coupures dans les nouvelles « calomniées ». Dans **Véra,** dix lignes ont sauté à la dernière page ; dans **La présence désolée,** sept lignes à la première page. Dans les autres, quelques lignes éparses. Coupures minimes, certes, mais Wauters n'a jamais prétendu autre chose, puisqu'il citait ces textes comme étant les moins maltraités.

2° Les nouvelles où Sternberg admet « quelques coupures » ont été soumises à un pointage minutieux par rapport au texte original. En voici les résultats :

— **Tranche de nuit** : 22 lignes coupées.
— **La chambre dans la tour** : 98 lignes coupées.
— **La spécialité de la maison** : 107 lignes coupées.
— **Qu'était-ce ?** : 188 lignes coupées.

Est-ce là ce qui s'appelle supprimer « quelques répétitions et une ligne par ci par là » ?

3° En ce qui concerne Stoker, James et Erckmann-Chatrian, nul doute que leur style ait vieilli. Est-ce une raison pour les mutiler ? Il semble au contraire que, dans tous les cas, le respect d'une œuvre sous sa forme véritable devrait s'imposer. Ou alors il n'y a qu'à ne pas la sélectionner.

Pour Erckmann-Chatrian, l'argument avancé fait sourire. Si ce récit est si mauvais (ce qui est d'ailleurs vrai !) il était encore préférable de ne pas le publier. Même « en dernière minute », il y aurait eu d'autres choses à choisir.

Mais cela n'est pas tout. Car il y a encore dans le volume d'autres nouvelles non moins raccourcies, et que Wauters n'avait pas mentionnées.

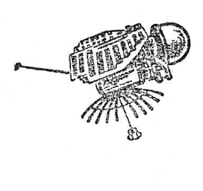
Citons notamment :

— **Le père truqué** de Philip K. Dick (82 lignes coupées).
— **Des fleurs pour Algernon** de Daniel Keyes (223 lignes coupées).

VOUS AIMEZ VOYAGER DANS L'ESPACE EN LISANT LES NOUVELLES DE "FICTION"

SAVEZ-VOUS QUE CETTE **FICTION** EST DEVENUE UNE REALITE PAR LA CONQUETE DE L'ESPACE







Par les satellites artificiels et les cosmonautes, la réalité a rejoint la fiction. Par le TIMBRE POSTE, suivez cette magnifique Conquête du Cosmos en réalisant la plus merveilleuse collection du siècle.

Depuis 7 ans, chaque satellite lancé par les USA ou l'URSS a fait l'objet de timbres poste commémoratifs de la part des pays intéressés.

Le catalogue CONQUETE DE L'ESPACE LOLLINI vous offre l'histoire complète de l'aventure spatiale humaine illustrée de nombreux documents et photographies de satellites et cosmonautes, et contenant tous les timbres émis en commémoration des satellites et cosmonautes Russes et Américains.

Demandez notre catalogue 1966 CONQUETE DE L'ESPACE. 288 pages, papier glacé luxe, couverture plastifiée cartonnée en 6 couleurs. Franco de port .... 15 F
Chez LOLLINI, 3 rue PERTINAX NICE FRANCE, CCP MARSEILLE N° 21 61 83.

Nous sommes à votre entière disposition pour vous documenter sur cette collection thématique nouvelle. Demandez notre documentation sur l'ALBUM ESPACE contenant les timbres indiqués dans notre catalogue, ainsi que sur les conditions de vente des timbres poste de cette collection.

Abonnez-vous pour recevoir dès parution les timbres poste commémorant les derniers exploits cosmisque de Léonof, pièton de l'Espoce, Ranger 9 et Gémini USA.

— **Bonne nuit, Mr. James** de Clifford Simak (231 lignes coupées).

Il y en a certainement d'autres, que nous n'avons pas recherchées. Comme dit Sternberg, il faut avoir du temps à perdre.

Bruno Wauters se demande si les précédentes anthologies **Planète** n'ont pas souffert des mêmes procédés. On peut effectivement le craindre. Un seul exemple : nous avons constaté que **Shambleau,** l'inoubliable **Shambleau,** avait été massacré dans **Les chefs-d'œuvre de l'érotisme.** Le texte a été amputé de plus du quart. Au total, 209 lignes ont été supprimées. Des passages allant jusqu'à trois quarts de page ont sauté !

A ce degré, cette manie des coupures semble avoir quelque chose de maladif. Pourtant, elles doivent bien avoir un but : par exemple, « faire tenir » dans les pages le plus grand nombre de titres possible. Cela permet évidemment de somptueuses affiches, de flatteurs alignements de noms. Le lecteur a l'impression d'en avoir pour son argent. Mais si ce même lecteur est lucide et cultivé, il peut aussi penser qu'on se moque de lui. Il serait plus honnête de présenter moins de récits, mais qu'au moins ceux-ci soient intégraux !

Il existait jadis une revue (l'ancienne édition de **Galaxie**) où l'irrespect des textes était une perpétuelle insulte au public. Ce qu'on pardonnait difficilement à une revue est encore moins admissible avec des livres de ce prix et de cette ambition.

En bref, le rôle des anthologies **Planète** est-il d'être une succursale du **Reader's Digest ?**

Bon de commande

à adresser aux Editions OPTA
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Je désire commander la trilogie FONDATION au prix de :

Francs Français	Francs Suisses	Francs Belges
28	28	280

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : (en capitales) . . . .

ADRESSE : . . . .

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— Un chèque bancaire ou un mandat-poste
— un virement chèque postal } C.C.P. OPTA Paris 15.813-98
— un mandat de versement

(1) Pour la Belgique
M Duchâteau 196 Av Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M Vuilleumier 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P 12-6112

FONDATION

*

FONDATION ET EMPIRE

*

SECONDE FONDATION

La célèbre trilogie d'Isaac Asimov, intégrale en un seul ouvrage

Un fort volume de 600 pages, à tirage limité et numéroté, sous couverture cartonnée, avec gardes, fers, introduction sur l'auteur et son œuvre, et bibliographie.

Prix : 28 F.

Bon de commande page précédente.

COURRIER DES LECTEURS

Je viens de voir Alphaville et de lire votre critique. Je suis consterné, et cela ne me réconforte guère.

Le film de Godard s'inscrit dans le sillage des films créés et non pas réalisés. Mais peut-être trouvez-vous Métropolis et Citizen Kane passablement emmerdants. Je n'abuserai pas des propos d'un Arthur Koestler : « Nous ne sommes pas les hommes du futur, nous sommes les ultimes survivants de la renaissance. »

Je lis Fiction parce que Fiction me concerne. Je pense que le film de Godard est une œuvre grande et belle, sur un sujet donné, énoncé, et non sur 1984. Je suis concerné par Alphaville, et je suis consterné de ce prurit hargneux qui vous l'a fait démolir.

Autre point : je suis un intellectuel d'extrême-gauche. Je suis un des rares qui dans ce foutu pays soit prêt à usager la violence pour défendre ses concepts. Je ne suis pas un dogmatique ni un énervé, je m'efforce d'assumer mon état d'homme absurde, donc d'exister ma révolte. Pour vous, Alphaville est un film de réactionnaire ; alors, si aimer Alphaville est réactionnaire, je serai réactionnaire.

Je continuerai à lire Fiction, car après tout ce n'est pas vous (l'équipe critique) qui l'écrivez. Plaise donc à Goimard d'afficher son King-Kong à la une et de ne pas voir ce qui crève les yeux. King-Kong et Alphaville sont deux hymnes à l'amour, et qu'Aragon soit le fou d'Elsa même la mort dans l'âme ne justifie pas votre besogneuse et stylisée mise à mort.

M. Gérard CALISTI
Paris

⁂

Au sujet du cinéma, permettez-moi de dire un mot en réponse à MM. Alain Dorémieux et Jacques Goimard. Ils sont un peu méchants avec Alphaville. Le film n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais il a le mérite de suggérer. Et après tout, ça n'a pas d'importance si on dit que le héros descend de fusée alors qu'il descend d'une auto. Les fusées interplanétaires ne sont pas faites pour circuler dans les rues ; elles se posent sur un astroport, et de là on prend une voiture pour aller à l'hôtel. Quant aux déclarations de Jean-Luc Godard à la presse, je ne les connaissais pas. Que ce monsieur veuille jouer les Grands Maîtres en pateaugeant dans un laïus plus ou moins tout ce qu'on voudra, c'est son affaire ; s'il se casse le nez, on verra bien. Il est vrai que j'aurais préféré autre chose, mais il y a tant de mauvais films que celui-ci me semble passable. Il est bien évident que je donne ici mon idée personnelle et que je n'entends pas l'ériger à la hauteur d'un dogme. Encore un mot toutefois pour dire que j'aimerais avoir la clairvoyance et la culture de MM. Dorémieux et Goimard.

M. Francis TAFT
Paris

⁂

Aucun numéro de Fiction ne m'a plus fait plaisir que le dernier : il renferme en effet votre critique du « fameux » Alphaville, et je suis heureux de pouvoir vous assurer de toute mon adhésion à la critique du plus sensationnel soufflet jamais adressé à la S.F., malgré les quelques tentatives d'intégrer des héros de bandes dessinées et l'Harry Dickson de Jean Ray au sein d'un tourbillon de poncifs pas même dignes d'un Maurice Limat. Car, excepté quelques beaux plans d'Anna Karina, ce film mérite tout juste d'être projeté devant la cage aux singes du zoo le plus proche

Dans la collection

ANTICIPATION



à paraître... SEPTEMBRE



EN VENTE
TOUTES LIBRAIRIES
2 F 50 + T.L.

LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN D'ANTICIPATION

EXIGEZ LA SIGNATURE
UNE GARANTIE DE QUALITÉ

Éditions FLEUVE NOIR
69, Bd SAINT-MARCEL • PARIS 13e
TEL. 707-57-49 (5 lignes groupées)

pour étudier — « sémantiquement », comme le sinistre Alpha 60 — leurs réactions horrifiées devant la fatuité indigente d'un rusé sapiens.

Encore toutes mes félicitations pour cette seule critique objective, au moins réalisée par des gens qui n'assimilent pas Matheson à Lovecraft et qui, je le suppose, n'ont pas oublié cette phrase sublime, riche en symboles pour les intellectuels d'avant-garde et grimace au vulgum pecus qui ne peut pas comprendre : « Nous roulons depuis des heures dans l'espace intersidéral, » assure doctoralement un Lemmy Caution crispé au volant d'une Ford. (Et cependant, notez que je n'ai rien spécialement contre Godard si ce n'est que je ne digère pas sa platitude.)

M. Jean-Michel MARCHAND
Toulon

⁂

A propos du dernier Fiction, quelques remarques. J'avais apprécié jusqu'à présent les critiques de Gérard Klein, se situant à mon avis à un niveau plus élevé que celles de ses confrères, un peu comme le ton des Cahiers du Cinéma diffère du ton des autres revues du 7e art. Pourtant, sa critique des Nouvelles du temps et de l'espace de Geneviève Gennari est décevante et me remplit de malaise. Si Gérard Klein veut parler de Louis Pauwels, de Planète et consorts, qu'il le dise nettement et ne prenne pas pour prétexte un livre dont il parle à peine, et pour en dire le plus grand mal. Si les nouvelles de Geneviève Gennari sont mauvaises, il est inutile d'encombrer de leur critique les pages de Fiction. Si Gérard Klein veut critiquer Louis Pauwels, qu'il le fasse impartialement ou alors qu'il se fasse publier par l'Union Rationaliste. Qu'il prenne pour modèle la suite d'articles sur Planète d'Edgar Morin dans Le Monde. Autre critique qui m'a profondément déplu dans ce même numéro 140 : celle d'Alphaville. Il se peut que ce film soit un néant intégral qui arrive à mystifier les spectateurs et les critiques grâce à la roublardise de son auteur. Cela me paraît même certain et je suis à peu près d'accord avec vous. Mais pourquoi prendre ce ton violent et acerbe, qui fait penser au petit roquet complexé aboyant après le gros chien ? Vous n'arriverez jamais à convaincre beaucoup de lecteurs de cette façon, du moins des lecteurs un tout petit peu plus intelligents que la moyenne. Là où vous échouez, une étude objective aurait fait mouche. La colère, la hâte et la précipitation n'ont jamais rien donné de bon, surtout en critique.

M J.J. VOLLMER
Toulon

⁂

Dans le n° 139 de Fiction, a paru Voir Mars et mourir, la nouvelle de James Gunn qui traite la question de l'inadaptabilité de l'homme dans l'espace. L'adaptabilité ou non : c'est le pain sur la planche pour les psychologues. Les derniers astronautes russes ont avoué qu'ils n'ont appris la possibilité de l'existence de la « peur de l'espace » qu'à leur retour sur Terre. Ceci a été confirmé par les astronautes américains.

La psychologie étant la science de la constatation et non de la prédiction, il est curieux de voir comme les psychologues ont tendance à traiter toute l'humanité en névrosée, en oubliant cette évidence que les inadaptés en quoi que ce soit appartiennent toujours à la minorité et que les êtres sains s'adaptent toujours et partout.

Les prisonniers à long terme deviennent-ils tous des fous ou des obsédés ? Et les survivants des camps de concentration ? Et pourtant, ils n'ont pas subi

(Suite page 145)

VIENT DE PARAITRE

JACQUES STERNBERG

TOI, MA NUIT

Roman

couverture de **Félix LABISSE**

un volume 320 pages : **9,90 F**

LE TERRAIN VAGUE

23 - 25, Rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)

C.C.P. 13.312.96 - PARIS

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Précoce automne

Lord of the flies est un titre célèbre, et qui pourtant a bien des choses contre lui : le roman de William Golding, après avoir connu un triomphal succès dans les pays anglo-saxons, ne rencontra en France qu'un accueil des plus réservés au moment de sa traduction (chez Gallimard) en 1956 ; le réalisateur Peter Brook, qui le porta à l'écran, déserte rarement les scènes des théâtres, et seulement pour élaborer, non sans afféterie, des films « qui lui tiennent à cœur » *(L'opéra des gueux* en 1953, *Moderato cantabile* en 1960) et qui ne s'ouvrent guère le chemin du grand public. Au point que *Lord of the flies* ne rencontra au festival de Cannes de 1963 que ce qu'il est convenu d'appeler un succès d'estime (et comment aurait-il pu en être autrement ? Présenter un film insolite à un festival, c'est encore le meilleur moyen de saboter sa carrière) et n'est projeté en France qu'en 1965, après avoir fait en Angleterre une carrière à peu près limitée aux salles intellectuelles.

Ceci posé, il faut dire que *Lord of the flies* est un film admirable, un de ces films comme on aimerait en voir beaucoup, et qui pourtant resteront toujours aussi rares que par le passé — on peut le prédire sans risque d'erreur — parce que leur première vertu (et leur première exigence) est de se placer en dehors des sentiers battus.

Cette originalité radicale, qui plonge le spectateur le mieux prévenu dans la stupeur et bientôt dans la panique, *Lord of the flies* la doit par-dessus tout à son sujet. On peut toujours inquiéter en construisant une atmosphère envoûtante, en enfermant le spectateur dans un univers poétique où il se retrouve captif pour deux heures ; mais le raisonnement reste encore là, qui peut *in extremis,* comme un gyroscope, rétablir l'équilibre compromis. Si donc vous voulez réellement tout détruire, si vous tenez à renverser les principes sur lesquels nous vivons, vous ne pourrez choisir d'arme plus efficace qu'une idée. Ainsi procède *Lord of the flies,* et s'il est une chose à oublier en allant voir ce film, c'est bien le trop fameux débat entre le scénario et la mise en scène pure, sur lequel, depuis bientôt quinze ans, achoppe la critique française.

Quel est donc le sujet du film ? Au cours du générique, des images à peine suggérées nous apprennent que la guerre atomique vient d'éclater. Les missiles décollent. Les villes sont évacuées. Un avion part, plein d'enfants des écoles. Et, en plein océan, il tombe. Fin du générique. Nous sommes dans une île tropicale, sur la plage déserte. Deux garçons se retrouvent. L'un d'entre eux souffle dans une conque marine, et les autres arrivent. Ils sont peut-être une vingtaine, de six à treize ans environ. Dès lors, commence quelque chose comme l'histoire de *Robinson Crusoe,* ou plutôt de *Deux ans de vacances* — mais dans une sorte d'Eden primitif où il ne fait jamais froid et où il suffit de tendre la main pour cueillir un fruit. On ne peut s'empêcher de penser que les naufragés en herbe ont bien de la chance, et qu'ils sont un peu moins mal placés que les autres pour attendre la fin du cauchemar atomique (dans la mesure, bien entendu, où celui-ci ne dépassera pas certaines limites).

Pourtant, les faits vont rapidement démentir cette impression que tout est donné d'avance. D'abord les enfants éli-

sent un chef, et ils choisissent Ralph, le garçon à la conque — simplement, semble-t-il, parce qu'il a la conque et a soufflé dedans. Ce chef de hasard a au moins le bon sens de s'appuyer sur les conseils de Piggy (« Porcinet »), aussi intelligent que dépourvu de prestige et de grâce, et qui pense qu'il suffit de s'organiser pour attendre : « Ils vont bien venir nous chercher. » On réunit des assemblées (en soufflant dans la conque), on prend des décisions, qui ne sont guère appliquées, et tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des petits mondes.

Cette organisation fragile ne s'en écroule pas moins, et avec une rapidité qui laisse le spectateur pantois. Tout commence avec le grand Jack, un crâneur qui aurait bien voulu être le chef, et qui se console en organisant avec ses amis un groupe de chasseurs. Ils laissent s'éteindre le feu qui devait alerter les navires, mais on leur pardonne vite, car ils viennent de tuer un sanglier, dont toute la troupe se partage la viande, et dont la tête, plantée sur un pieu, devient le totem des chasseurs (1). On croit d'abord percevoir dans leur comportement le goût du jeu et le souci bien naturel de s'affirmer ; mais bientôt les garde-fous s'abaissent, et le comportement de la bande verse à la fois dans le nazisme et dans ce que les ethnologues de la vieille école appelaient la mentalité primitive. Le chef élu laisse faire, et très vite cesse d'être obéi des « chasseurs ».

Ceux-ci n'ont plus qu'à prendre le pouvoir. Ce ne sera pas difficile. Un petit raconte qu'il a vu « une bête » sur la falaise. Les raisonneurs pensent qu'il s'agit d'un simple phantasme. Ralph et Jack vont voir ; quelque chose bouge ; ils prennent la fuite. Désormais les angoisses, les terreurs nocturnes, tout va se fondre en une certitude unique. Très vite les chasseurs s'imposent aux petits comme des protecteurs naturels, et fondent une « tribu » rivale du groupe de Ralph. Un meurtre (accidentel) soude entre eux les coupables, et libère les pulsions bien masquées par l'éducation britannique. Après quoi l'expérience collective vécue par les enfants bascule dans un véritable gouffre, et la fin du film est un calvaire pour tout esprit tant soit peu humaniste : les enfants ont balayé jusqu'à la moindre trace de leur culture antérieure et fondé une société nouvelle ; mais cette société est monstrueuse. Est-ce là tout ce que nous savons faire, quand nous sommes livrés à nous-mêmes, rien qu'à nous-mêmes ?

Remarquons d'abord que le genre de la fable pessimiste, auquel appartient *Lord of the flies*, est un genre bien britannique. William Golding se place dans la lignée d'Aldous Huxley et de George Orwell, et a su profiter de leurs leçons : son Jack en particulier sort en droite ligne d'un roman peu connu d'Orwell, paru en France quelque temps après la libération, et où les animaux d'une ferme, travaillant à se donner un régime politique, finissent par tomber sous l'emprise du cochon Napoléon. Le « seigneur des mouches » n'est-il pas un cochon lui-même ? Décidément ce brave animal est un anti-symbole fort prisé outre-Manche.

Par ailleurs, *Lord of the flies* est un film de science-fiction ; il nous arrive parfois d'émettre ce genre de propos à la lumière d'un annexionnisme mal compris, mais cette fois-ci, c'est vrai — ou du moins (car ce genre de vérité risque de ne pas survivre à la traversée des Pyrénées), c'est une idée qui nous paraît raisonnablement féconde. Les départs de missiles intercontinentaux, localisés dans les premières images, ne justifieraient peut-être pas le label à eux seuls, mais le thème des Robinsons modernes, hérité du roman d'aventures, est un des cycles secondaires les mieux représentés dans la grande geste post-atomique ; et surtout l'idée de situer l'histoire dans un groupe d'enfants, aux motivations nécessairement plus rudimentaires, aux impulsions beaucoup moins contrôlées, se présente comme un moyen efficace de passer à la limite — et les amateurs de science-fiction savent bien que le passage à la limite est un des procédés les plus

(1) Cette tête, bientôt pourrissante et couverte de mouches, a donné son titre à l'œuvre. A ce propos il convient de regretter l'impuissance poétique de la langue française : **Le seigneur des mouches** traduit bien faiblement le titre anglais, merveilleux de dérision et de tristesse ; ne parlons pas de **Sa Majesté des Mouches**, repris par le distributeur français de la traduction du livre, et qui, outre une infatuation vulgaire bien éloignée de l'esprit du film, a le tort de laisser entendre que le cochon est un roi (il est en réalité un dieu).

familiers de leur genre favori. Enfin le film n'a pas une structure dramatique fortement contrastée, il pose dès le départ des personnages et des situations qu'il se contente de développer ultérieurement, par addition de strates successives à travers une poussière d'événements dont aucun n'est décisif à lui seul : c'est là encore un processus très caractéristique de la science-fiction réussie, qui part d'une idée pour en chercher méthodiquement toutes les implications possibles, avec un effort de cohérence d'autant plus grand que la donnée primitive est plus radicalement absurde, plus éloignée de la vraisemblance quotidienne.

Curieusement, le film de Peter Brook manque de dynamisme (alors même que cet homme de théâtre concentre en quelques jours des événements qui, en bonne logique, auraient dû prendre des mois et des années) ; mais c'est que toutes les idées adjacentes sont fortement reliées à l'idée principale, démarche bien connue des fanatiques du jeu d'échecs, du thème latin et de... la science-fiction. Le résultat n'en est pas moins prenant et même grisant, parce qu'un labyrinthe est d'autant plus obsédant qu'il est plus monotone, et qu'il est proprement hallucinant de voir l'impulsivité naturelle des enfants s'enliser comme elle le fait dans la moiteur des renoncements tropicaux. Le scandale de la donnée de base est si monstrueux que toutes les analyses et toutes les dissections ne font que le renforcer dans sa massivité.

Curieusement, ce film d'idées est aussi un film de personnages. Nous n'oublierons pas Ralph, ni Jack, ni Roger, ni Piggy, ni Simon. D'abord, bien sûr, parce qu'ils jouent chacun un rôle précis dans l'allégorie politique du film. Ralph, le pâle dirigeant démocratique, accumule les hésitations et les lâchetés, sanctionnant les empiètements de ses adversaires et les aidant au besoin à développer leurs critiques (ou leurs moqueries) contre ses plus fermes partisans, renonçant même à donner des ordres de peur qu'ils ne soient pas suivis ; pourtant le spectateur est toujours prêt à lui pardonner, parce qu'il a beaucoup de charme personnel (comme tout chef élu qui se respecte), parce qu'il conserve malgré tout le sens de ses responsabilités et l'idée claire de ce qu'il faudrait faire, enfin et surtout parce que ce timide gestionnaire est finalement réduit à l'état de gibier traqué. Ralph n'a pas compris — et c'est là, qu'on l'excuse ou le déplore, une faiblesse typiquement humaniste — que Jack ne lui pardonnerait jamais d'avoir été élu chef à sa place.

Jack est superbe de romantisme et de fatuité. Au royaume des gamins, le plus gamin est roi, faudrait-il dire en faisant (pour une fois) mentir le proverbe. Jack devient chef parce qu'il le veut et qu'il ne cesse de créer, sans lucidité réelle mais avec une duplicité de renard, les conditions de son accession au pouvoir. Il témoigne d'un goût profond pour la violence, d'une mauvaise foi dans les assemblées, d'une passion pour l'autorité en soi qui font très précisément penser au fascisme et au nazisme. En outre, il s'enchante de mots et de gestes, avec un luxe d'imagination dévoyée et un sens des institutions aliénantes qui feraient plutôt penser à un autre personnage célèbre, plus proche de nous celui-là, et qui n'a pas encore terminé sa carrière. D'ailleurs, il n'est pas irrémédiablement cruel, et sans le geste de Roger, son âme damnée, toujours un peu trop vif à précéder ses intentions, il est probable que l'assassinat final n'aurait pas eu lieu. Nous sommes ici, bien sûr, dans le domaine de la fable, et l'auteur veut montrer qu'un chef fasciste a toujours besoin de s'entourer de plus méchants que lui, ne serait-ce que pour se mettre en situation de jouer les belles âmes, pour la galerie ou pour lui-même. Cependant il ne faut pas oublier que Jack est un enfant, qu'il aurait aimé rester dans l'univers du jeu, et qu'on l'en a débusqué, peut-être un peu vite à son gré. Devant le cadavre de son camarade, il a un instant d'hésitation. Mais que faire d'autre alors pour retrouver le jeu et le mythe, que d'y inclure le crime ? Ne serait-ce que pour ne pas se laisser déborder par son expéditif lieutenant, Jack lance ses troupes à la poursuite de Ralph, et s'abandonne ainsi à une infamie qui n'était pas, de toute éternité, inscrite dans les lignes de sa main.

Après le chef démocrate qui ne l'est pas tout à fait et le chef fasciste qui ne l'est pas tout à fait non plus, il restait à illustrer la lucidité. Le grotesque Piggy, abominablement disgrâcié par la nature, est dans toute cette histoire le seul être véritablement intelligent et conscient. On s'est beaucoup extasié sur ce peu banal personnage et sur son inter-

prête. Ceci devrait nous mettre la puce à l'oreille. Méfions-nous d'un rôle d'archange qui est un rôle de composition. Il y a beaucoup d'ambiguïté dans la personnalité de Piggy : sans doute les auteurs ont-ils cherché à peindre l'intellectuel de gauche tel que le voit l'homme de la rue, accablé de tares qui ne sont qu'extérieures ; sans doute le calvaire de Piggy est-il une allusion au sort réservé par le régime hitlérien aux infirmes et anormaux de toutes sortes ; pourtant l'accumulation des tares en une seule et même personne sent la caricature d'une lieue, et la vocation de Piggy pour les rôles de victime achève de le définir comme un cauchemar masochiste, enfanté par le versant le plus pessimiste de la pensée de Golding. Avec lui, pas de remède : il est celui qui sait et qui ne fait rien — Ralph n'est que son porte-parole, son répondant dans l'univers des actes, et il ne fait pas grand-chose non plus. Sa mort ne représente pas seulement le crépuscule de l'intelligence, le martyre des intellectuels et des non-conformes sous Hitler, mais aussi le constat d'un échec et le procès d'une inadaptation.

C'est pourquoi le seul véritable héros dans toute cette histoire est encore Simon, l'enfant qui ne dit rien, le solitaire pur de toute ambition, qui à aucun moment n'essaie de peser sur les événements et d'acquérir sur les autres une influence (ce que font aussi bien Ralph que Jack et même Piggy). Mais un beau soir, il part, tout seul, sans prévenir personne ; il va trouver le seigneur des mouches et le regarde ; le film ne nous dit pas (contrairement au roman) ce qui ressort de cette méditation, mais Simon grimpe sur la falaise et fait face au monstre. Lui seul, il saura la vérité sur la chose qui bouge, et ne pourra la transmettre — car le vainqueur du combat avec l'ange périra misérablement au cours de la descente, première victime de l'aveuglement et du défoulement. On l'a pris pour la bête ! Et de fait, il est bien une bête au sein de cette humanité en herbe, comme le héros de Matheson, lors d'un autre commencement, finit par devenir une légende. La scène de sa mort est la plus lugubre du film, et le *Kyrie eleison* joyeux qui est le motif musical principal retrouve ici à la fois son sens étymologique et sa tristesse constitutive.

Ralph, Jack, Roger, Piggy, Simon et bien d'autres ont un rôle à jouer dans l'allégorie ; il ne s'ensuit pas que ce soient des fantoches, et que *Lord of the flies* emploie des enfants là où le bon La Fontaine utilisait des animaux. D'abord, c'est le fait même de faire appel à des enfants qui rend l'histoire si exceptionnellement cruelle ; les adultes ont toujours tendance à voir dans les enfants les dépositaires de leurs espoirs, et ces enfants-là font un tel usage de la civilisation qui leur est confiée en dépôt qu'on ne peut guère éviter de la remettre en cause tout entière. Ensuite, les enfants sont des héros exemplaires pour l'histoire d'une déshumanisation parce que ce sont des êtres plus instinctifs que les adultes, plus vulnérables aussi et moins aguerris à maîtriser leurs peurs et leurs désirs : si les jeunes acteurs du film jouent admirablement leurs rôles, ce n'est pas seulement parce que Peter Brook les a dirigés avec beaucoup de précision et qu'il a largement usé (un peu trop largement, diront certains) des possibilités du montage ; c'est aussi et surtout parce qu'ils jouent des rôles *qui leur conviennent,* et c'est encore là, peut-être, la constatation la plus atroce.

Est-ce à dire que *Lord of the flies* est un film plausible ? Sur ce dernier point — capital — il convient d'apporter quelques nuances. Toutes les références au nazisme apparaissent remarquablement solides, ne serait-ce que parce que ce film est l'histoire d'une crise et que le nazisme n'est pas autre chose ; aussi bien les auteurs, qui sont des hommes du XXᵉ siècle, savent-ils dans ce domaine de quoi ils parlent. Les allusions aux sociétés primitives sont beaucoup plus contestables, et il semble bien qu'en se peinturlurant le visage, les jeunes Anglais de *Lord of the flies* n'aient pas dépassé la surface des choses. Si leur isolement avait duré des dizaines d'années, les obligeant à fonder une véritable société primitive, il n'est pas douteux que celle-ci, obéissant à des contraintes précises, n'aurait eu que de lointains rapports avec la tribu du seigneur des mouches. La morale de cette histoire, c'est que Jack vit dans le mythe, c'est une affaire entendue — mais ses censeurs aussi : le nazisme cherchait, sous le vernis de la civilisation moderne, ce qu'il croyait être l'antique vertu de la race ; un certain humanisme pour bonnes âmes

ambitionne à son tour de maîtriser, par une éducation raisonnable, ce qu'il juge être la barbarie des instincts. Avouons que ni l'une ni l'autre de ces doctrines ne réussit à sauvegarder l'essentiel, c'est-à-dire l'unité de l'homme ; tout ce qu'on peut dire est que la seconde crée un monde plus habitable que la première (ce n'est déjà pas si mal).

C'est dans ce sens, je crois, qu'il faut interpréter la conclusion du film. Pour les enfants livrés à leur folie sanguinaire, l'intervention de l'officier de marine est un peu celle du Père Noël, qui les délivre de leurs responsabilités et les replonge dans la sécurité perdue. D'ailleurs cet homme est entièrement vêtu de blanc, ce qui montre bien que la vraie pureté est le privilège de la raison et de l'expérience. Mais Peter Brook, dans une conversation avec des enfants sur son film, disait : « Est-ce que vous avez bien compris que dans le film ce type qui arrive à la fin est encore pire que tous ces enfants parce que lui, bien sûr, il vient sauver les enfants, mais il est en train de faire une guerre avec son bateau de guerre, c'est un professionnel de la guerre qui arrive, et s'il « sauve » les enfants c'est pour les amener dans sa guerre à lui. » (1) Voilà qui devrait en bonne logique nous donner le coup de grâce. Il est vrai que cette nouvelle flèche n'a qu'un lointain rapport avec le propos central du film, et qu'on peut toujours se contenter de l'idée, nettement exprimée malgré tout, que l'intervention finale est celle de la raison. Sans doute ne résoudra-t-elle pas tous les problèmes, mais au moins elle existe, ce dont on avait pu se prendre à douter au cours du film.

Jacques GOIMARD

(1) Le Nouvel Observateur, n° 29.

SA MAJESTE DES MOUCHES (**Lord of the flies**), film anglais de Peter Brook (1962). **Scénario :** Peter Brook, d'après le roman de William Golding. **Images :** Tom Hollyman. **Musique :** Raymond Leppard. **Interprétation :** James Aubrey, Tony Chapin, Hugh Edwards, Roger Elwin, Tom Gaman, Roger Allan.

Phantasmes en vase clos

Si Jerry Lewis souhaita un jour une « famille instantanée », Roger Corman, solide réalisateur doué pour les travaux de rapidité, fut le type même de l'*instant genius*. Du jour au lendemain, une bonne partie de la critique française — qui dédaigna pourtant *Machine Gun Kelly* — découvrit en Roger Corman un metteur en scène plus qu'inspiré, un théoricien de l'épouvante, bref un nouvel Edgar Poe du cinéma.

Entendons-nous bien : Corman n'est pas Browning. Il serait plus juste de le placer au niveau d'un William Castle devenu cultivé et puisant son inspiration aux sources d'une psychanalyse dénuée de subtilités certes mais pour le moins efficace. Plus encore que dans le cas d'un Terence Fisher, nous sommes en présence d'un travail d'équipe dont Corman serait le dénominateur commun et dont les autres termes seraient Vincent Price, Richard Matheson, Floyd Crosby et Dan Haller. Matheson, auteur du scénario de *La chambre des tortures* et qui fut un temps l'auteur préféré de Corman, joue ici à fond la carte freudienne. Ce qui ne devrait aucunement surprendre les lecteurs de Marie Bonaparte, d'ailleurs, tant l'auteur de *Ligeia* se prête volontiers aux explorations du subconscient. Que reste-t-il du conte qui donna son titre au film ? Bien peu de chose. Corman n'a jamais prétendu rester fidèle à la lettre des *Histoires fantastiques* ; il ne tente pas, comme le fit Alexandre Astruc, d'adapter à l'écran telle ou telle nouvelle de Poe mais plutôt de trouver des équivalents cinématographiques à l'univers nécrophilique qui sert de cadre à ces textes. Ici, Matheson entremêle à plaisir plusieurs thèmes chers à Edgar Allan : celui du pendule qui trahit l'attente de la mort, l'enterrement préma-

turé, le névrosé solitaire enfin, coupé du monde par de hautes murailles, réfugié au sein d'un microcosme utérin où se développent ses phantasmes.

Le scénario n'est pas à proprement parler « fantastique » cette fois, puisque tout s'explique finalement et qu'il ne s'agissait une fois de plus que d'une machination diabolique dont les motifs sont on ne peut plus terre à terre. Les apparitions d'Elizabeth, sa voix appelant Don Medina à la rejoindre dans la tombe ne sont en fin de compte que phénomènes bien explicables, puisque ladite Elizabeth n'est pas morte et qu'elle tente ainsi (avec l'aide de son amant) de faire perdre la raison à un époux fortuné qui se croyait veuf. Par malheur pour les diaboliques, Nicholas Medina, descendant du grand Inquisiteur (1), se vengera dans un accès de folie homicide et, assumant la personnalité de son sanguinaire parent, utilisera à nouveau les instruments de la Chambre des Tortures, répétant ainsi un spectacle traumatisant auquel il assista dans son enfance.

Il ne s'agit donc pas, comme on peut le voir, de véritables monstres au sens premier du terme, mais au contraire de personnages faibles et malades. Nicholas Medina sombrant peu à peu dans la folie est plus pitoyable que terrifiant, et c'est le grand mérite de Vincent Price de traduire sans doute possible la dualité du personnage. Nous touchons ici la notion particulièrement anglo-saxonne de *grotesque* dont l'intrusion, pourtant nécessaire, est difficilement acceptée par le spectateur français.

Anticipant sa création du Comte Locke pour l'épisode Morella de *Tales of terror*, Price donne ici la mesure de sa maîtrise. Il cabotine certes mais à bon escient. Les yeux roulant dans les orbites, la mâchoire qui s'affaisse ou le tremblement de la bajoue ne l'empêchent jamais de maintenir une certaine distance avec son personnage, introduisant ainsi une dimension humoristique *en situation* dans un rôle qui tout d'abord semblait s'y refuser. Au cabotinage de Price répond un cabotinage de la caméra et de la mise en scène. C'est le règne de la boursouflure et des couleurs saturées. Comme à l'habitude, Floyd Crosby nous offre un morceau de choix lors de la séquence où Don Nicholas se rappelle ses visions d'horreur. L'image est alors distordue, étirée d'un angle à l'autre de l'écran, elle s'allonge, pulse et se contracte alors que des ombres violettes rampent aux pieds de silhouettes déformées. C'est à cet univers mental cauchemaresque que répond cet autre univers, réel bien que souterrain, fait de grilles acérées, de portes interdites et d'immenses machineries de mort propres à frapper l'imagination. C'est dans une vierge de fer que Barbara Steele sera oubliée, incapable de signaler sa présence, condamnée à y périr de mort lente alors que la faux pendulaire descend régulièrement vers le thorax du fade John Kerr. Le dernier plan du film est fort justement consacré aux yeux fous de Barbara, amante perverse une fois de plus, qui céda malheureusement trop souvent l'image à Vincent Price dont le charme certain se manifeste sur un tout autre registre.

Le cycle Poe n'est pas terminé. Beaucoup d'excellents Corman sont encore inédits en France : *Masque of the red death, Premature burial,* et dans un autre domaine *The man with X ray eyes* ainsi que ces petits chefs d'œuvre d'humour noir que sont *Little shop of horrors* et *Bucket of blood.*

Gardons-nous cependant de crier au génie : *will success spoil Roger Corman ?* Le cinéma fantastique possède là un metteur en scène expérimenté et digne d'éloges ; inutile de forcer à tout prix son talent si nous ne voulons pas déchanter un jour. (2)

Michel CAEN

(1) Précisons que, lorsque le film fut projeté en Espagne, le doublage avait transposé l'action en Italie ! On ne plaisante pas avec l'Inquisition.

(2) Une notule sur **La chambre des tortures** avait précédemment paru dans notre n° 112, p. 168 (N.D.L.R.)

LA CHAMBRE DES TORTURES (**The pit and the pendulum**), film américain en Technicolor de Roger Corman (1961). **Scénario** : Richard Matheson, d'après l'œuvre d'Edgar Poe. **Images** : Floyd Crosby. **Interprétation** : Vincent Price, Barbara Steele, John Kerr.

Quand les fantômes deviennent fous

Le film dont il est question ici a peu de chances de jamais sortir en France, où il craindrait trop les foudres de la censure. Le présent article a donc un caractère purement informatif.

Le réalisateur Hershell Gordon Lewis et son producteur David Friedman nous avaient déjà gratifiés d'un *Blood feasts* (Orgies sanglantes) qui éclatait comme la foudre dans le ciel de la série Z. Je m'étais transporté à cette occasion dans la ville de Bruxelles, où les ciseaux de la censure présentent moins de danger qu'ici pour la pellicule, et je n'avais pas regretté mes efforts : c'était la première fois qu'un film utilisait à un tel degré les principes de feu le Grand-Guignol. Malgré l'économie des moyens, la pauvreté du scénario et l'indigence des interprètes, on sortait de la salle dans un état d'ahurissement inconnu jusque-là. C'est que le cannibalisme ajouté à la boucherie frappe mieux à l'écran qu'au théâtre. Lewis, grâce aux effets spéciaux, dispose ainsi d'un moyen d'expression qui était hors de la portée d'André de Lorde. Socialement, il n'est pas inutile de noter aussi que l'audience est multipliée par cent mille.

Le tandem sanglant responsable de *Blood feasts* vient de défouler à nouveau ses complexes en nous donnant *Two thousand maniacs* (Deux mille fous). Il semble que les revenus de leur premier délire leur aient permis d'investir dans le second des capitaux plus élevés ; un plus grand soin fait passer le film dans la série B. On ne reçoit plus le choc d'un parti-pris tout neuf, mais cela est compensé par une certaine adhésion : en amateur d'effroi, je suis satisfait d'avoir eu un cauchemar la nuit suivante. Mais on dit qu'il ne se tournera que trois bandes de cette charmante venue. Pour les spécialistes qui ont raté les deux premières, il restera au moins une occasion de passer la frontière belge.

En ce qui concerne *Two thousand maniacs,* le prégénérique nous met déjà dans l'ambiance. On y voit le spectacle suave d'un enfant blond étranglant un chat avec une corde, au milieu de l'allégresse d'une foule en goguette. (On comprendra plus tard la signification sinistre de cette joie populaire.) A quelques kilomètres de là, deux compères agités de tics fourvoient les automobiles qui passent sur la route nationale — mais seulement celles qui portent le numéro d'un Etat du nord des U. S. A. Deux véhicules sont victimes de ces naufrageurs. L'un d'eux transporte deux couples sans intérêt (il leur en cuira), l'autre est piloté par Connie Mason, *playmate* rescapée du film précédent (cette chance incroyable nous ôte toute inquiétude quant à son destin dans celui-là). Connie est accompagnée d'un auto-stoppeur qui se dirige vers Atlanta où il doit assister à un congrès d'instituteurs.

Les voyageurs entrent ainsi dans la petite ville de Pleasant Valley, où une banderolle explique qu'on y fête le centenaire de 1865, fin de la Guerre de Sécession, et où la population en liesse agite de petits drapeaux sudistes de l'époque. Un maire hilare et rubicond invite les passagers des voitures à participer gratuitement aux festivités. Joyeusement ou à contre-cœur, les descendants des Nordistes acceptent. Ils ont mis le doigt dans l'engrenage...

Par une série de stratagèmes téléphoniques, on sépare le premier couple (la femme aussi bien que le mari sont visiblement des gens dont la liberté de mœurs appelle le châtiment). Une gigantesque brute emmène la jolie blonde vulgaire à travers la forêt pour une promenade au but théoriquement érotique. Ils s'assoient sur un talus, où le galant exhibe un couteau dont il fait apprécier le tranchant à sa cavalière. Elle approuve. Mais elle l'apprécie moins quand il lui fait une estafilade à la main. Alors, sous prétexte de soigner la coupure, il lui tranche un pouce qui tombe dans l'herbe. Gros plan du moignon. Notons en passant l'expression du visage de la victime : elle est sans doute la meilleure interprète de l'équipe, et je regrette de

ne pas avoir noté son nom. Quoi qu'il en soit, le galant la ramène hurlante à la ville, un mouchoir noué autour de la main. Elle est mise en présence de l'état-major des festivités, et le maire déclare tout de go : « Il faut l'opérer ». On l'étend sur une table, tandis que l'un des naufrageurs au visage convulsé s'empare d'une hache. Il a vite fait de s'adjuger un bras, ce qui donne un plan approximatif des éléments anatomiques internes d'une épaule. Ainsi va l'érotisme américain : on ne couche pas avec une dame, on la découpe. Alphonse Allais est enfoncé, lui qui préconisait un strip-tease se terminant par un écorchement. Ici, le strip-tease va jusqu'à l'os.

Ces réjouissances se passent hors de vue et d'ouïe des autres voyageurs. On les retrouve le soir, conviés au milieu des chants et des guitares à un feu de camp sur lequel une chose repoussante se calcine peu à peu : c'est le bras de la blonde évaporée. Mais, comme ils ne connaissent pas le scénario du film, ils ne se méfient pas, sauf Connie et son petit camarade qui s'enfuient dans l'obscurité. On abandonne vite la poursuite pour revenir divertir ceux qui restent. Une jeune brune appartenant à la conspiration choisit le mari de la première victime : c'est une certaine Linda Cochran qui interprète ce rôle, avec un talent résidant uniquement dans sa voix suraiguë. Elle joue de cet avantage pour attirer le veuf-sans-le-savoir vers un endroit écarté où quatre chevaux l'écartèlent.

Bien entendu, un cheval traîne une jambe au bout d'une corde, mais je passe sur la description de l'extrémité supérieure de ce membre en technicolor. Ce qui inquiète le plus, c'est le comportement de l'assistance formée de villageois avec dames à cheveux blancs. Ils frappent dans leurs mains en continuant à chanter de vieux airs sudistes revanchards. Devant ces images, le collectionneur d'œuvres bizarres évoque avec terreur l'état d'esprit que suppose dans le public international la réussite commerciale d'un tel film. (Bruxelles n'est pas en Virginie, et la salle était comble.) Je pense que les pulsions sadiques à notre époque sont toujours assez fortes pour amasser de grandes foules autour d'un supplice en place de Grève. Avec un peu de sincérité, je me demande enfin si je suis un décadent à la recherche d'émotions nouvelles, ou n'importe quel sauvage primitif issu du public en question.

Une nuit de sursis pour le second couple. Le lendemain, le mari est invité à se rendre au sommet d'une colline pour participer à un autre jeu : il s'agit de pénétrer dans un tonneau ouvert aux deux extrémités. Il s'y refuse, mais on l'y oblige et on l'y maintient. Alors, le maire plante dans les douves de longs clous dont les pointes s'enfoncent de vingt centimètres à l'intérieur. Cela fait, on pousse sur la déclivité ce véhicule inconfortable d'où s'échappent d'affreux hurlements. La scène du début de cette séquence a tout du lynchage, l'image finale toute la hideur d'une photographie d'identité judiciaire après un meurtre sadique. L'ensemble ferait dresser les cheveux sur la tête d'un chauve. On y chercherait vainement la moindre transposition, la plus pauvre tentative de traduction esthétique. C'est le cinéma-vérité appliqué à la folie furieuse et à la charcuterie humaine. Néanmoins, je ne crois pas que le traumatisme visuel soit dangereux pour les plus de 18 ans qui ne sont pas déjà psychopathes.

Pendant ce temps, Connie et son Thomas Wood d'instituteur sont prisonniers dans l'hôtel. Ils assomment leur gardien et s'enfuient. Le coupeur-de-pouces qui les poursuit s'enlise dans d'opportuns sables mouvants, et Billy, le blondinet-tueur-de-chats, les dirige vers leur voiture contre de fallacieuses promesses.

Une femme reste à tuer (titre déposé). On a construit dans ce but un petit dispositif breveté : un échafaudage qui supporte un énorme rocher. Un bras de levier terminé par une cible peut le faire basculer si on frappe juste. Toujours sous prétexte de jeu, on attache la femme terrorisée sur une petite estrade au pied de l'échafaudage, et la population défile en lançant des balles de base-ball en direction de la cible. L'un des joyeux petits fous s'attaque à l'épreuve. (Lui et son compère forment un couple de comiques dans la ligne d'Abott et Costello — mais deux comiques déments, grinçants et sanguinaires comme l'écran n'en a jamais vus.) C'est lui qui se montre le plus adroit, d'où une belle chute de rocher en contre-plongée sur les specta-

teurs — et sur la victime. Nouvelle photo à soulever l'estomac.

Mais Connie et Thomas ont atteint leur voiture. On tente de les arrêter. On les poursuit en camionnette sur le chemin qu'on voyait si bien entretenu auparavant et qui n'est plus qu'une piste (le paysage commence à se transformer). Mais rien n'y fait. Ils atteignent la bifurcation, renvoient Billy, prennent la route, trouvent un poste de police, racontent leur histoire et reviennent en arrière avec des renforts. Il n'y a plus de chemin. Seules restent les traces de leurs pneus, sortant de l'herbe du talus.

Des recherches à travers la forêt les mènent à une clairière où se dresse une pierre commémorative que le spectateur a déjà vue au cours du film. On y parle du massacre de la population entière d'une petite ville nommée Pleasant Valley. Ce massacre a été perpétré en 1865 par les Nordistes, qui ont ainsi définitivement rayé cette bourgade de la carte. Les voyageurs et les policiers quittent bientôt la clairière sans trouver d'explication. Alors, les deux nigauds de l'horreur apparaissent, la brute enlisée sort des marais, et le trio jovial se prépare aux fêtes du prochain centenaire, fêtes au cours desquelles les revenants Sudistes recommenceront à exercer leur vengeance sur de nouvelles générations de Nordistes.

Sur la route, Connie passe le volant à Thomas ; il lui fait remarquer qu'il reste une trace palpable de leur équipée : la corde à étrangler les chats que Billy a oubliée sur les coussins. Mais Connie ne semble pas s'étonner de la discordance entre l'ensemble du film et sa légitimation fantastique in extremis. Dans un sourire d'extase, elle ouvre une bouche où les fantômes fous auraient pu introduire en travers sa propre jambe s'ils la lui avaient coupée. Connie Mason est vaccinée. Elle part de pied ferme vers un autre abattoir.

André RUELLAN

Courrier des lecteurs

(Suite de la page 135)

l'« entraînement préalable » ! Cela s'applique également aux marins, aux moines, bref à tous les isolés de la « vie courante », à titre individuel ou collectif. L'homme normalement constitué possède d'énormes ressources de défense, allant de la « vocation » à l'« habitude » en passant par la « résistance ». Même dans la situation de l'oisiveté forcée, son pire ennemi, l'homme qui se sent responsable de quelque chose résiste bien.

Dans les armées, on s'occupe fort peu du « confort intellectuel » des soldats. Dépeindre des hommes comme des êtres fragiles demandant des soins individuels et un certain statu-quo inaltérable pour la tranquillité de l'esprit, c'est méconnaître toute l'histoire humaine. L'homme s'adapte pratiquement à tout, aux situations les plus imprévues, et c'est cela qui fait l'humanité, car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'animal a le psychisme beaucoup plus vulnérable que l'homme. C'est l'animal au comportement fait d'instincts qui a besoin de la routine et de l'habitude, et non pas l'homme dont l'élasticité psychique lui a permis de gravir les échelons de l'Evolution.

Aussi, toutes ces discussions autour des astronautes du futur, pour savoir s'ils doivent partir seuls ou accompagnés, avec ou sans femmes, etc., me semblent être d'esprit scolastique et passer à côté de l'essentiel. Comme le sujet de James Gunn était ingrat, sa nouvelle ne semble être ennuyeuse et irritante à la fois.

Monsieur MARKIEVICZ
Paris

En bref

Prix Midi-Minuit fantastique

Ce prix a été décerné à l'occasion de la Première Rétrospective Internationale du Cinéma Fantastique, à San Sebastian (Espagne) du 3 au 12 Juin 1965. Vingt longs métrages étaient sélectionnés, parmi lesquels : *Dracula* (1931 — Browning), *The mummy* (1932 — Karl Freund), *Werewolf of London* (1935 — Stuart Walker), *Devil doll* (1936 — James Whale), *El ataud del vampiro* (Fernando Mendez — 1960), *I longhi capelli della morte* (1965 — A. Dawson), etc.

Le jury était composé de Jean-Claude Romer et Michel Caen *(Midi-Minuit Fantastique)*, de Francis Lacassin, Luis Gasca *(Cinema Internacional)*, Philippe Gauthier *(Positif)*, Raymond Borde *(Cinémathèque de Toulouse)*, Peter Goldfarb *(Film Quarterly)*, Ramon Moix *(Film Ideal)* et Pedro Olea.

Le prix du film le plus significatif de la rétrospective est allé à *Dracula* (1931 — de Tod Browning, « Universal »), tandis que Barbara Steele recevait un prix d'interprétation pour l'ensemble de ses rôles à l'écran.

Un hommage à Hogarth

Le numéro 13 du *Giff Wiff*, bulletin trimestriel du Club des Bandes Dessinées, était entièrement consacré à l'un des plus célèbres artistes du genre : Burne Hogarth, le meilleur dessinateur de *Tarzan*. On y trouvait une véritable mine de renseignements sur Hogarth, sa carrière et son style, ainsi que sur les clés psychanalytiques du personnage de Tarzan dans son œuvre. Ce numéro de référence est malheureusement épuisé, mais sera probablement réédité un jour. (Ecrire au C.E.L.E.G., ex-Club des Bandes Dessinées, 6 rue Gager-Gabillot, Paris 13°).

Le fantastique chez Jean Ray

C'est sous ce titre qu'un jeune Marseillais, M. Paul Salles, vient de donner le premier travail d'ensemble consacré à l'auteur des *Contes du whisky* et à son œuvre. L'ouvrage, excellent et fort important — il compte plus de 250 grandes pages — est en fait un mémoire présenté à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Aix-en-Provence. Chacun des thèmes, chacun des personnages de Jean Ray s'y trouve minutieusement étudié, de même que son art et sa technique de conteur. Cela s'achève par une bibliographie aussi complète que possible, et dont M. Paul Salles reconnaît qu'elle doit beaucoup à celle de notre n° 126 (Spécial Jean Ray). Malheureusement, ce très intéressant ouvrage, qui n'existe que polycopié, n'a pas été mis dans le commerce. Toutefois son auteur se propose de le revoir, de le remanier et de l'améliorer, en vue d'une édition courante ultérieure. Souhaitons-lui bonne chance. Et remercions-le d'avoir déjà grandement contribué à faire entrer Jean Ray dans l'histoire littéraire, à moins d'un an de sa disparition.

Mémento du Conseil des Spécialistes

Beaucoup de lecteurs nous réclament la liste de tous les numéros où ont paru nos tableaux de cotations des livres, dues au Conseil des Spécialistes. A l'intention des curieux, voici cette liste, depuis la création de la rubrique : numéros 58, 61, 64, 67, 72, 76, 78, 81, 86, 91, 96, 100, 102, 108, 110, 114, 118, 121, 124, 127, 133, 137 et 140.

Grands Prix de l'Humour Noir 1965

Les candidatures aux Grands Prix de l'Humour Noir : Xavier Forneret (Littérature), Grandville (Dessin), du Spectacle et du Disque 1965, sont reçues jusqu'au 15 septembre. Renseignements contre un timbre à Tristan MAYA, 3, Boulevard de Québec à Orléans (Loiret).

chronique littéraire

Une porte peut être ouverte et fermée

par Pierre Versins

(Suite et fin)

LE TEMPS CONJUGUÉ A TOUS LES MODES

Il y a tant et tant de façons de jouer avec le temps, et parfois sérieusement, si sérieusement que le jeu rejoint la philosophie. De toute manière, toucher au temps, c'est se colleter avec l'un des concepts les plus importants et les plus angoissants que se soit jamais formé l'homme.

Dans les deux premiers **Récits de l'infini** de Camille Flammarion, l'âme de Lumen, quittant la Terre, voit le temps subir des altérations étranges. Après avoir été spectateur de sa vie, comme on l'a déjà mentionné, Lumen reflue de la Terre et assiste à l'« enroulement » des événements, c'est-à-dire au contraire de leur déroulement : ils se présentent à lui **à l'envers.** Il émet alors une réflexion curieuse dont on peut regretter qu'il n'ait pas tiré toute la moëlle :

> La première hypothèse était celle-ci : c'est bien la Terre que je vois, et par une destinée dont Dieu seul connaît le secret, l'histoire de France repasse à peu près par les mêmes phases qu'elle a traversées ; elle s'est avancée jusqu'à un certain maximum, qui vient de briller sous les regards émerveillés des peuples, et elle retourne vers ses origines, par une oscillation qui peut exister dans l'humanité comme dans les variations de l'aiguille aimantée, comme dans le mouvement des astres. Les personnages qui me paraissent être ici le duc d'Orléans et Louis XVIII sont peut-être d'autres princes qui se trouvent répéter exactement ce ce qu'ont fait les premiers. (**Deuxième récit, Refluum temporis**).

Peut-être est-ce là la source qui donna naissance à ce roman étonnant de Robida qu'est **L'horloge des siècles** (1902), où, par suite d'un cataclysme cosmique inexpliqué, le temps se met à courir à l'envers. C'est un livre d'une grande richesse : les pères naissent après leurs fils, les banques restituent les émissions, l'art et la littérature d'avant-garde sont jugés vieux-jeu, le progrès technique est abandonné petit à petit, mais rien de ceci n'est automatique ; par exemple, les morts ne « renaissent » pas régulièrement à l'heure de leur mort, lorsque celle-ci revient, il y a des variantes inexpliquées, ce qui rend l'ouvrage particulièrement vivant alors qu'il risquait de n'être qu'un sec traité, plus ou moins métaphysique, comme il en est tant.

Lumen, cependant, continue ses réflexions et, dans un nouveau paragraphe, évoque une idée qui frappa aussi, vers la même époque, Louis-Auguste Blanqui (**L'éternité par les astres, Hypothèse astronomique,** 1872) qui la poussa jusqu'à ses conséquences extrêmes.

Car Lumen ne se contente pas d'une ou deux hypothèses et s'interroge maintenant sur la validité d'une troisième : se peut-il qu'il assiste à l'Histoire d'une Terre énantiomorphe (c'est-à-dire d'une

Terre telle qu'elle serait vue dans un miroir) ? Cela expliquerait également qu'il puisse ainsi suivre, de la fin à son début, l'évolution de notre globe, jusqu'à le voir, vaporisé, se jeter dans le Soleil. Il assistera, au passage, à la bataille de Waterloo, en commençant par la défaite :

> Au lieu de perdre la bataille, c'était l'empereur qui la gagnait, de prisonnier devenant souverain, Waterloo était un 18 brumaire !...

Mais, on l'a compris, toute cette phantasmagorie ne provient que du fait qu'il s'éloignait de la Terre à une vitesse supérieure à celle de la lumière, rattrapant ainsi les images du passé et gagnant sans cesse sur elles.

Han Ryner, dans **Les rétrogrades** (in **Les voyages de Psychodore,** 1903) et Léon Bopp dans **A rebours** (in **Drôle de monde,** 1940) retrouveront le sujet... qui en fait vient de bien loin, puisque dans **Le politique** (+ 365 av. J.-C.), Platon signalait déjà une cosmologie « pendulaire », déclarant que l'univers rétrogradait périodiquement. Mais seul Robida a osé en faire un roman, le problème étant complexe au plus haut point et aboutissant à des nuées de paradoxes insolubles.

Le temps peut subir bien d'autres transformations : une accélération formidable, comme dans **The new accelerator (Le nouvel accélérateur,** 1901) de Wells, où les deux expérimentateurs de l'invention se déplacent si vite qu'ils voient tout le monde absolument immobile et risquent, eux-mêmes, l'incendie par le simple frottement de l'air. Dans **The end of time (La fin du temps,** 1933), de Wallace West, c'est tout le contraire : un savant fou, prophète de la fin du monde, a lancé une onde qui ralentit chez les hommes la perception du temps, ce qui les immobilise, comme dans **Le nouvel accélérateur,** mais ici la raison en est exactement inverse ; c'est seulement aux yeux de quelques rescapés (qui doivent leur immunité à un traitement spécial) que les êtres paraissent figés, eux-mêmes suivant le déroulement normal de la durée.

Le temps même prête à confusion : pour David H. Keller, dans **The abyss,** 1948 (1), si l'on abaisse le seuil de la conscience des hommes, leur mentalité recule dans le temps ; mais on voit bien que ce n'est pas ce temps-là qui nous occupe.

Par contre, dans **La macchina che fermava il tempo (La machine à arrêter le temps,** 1952), de Dino Buzzati, c'est bien de cela qu'il s'agit : un champ électronique isole du flux temporel un groupe d'hommes qui restent ainsi durablement sous l'apparence qu'ils avaient en pénétrant dans ce nouvel asile. Cela dure 22 ans, puis la machine s'arrête et, donc, la vie « reprend ses droits », avec effet rétroactif si l'on peut dire : le temps se réinstalle en quelques instants, et même plus :

> Pour des causes qui demeureraient à jamais ignorées, la machine avait changé de direction, et quelques secondes avaient suffi pour engloutir trois quarts de siècle.

Inutile de préciser ce qui se produit alors chez les personnes jusque-là épargnées par la durée...

Marcel Aymé, non content des paradoxes naturels au thème du temps, en fabrique allégrement : dans **La carte** (in **Le passe-muraille,** 1943), on décide soudain d'instaurer des « cartes de rationnement du temps ». Les inutiles n'auront plus droit qu'à un certain nombre de jours de vie par mois, nombre variable suivant la catégorie. Leurs tickets utilisés, ils s'évanouissent dans le non-être (habillés, leurs vêtements tombent au sol) et ils se réveillent le 1er du mois suivant (nus s'ils étaient vêtus).

Mais un marché noir s'établit vite et

---

(1) L'abîme, *non traduit.*

certains accapareurs achètent tellement de tickets supplémentaires qu'ils connaissent, par exemple, un 32 mai, un 60 juin, et...

> On cite, entre autres, [le cas] du richissime M. Wadé, qui aurait vécu entre le 30 juin et le 1er juillet, mille neuf cent soixante-sept jours, soit la bagatelle de cinq ans et quatre mois. Rencontré tantôt Yves Mironneau, le célèbre philosophe. Il m'a expliqué que chaque individu vit des milliards d'années, mais que notre conscience n'a sur cet infini que des vues brèves et intermittentes, dont la juxtaposition constitue notre courte existence.

Le temps peut subir d'autres métamorphoses encore, par exemple il se déroulera à l'envers **réellement,** et non plus par un dépassement de la vitesse de la lumière comme chez Flammarion et ses disciples, ou sans raison comme chez d'autres : c'est ainsi que dans certains ouvrages, dont les plus remarques sont les deux romans de Will Stewart (2), **Seetee ship** (**La nef d'antim,** 1942-1943) et **Seetee shock,** 1949 (3), et celui d'Albert Higon, **Aux étoiles du destin** (1960), l'anti-matière évolue dans le sens futur-passé, ce qui n'est pas, semble-t-il, seulement une vue de l'esprit.

Quelques auteurs soviétiques enfin se sont penchés sur les problèmes du temps. Si Vladimir Savtchenko, dans **L'éveil du professeur Berne** (1956), ne dépasse pas le stade du voyage classique dans l'avenir où son héros se retrouve dans une réserve et croit quelque temps à une régression de la civilisation, par contre des écrivains comme Arkadi et Boris Strougatski (**Le grand CID,** s.d.) et Anatoli Dneprov (**Les équations de Maxwell,** s.d.) vont beaucoup plus loin et leurs nouvelles rappellent les acrobaties auxquelles les auteurs occidentaux contemporains nous ont accoutumés, sans qu'il y ait, semble-t-il, filiation.

De même, il est bien possible que A. Poleischuk, écrivant **L'erreur d'Alexei Alexeiev** (1963 en traduction française), n'ait jamais entendu parler des innombrables voyages dans le microcosme (dont l'imagination plastique a tiré la fameuse bande dessinée de **Luc Bradefer** dans la pièce de monnaie), voyages qui, bien que durant des mois au niveau où les atomes sont des systèmes solaires, ne prendront que quelques heures si ce n'est quelques minutes à notre échelle. Et, du reste, aucun auteur avant Poleischuk n'avait tiré de ces prémisses la conclusion hallucinante : ayant créé un univers atomique, l'ingénieur Alexeiev n'avait oublié qu'une chose, c'est que celui-ci allait évoluer, et à une telle vitesse qu'en très peu de temps (à notre échelle), les êtres qui l'habitent vont en arriver au point de diriger leur propre évolution ; quand Alexeiev veut arrêter son expérience, ses créatures ne l'entendent pas ainsi et l'empêchent d'agir, après quoi elles ébranlent leur cosmos et l'entraînent bien loin de la Terre.

AU PAYS DE LA QUATRIEME DIMENSION

Il existe pourtant une réponse à la question « To be **and** not to be ? » posée par Barjavel, mais pour la trouver, il faudra revenir une fois encore en arrière dans le temps passé et proposer quelques mots sur les théories à **n** dimensions. En commençant par l'ouvrage qu'Edwin Abbott, sous le pseudonyme de A Square (c'est-à-dire Un Carré, et non Andrew ou Arnold comme on le laisse entendre lorsqu'on met un point après A), publia en 1884 : **Flatland, a romance of many dimensions** (4).

C'est, on peut aujourd'hui s'en douter, la vie et les aventures d'un être à

---

(2) *C'est-à-dire Jack Williamson.*
(3) Le choc d'antim, *non traduit.*

(4) Flatland, roman de nombreuses dimensions, *non traduit.*



de Jean Riverain

Ce livre n'est pas un lexique,
mais une suite d'histoires envoûtantes
qui vous apprendront l'Argot à travers de
savoureuses évocations - en français courant -
des brigands les plus célèbres
et de leur entourage : les Coquillards
Villon, Cartouche, Vidocq, etc...

Luxueux volume relié pleine toile,
tiré en deux couleurs,
très beau papier, tranchefil,
60 illustrations,
dont 32 pages hors texte : **25 F**

En vente au **club du livre policier**
24, rue de Mogador Paris 9e Tél. : 874-40-56
ou envoi franco contre chèque bancaire, mandat ou virement postal.
C.C.P. PARIS 15-813-98

deux dimensions racontées par lui-même, un Carré. Et Flatland, c'est le Pays Plat, dans lequel la classe sociale est déterminée par la forme : les femmes sont de simples lignes, les basses classes se présentent sous les espèces de triangles plus ou moins aigus, les carrés représentent les classes moyennes, et quant aux polygones supérieurs en nombre de côtés à quatre, plus est grand ce nombre, plus ils sont élevés dans la hiérarchie, en noblesse ; les cercles, enfin, sont les prêtres, c'est-à-dire que l'on sait, généralement, qu'aucun Cercle n'est vraiment un cercle, qu'il s'agit plutôt d'un polygone régulier dont les côtés sont très nombreux, mais on fait semblant de croire à la réalité du cercle et même...

> On accepte toujours, par courtoisie, de croire que le Chef des Cercles du moment a dix mille côtés.

Les femmes, cependant, représentent un grand danger, car, étant des lignes, si elles se présentent de face, elles peuvent infliger des blessures sans être aperçues ; ou un carré pressé, par exemple, peut se jeter sur l'une d'elles dans sa hâte et en être transpercé. C'est pourquoi elles sont tenues, toujours, de se présenter de biais.

Mais comment se reconnaître, en ce pays où l'on ne peut, par définition, se voir autrement que sous la forme d'une ligne, quelque apparence que l'on ait, puisqu'on ne peut survoler le territoire, ce qui permettrait de différencier immédiatement une forme géométrique d'une autre ? On tâte les angles, nous apprend l'auteur, ou l'on voit une partie de la ligne plus floue, ce qui signifie que cette partie est plus éloignée de l'œil ; toute une gymnastique intellectuelle, en somme, est nécessaire à la vie courante.

Et voici, soudain, qu'une sphère, un volume donc, entre dans cet univers à deux dimensions. On ne l'y discerne bien entendu que comme un cercle. La sphère ne se contente pas d'apparaître, de grandir, de diminuer, de disparaître cependant qu'elle traverse le plan, mais elle enlève notre Carré qui semble être le seul à l'avoir aperçue et qui subit ainsi une expérience inouïe, voyant ses amis sous leur forme réelle, jetant un regard à l'intérieur de sa maison, **par-dessus**, et rendant visite à Lineland (Le Pays de la Ligne) où son apparition produit le même effet que produisit sur lui la sphère venue de Spaceland (Le Pays de l'Espace).

Ceci est un apologue, certes, et bien que l'auteur tente, en accumulant les détails sur les mœurs des Flatlandais, de nous convier à la suspension de la crédibilité sans laquelle il n'est pas de littérature conjecturale, nous n'arrivons pas à y croire vraiment ; cela reste un jeu géométrique, preuve en soit que, sous cette forme directe, le thème ainsi créé par Abbott n'a pas eu de nombreux épigones (les Moedigens de Rosny Aîné, dans **Un autre monde**, 1895, appartiennent à un autre niveau d'existence). Seul, semble-t-il, Léon Groc l'utilisera tel quel dans **La planète de cristal** (1944), une histoire de seconde Lune, invisible bien sûr, comme il en existe beaucoup ; celle-ci est en cristal absolument poli et, à sa surface, vivent des polygones qui dépérissent, c'est-à-dire que leurs couleurs pâlissent et disparaissent, lorsque l'homme, être à trois dimensions, les touche seulement. Mais il y a une justice, là-haut comme ici, et trois des pionniers de l'expédition seront d'une façon analogue annihilés par un être à quatre dimensions dont la section apparaîtra dans notre univers à trois dimensions. Ici, c'est donc un peu différent du cas de **Flatland**, mais uniquement parce que l'affaire nous est présentée par des hommes. La crédibilité reste bien mince cependant.

Il n'en sera pas de même d'un autre genre d'histoire, où il ne nous est jamais plus présenté d'êtres infiniment plats ou de lignes, mais au contraire

toujours des êtres de la quatrième dimension, au point qu'en définitive, cette quatrième dimension est un terme un peu recherché pour remplacer « ailleurs ». Car le mot « dimension » devait très vite prendre n'importe quel sens et tous les sens à la fois. Ainsi, la quatrième dimension est devenue un élément typique de la conjecture. On la confond volontiers avec les géométries non-euclidiennes et la topologie (5).

Il faudrait apprendre à se méfier des contrefaçons : le classique **Voyage au pays de la quatrième dimension**, de G. de Pawlowski, ne perdra rien si l'on sait qu'il s'agit d'un recueil de nouvelles conjecturales, comme il y en eut beaucoup, même à l'époque (1912), et dont quelques-unes seulement suggèrent une altération de notre espace et de notre temps. Par contre, on se demandera toujours ce que vient faire le terme dans **Où finit l'escalier, récits de la quatrième dimension,** contes et légendes, d'Alexei Remizov, où le fantastique le plus traditionnel se manifeste, et dans **Enquête dans la quatrième dimension,** de Ralph Corbedanne, qui est tout bonnement un roman policier, sans la moindre touche conjecturale.

Il demeure que cet assemblage hétéroclite, « quatrième dimension », est fascinant et qu'il appartient à ce petit ensemble de mots-clefs dont la science fiction a fait un usage intensif (cosmique, hyper-espace, temporel, anti-matière...). Mais nous n'en parlerons que peu, car dans la majorité des cas il s'agira tout simplement d'utopies caractérisées, dont l'histoire viendra dans un chapitre ultérieur. Un « ailleurs » un peu plus difficile d'accès que l'île inconnue dont se contentaient nos ancêtres.

Pourtant, certains écrivains ont étudié, non l'ailleurs, mais la façon d'y aller, ou les contacts que l'on peut avoir avec lui. Ainsi d'Austin Hall et Homer Eon Flint qui, dès 1921 dans **The blind spot** (6) et plus tard dans **The spot of life** (7), faisaient accéder leurs héros dans un univers parallèle lobatchevskien, c'est-à-dire qui, par certain point privilégié, touchait à notre univers (8).

L'omniprésent Wells, dès 1895 dans **The story of Davidson's eyes** (**Un étrange phénomène**), explique la vision qu'a Davidson, en Angleterre, d'un accident maritime arrivé dans le Pacifique sud par le raisonnement suivant :

> D'explication, il n'en est pas de probable, sinon celle qu'a émise le professeur Wade. Mais elle implique une quatrième dimension et une théorie aventurée sur les diverses sortes d'espaces. Dire qu'il y a eu **un nœud dans l'espace** me semble parfaitement absurde, mais peut-être est-ce parce que je ne suis pas mathématicien. Quand j'objectai que rien ne changerait ce fait, que les deux endroits sont séparés l'un de l'autre par une distance de plus de 10.000 kilomètres, il me répondit que deux points peuvent être distants d'un mètre sur une feuille de papier et cependant qu'on peut les rapprocher en pliant simplement le papier.

L'année suivante, dans **The Plattner story** (**L'histoire de Plattner**), c'est un homme qui revient du « pays de la

---

(5) Celle-ci est utilisée brillamment, par exemple, dans Occam's razor (Le rasoir d'Occam, *1957) de David Duncan, pour accéder à des univers parallèles.*

(6) La tache aveugle, *non traduit.*

(7) La tache de vie, *non traduit.*

(8) Il y a, dans Die Elixiere des Teufels (Les élixirs du Diable, *1815-1816), d'E. T. A. Hoffmann, comme des points de rupture dans le temps, comme si les lois de la causalité ne jouaient pas toujours dans le même sens, qui ne sont pas sans rappeler l'essence même de* Dans le torrent des siècles *de Clifford Simak. Ceci n'est sans doute pas voulu par Hoffmann, la raison de ces points de rupture temporels ayant pour base, dans* Les élixirs, *le peu d'imagination du Diable, mais ils existent et on ne peut écarter leur impact insolite sur un esprit accoutumé aux jongleries temporelles de Dunne, de Borges, de Simak. Car les œuvres changent à mesure que varie la sensibilité, cette confrontation en est un exemple de plus. Après tout, Stendhal n'a pas, de son temps, produit l'effet qu'il nous produit... et de loin !*

quatrième dimension », et il en revient inversé comme une image dans un miroir.

> Les théoriciens vous enseignent que la seule manière de changer la droite et la gauche d'un corps solide, c'est de soustraire ce corps à l'espace tel que nous le connaissons.

Hypothèse assez curieuse qui rattache **L'histoire de Plattner** aux divers ésotérismes, cette quatrième dimension imaginée par Wells est l'endroit où vont les hommes après leur mort.

Plus atroce est **Dans le monde voisin...**, de Gabriel de Lautrec (in **La vengeance du portrait ovale**, 1922) :

> Je savais que le physicien, chez lui, se doublait d'un mathématicien redoutable, de ceux qui, par une intuition poétique et magique, croient réalisables, dans le domaine matériel, les abstractions du nombre, pour avoir lu Pythagore, que chacun interprète comme il lui plaît. Les idées du docteur Crooker allaient plus loin que les formules que l'on trouve dans les livres. Ses théories sur la quatrième dimension n'étaient pas uniquement des théories. Il croyait non seulement à la possibilité, mais encore à l'existence d'un monde basé sur d'autres données géométriques que celles du monde au milieu duquel nous vivons. J'avais la sensation vague que cet univers inconnu, évoqué par un visionnaire dans sa soudaine réalité, devait correspondre, pour des esprits aux conceptions ordinaires, à quelque chose d'effrayant.

La fin est abominable. Une nuit, le narrateur entend « une clameur, plus effrayante que les autres », un cri « exprimant toute la détresse humaine » ; il enfonce la porte du cabinet de travail de Crooker.

> Et dans son milieu, le docteur Crooker, hurlant et gesticulant, avait l'air de se débattre contre d'invisibles démons.
>
> [...] Une douleur monstrueuse se lisait sur la face du misérable. Il ne nous aperçut point. Mais à un moment il tendit un bras de menace. Et alors, alors... Nous vîmes tout à coup le bras disparaître, comme coupé net au ras de l'épaule, anéanti. L'épouvante me paralysait. Kate était tombée, évanouie.
>
> Ce fut le tour de l'autre bras, puis de la tête, comme fauchée par un bourreau d'ombre. Et le corps disparut, fragment par fragment, tranché d'un glaive invisible, suivant des sections géométriques. Mais les hurlements devenaient de plus en plus intenses à mesure que la forme humaine s'anéantissait, pénétrant graduellement dans le monde de la quatrième dimension qui la dévorait, jusqu'à ce que, parmi les clameurs où tous les chiens infernaux semblaient aboyer, il n'y eût plus, sur le plancher de la chambre, que quelques gouttes de sang.

En 1925, dans les **Contes du whisky** de Jean Ray, paraissait **Les étranges études du docteur Paukenschlager,** où le thème fait un bond en avant. Les êtres de la quatrième dimension n'existent plus seulement, ils ont une civilisation palpable (pour qui est de l'autre côté) et, dit un journaliste que le savant Paukenschlager a entraîné, « ils vous guettent ».

Pour aller « là-bas », selon Claude Farrère (**Où ?**, 1923), c'est-à-dire :

> [...] Où mon imagination n'imagine pas. Hors les trois dimensions, probablement.
>
> ...Hors les pauvres trois dimensions humaines...
>
> ...Hors les pauvres nulles trois dimensions...
>
> Nulles, certes ! $\frac{3}{\infty} = 0$, je suppose ?
>
> Oui...
>
> Du nombre ($-\infty$), — **moins l'infini**, — au nombre ($+\infty$) — plus **l'infini**, — du Commencement à la Fin, c'est au nombre ($+3$) qu'est parvenue l'humanité. En avant, comme en arrière, l'espace est large. L'espace à quatre, cinq, dix, **n** dimensions. L'espace à ($+$ n) dimensions, — à plus ou moins n'importe combien de dimensions.

...il faut rêver.

> Et [...], pour revenir, de LA-BAS, ICI, il faut reculer dans le temps... (reculer dans le temps, LA-BAS, est aussi facile qu'ICI reculer dans l'espace...) reculer dans le temps, d'abord ; redevenir enfant.



UN GESTE QUI SIMPLIFIE TOUT...

montrez votre carte DINERS'CLUB et tout est simplifié

150.000 établissements
français et étrangers
(depuis les locations de voitures
jusqu'au bon restaurant du coin)
acceptent pour règlement,
dans l'immédiat,
votre seule signature
sur simple présentation
de cette carte prestigieuse.

Vous parez donc à l'imprévu,
mais aussi, quelle discrétion !
quelle élégance !
Et votre signature est honorée
dans le monde entier.

Comment acquérir ce privilège ?
Tout simplement en faisant
une demande d'adhésion
à l'aide du bon ci-dessous.
Vous recevrez votre carte du
DINERS'CLUB,
contre une cotisation annuelle de 50 F.
Ce sont vos seuls débours.
Ni dépôt, ni caution.
Pour votre conjoint :
cotisation de 10 F seulement.

La carte du DINERS'CLUB est plus
que pratique, elle est prestigieuse
et... à votre portée.

diners'club de france CARTE ACCRÉDITIVE MONDIALE No 1

opta

A découper et à retourner à OPTA 96, rue de la Victoire - Paris IXe Service I

Veuillez m'envoyer une demande d'adhésion sans engagement, et toute la documentation complémentaire.

NOM : ____________________

Prénom : ____________________

Adresse : ____________________

Le ____________________ Signature :

I

Mais ce point de vue, s'il est présenté comme « scientifique », plus exactement mathématique, avec tout un appareil pseudo-technique, n'est jamais qu'une résurgence des doctrines ésotériques, dont du reste l'utilisation en conjecture est loin d'être abandonnée, pour si désuète qu'elle nous paraisse. En 1939, L. Ron Hubbard contraignait son héros à passer d'un univers à l'autre, à vivre deux vies, l'une « ici » durant le jour, l'autre « ailleurs » en rêve, dans **Slaves of sleep** (9). On ne savait pas laquelle était la vraie, elles l'étaient toutes deux. De 1934 à 1939, Catherine L. Moore faisait accéder ses personnages de notre univers et de notre époque à une autre face et une autre époque dans les nouvelles brodées autour de **Jirel of Joiry** (10). Il faut dire ici que le magazine **Weird Tales,** fondé aux Etats-Unis en mars 1923 et qui dura jusqu'en 1954, était bourré à un point parfois insoutenable de ce genre d'aventures où étaient mêlées indissolublement magie et science. Lovecraft y devint célèbre et donna à la revue la plus grande partie de sa production, où l'ambuiguïté entre l'esprit scientifique et la mentalité prélogique est utilisée jusqu'au délire. Mais — ce qu'on ne peut pas dire de la plupart des auteurs de **Weird Tales** — Lovecraft sut faire, de hantises démoniaques, des épopées rationnelles. **Une** épopée, devrait-on dire, car la plupart de ses textes s'inscrivent fondamentalement dans un seul thème, dont le grandiose n'a pas besoin d'être démontré : il s'agit, toujours ou presque, d'une résurgence en notre monde et notre époque, grâce à des propriétés aberrantes du temps, des forces mauvaises qui guettaient notre univers à sa naissance. Que ce soit dans **The shadow over Innsmouth (Le cauchemar d'Innsmouth), The colour out of space (La couleur tombée du ciel), The call of Cthulhu (L'appel de Cthulhu), At the mountains of madness (Les montagnes hallucinées), The shadow out of time (Dans l'abîme du temps),** et tant d'autres textes plus courts mais souvent aussi importants, publiés entre 1920 et 1937, date de la mort de l'auteur, le Temps est le personnage principal, et il est terrifiant. Il n'existe peut-être pas d'évocation plus étonnante des mystères de notre univers, passés, présents et futurs.

Bien qu'on puisse lui comparer plusieurs textes de Jean Ray qui, plus que l'Edgar Poe belge, comme on l'a dit, aura été le Lovecraft flamand :

La ruelle ténébreuse et **Le psautier de Mayence** (1932) ont aussi ces qualités de mystère cosmique qui fait peur, sans doute, mais surtout qui pousse à s'interroger sur la validité de notre construction quiète du monde. Jean Ray lisait-il les **Weird Tales** où, en février 1928, avait paru **The call of Cthulhu,** lorsqu'il écrivit la fin du **Psautier de Mayence** ?

> — Cela sent le poulpe, dit-il.
> Leemans le regarda fixement.
> — Au dernier jour de la création, dit-il, c'est de la mer que Dieu fera sortir la Bête d'Epouvante. Ne devançons pas la Destinée par une recherche impie.

Car dans **L'appel de Cthulhu,** la recherche « impie » avait été faite et Cthulhu n'est autre qu'une pieuvre gigantesque. Après tout, le « mythe de Cthulhu », qui a été amplifié par certains écrivains d'outre-Atlantique, Clark Ashton Smith, August Derleth, Donald Wandrei (ce dernier dans **The web of Easter Island - Cimetière de l'effroi,** 1948), pouvait l'être aussi par un écrivain européen. Et Jean Ray alla plus loin en 1938, quand, sous le pseudonyme de John Flanders, il publia **L'énigme mexicaine** où, pendant la guer-

(9) Esclaves du sommeil, *non traduit.*

(10) Les nouvelles dont Jirel of Joiry est l'héroïne ne sont pas traduites.

re civile, se dévoilent l'existence et l'activité de Yucca, le dieu millénaire des Indiens, visible sous la forme d'un poulpe.

Cependant, tenter de découvrir la piste d'un univers parallèle n'amène pas toujours l'horreur. Pour Raoul Brémond (**Par-delà l'univers,** 1931), on peut accéder à une absence d'espace. D'après Lewis Padgett, dans **Mimsy were the borogoves (Tout smouales étaient les borogoves,** 1943) et Raymond Asso (**Les hors la vie,** 1946), il suffit d'un assemblage enfantin d'objets ou de cailloux pour quitter notre espace... mais quant à y retourner ?... Dans **Le mont analogue,** roman inachevé de René Daumal (publié en 1952 mais Daumal était mort en avril 1944), l'île sur laquelle est situé le mont n'est visible qu'en certaines circonstances, de même que le château des **Mains du manchot,** de Marianne Andrau (1953) ; l'utopie de Blatchford, **The sorcery shop,** 1907 (11) est accessible par certains couloirs unissant un monde à un autre ; les aventuriers de **Full moon** (12), de Talbot Mundy (1935), ne peuvent quitter notre espace qu'en un lieu privilégié de l'Inde, et au moment où sur ce lieu la pleine lune tombe ; et quant à la visite de **M. Barnstaple chez les hommes-dieux (Men like gods,** 1923), selon Wells, elle est tout à fait involontaire et due à ce qu'un des hommes-dieux d'un univers parallèle a fait basculer dans son espace un morceau du nôtre ; pour Luc Alberny, enfin, dans **L'étrange aventure du professeur Pamphlegme** (1933), une certaine peinture et une certaine musique nous permettent d'accéder au pays de la quatrième dimension.

L'UNIVERS EST COMME UN ARBRE...

Et maintenant, nous pouvons conclure : car la combinaison intime du voyage dans le temps — plus spécialement du voyage dans le passé — et des théories à **n** dimensions telles que les utilisent les auteurs nous amène radicalement à la notion d'univers arborescent : l'univers y est comme un arbre touffu dont chaque branche est une Histoire. Une Histoire différente de toutes les autres, dont la différence est due au fait qu'elle a quitté, à la suite de l'altération d'un événement souvent minime, le tronc principal de l'Histoire. Ici, il ne s'agit plus que de théories ; **Le voyageur imprudent,** de Barjavel (1943), nous en offre une à ses débuts :

> « D'où venons-nous ? poursuivait l'infirme, où étions-nous avant de naître à la conscience de ce monde ? Les religions parlent d'un paradis perdu. Son regret hante les hommes de toute race. Ce paradis perdu, je le nomme l'univers total. C'est l'Univers que ne limitent ni le Temps, ni l'Espace. Il ne dispose pas de trois ou quatre dimensions, mais de toutes les dimensions. La lumière qui l'éclaire est composée, non de sept ou vingt, ou cent, mais de toutes les couleurs. Tout ce qui est, a été, ou sera, l'habite et aussi ce qui ne sera jamais. Rien ne s'y trouve formé, parce que toutes les formes y sont possibles.

C'est ainsi que Saint-Menoux, le voyageur temporel de Barjavel, pouvait être **et** ne pas être à la fois. Dans un univers, il tuait son ancêtre et cessait d'exister, sans pour autant cesser d'exister dans l'autre. Dans un troisième univers encore, il pouvait **tuer le jeune** artilleur qu'était alors Bonaparte. Il pouvait aussi avoir toutes les aventures que les très nombreux récits où les parallèles se croisent nous offrent ; si nombreux que nous n'en citerons que peu, conscient aussi de ce que cette partie ne fait (la « caution scientifique » en plus) que reprendre le thème de notre premier chapitre, l'Uchronie.

C'est, du reste, une des propriétés de l'altération du temps que de boucler la boucle et de retrouver à la fin notre point de départ.

André Rousseaux, cité par Colin Duck-

---

(11) La boutique ensorcelée, *non traduit.*
(12) Pleine Lune, *non traduit.*

worth dans sa thèse sur Léon Bopp, remarque à propos du 1er volume de **Liaisons du monde** qu'en nous donnant l'Histoire en guise de roman, l'auteur « perd plus qu'il ne gagne », car le lecteur n'est pas assuré de la ligne qui partage la réalité de la fiction (13) ; de là suit que Bopp...

> [...] affaiblit le jugement qu'il porte sur notre histoire [...] le terrain où il nous conduit bouge un peu sous nos pas [...] le lecteur n'échappe pas à un flottement fâcheux. (« Figaro Littéraire » du 29 octobre 1938).

En somme, le confort intellectuel ne perd jamais ses droits et, même à ce niveau, il ne faut pas empêcher le lecteur de dormir. Mais, précisément, toute la littérature conjecturale est là pour empêcher le lecteur de dormir, et si nous avons commencé notre Illustration de la conjecture romanesque par l'uchronie, c'est pour une double raison antagoniste dont nous pouvons, à présent, dévoiler la seconde partie : la conjecture, ici, s'adresse à ce qui chez l'homme paraît le plus sûr : son passé, son Histoire, ce qui semble inaltérable désormais. Le passé et le présent sont là, nous les connaissons, les utilisons, nous nous appuyons sur eux. Et pourtant, que de révisions — déchirantes parfois — à mesure que les découvertes s'accumulent ! Il conviendrait d'en tirer quelque leçon, l'uchronie comme la notion d'un univers arborescent sont là pour cela ; et si elles font comprendre à ceux qui tremblent devant l'inconnu qu'un « flottement » n'est pas forcément « fâcheux », elles auront rempli l'un de leurs rôles.

Comme le dit Ionesco (n'est-il pas pataphysicien et la Pataphysique n'est-elle pas la science des solutions imaginaires ?) :

> L'anti-monde, l'anti-monde, comment expliquer cela ? Il n'y a pas de preuve qu'il existe, mais en y pensant, on le retrouve dans notre propre pensée. C'est une évidence de l'esprit. Il n'y a pas qu'un anti-monde. Il y a plusieurs univers, imbriqués les uns dans les autres.
>
> [...]
>
> Il y en a des quantités et des quantités. Ces mondes s'interpénètrent, se superposent, sans se toucher, car ils peuvent coexister dans le même espace. (**Le piéton de l'air**, 1963).

La plus importante de ces échappées sur un autre univers, échappée suivie d'effet, **Echec au temps**, de Marcel Thiry, fut imaginée en 1938 et publiée en 1945 seulement.

Comme dans **La cité des asphyxiés** de Messac, comme dans **Le chercheur d'images** de Nizerolles, c'est un écran qui permet de voir le passé, mais la technique est différente : l'appareil, au lieu d'aller chercher les images dans le ciel ou ailleurs, « **aimante** en quelque sorte les rayons lumineux » et « les attire **en multipliant leur vitesse** ». Mais Hervey, l'inventeur de l'appareil, n'a pas que ce but de voyeur temporel en tête. Il veut prouver ce qu'il appelle l'« Anti-cause », ce rien qui contraindrait son ancêtre, lors de la bataille de Waterloo, à demeurer deux minutes de plus en observation, ce qui aurait pour conséquence de faire gagner à Wellington la bataille, puisqu'il serait alors averti de la volte-face de Zieten.

On a bien lu : dans cet univers, c'est Napoléon qui a gagné, et le jeune Hervey tente avec son appareil **d'user le temps.**

> Mais inviter sournoisement l'engrenage des conséquences à répéter dix et dix fois ses successions prévues, jusqu'à ce qu'enfin une des causes rate comme une fusée mouillée et que tout l'édifice s'écroule, cela, c'est peut-être une méthode.

Mais la façon dont le dénouement arrive est imprévisible. Assistant aux séances de « rétrospection » sempiternelles de la bataille de Waterloo, il y a

---

(13) On peut voir là une raison du petit nombre des lecteurs de conjecture en général : tout le monde n'a pas la culture ni les connaissances nécessaires pour faire la différence entre fait et invention...

une jeune femme, devenue à moitié folle parce qu'elle s'accuse de la mort de son enfant. Et, de temps en temps, elle pousse un cri épouvantable. Et c'est ce cri, qu'elle poussera lors d'une séance qui amènera (en atteignant l'ancêtre d'Hervey selon quelle dimension ?) l'officier d'observation à lever la tête et à retarder son départ du champ de bataille. Il verra le mouvement des troupes de Zieten et l'Histoire du monde sera changée.

A partir de là, la bataille se déroule comme **nous** la connaissons, mais le capitaine Hervey est tué par un soldat français, et le narrateur se retrouve seul, l'inventeur n'ayant pas de place dans cet univers où son ancêtre a été tué avant de se marier. C'est la même fin que dans **Le voyageur imprudent,** mais ici servant un but tout différent puisqu'elle est à la fois la fin d'une Histoire et le début d'une autre.

Le narrateur, lui, ne disparaît pas — si sa vie passée est différente de ce qu'elle était dans l'autre monde — car, dit expressément Thiry, il était indigne de participer, ne l'escomptant pas, au miracle. En effet, c'est bien un miracle que ce brusque accès, à partir de la rétrospection, à la rétroaction, miracle dû uniquement à la communion soudaine et instantanée des désirs d'Hervey, d'Axidan et de Lise, communion dont était exclu le narrateur.

Il reste encore ceci, qu'il faut noter pour marquer l'esprit réaliste de Thiry (14) : c'est que, entre notre univers, où Napoléon a été vaincu à Waterloo, et l'autre, en définitive, il n'y a pas tellement de divergences.

Ward Moore, dans **Bring the jubilee,** 1952-1953 (15), ne sera pas si modeste en ce qui concerne les changements qu'une victoire du Sud sur le Nord, lors de la Guerre de Sécession, apportera à l'Amérique et au monde entier. Il n'atteindra pas non plus à la puissance dramatique de Thiry.

Des auteurs modernes, cependant, iront bien plus loin encore, en créant des « patrouilles du temps » destinées à éviter tout paradoxe, ces paradoxes qui sont la hantise des écrivains à un tel point qu'ils peuvent à peine imaginer un monde où, la technique du voyage temporel étant connue, nul n'irait chatouiller le passé pour le faire dérailler. C'est ainsi que Wilson Tucker, dans **Able to Zebra** (16) en 1953, imagine des agents disséminés dans le temps à seule fin de remettre en place les événements bouleversés par de jeunes historiens de l'avenir, historiens qui, bien entendu, étudient l'Histoire « sur place ». Et Poul Anderson, deux ans plus tard, commença une série de nouvelles centrées sur l'existence d'une **Patrouille du Temps** (**Time Patrol,** 1955-1960 (17). Et tant d'autres, de Clifford D. Simak dans **Time and again** déjà cité à James Blish qui, dans **Jack of Eagles,** 1952 (18), mêle la parapsychologie aux univers parallèles d'une manière hallucinante, à Fritz Leiber qui joue aux démiurges dans **Destiny times three,** 1945 (19), à Jérôme Sériel dans le cauchemar actualisé qu'est **Le satellite sombre** (1962) et à Gérard Klein dans **Le temps n'a pas d'odeur** (1963)...

Ce dernier va même, ce qui est assez rare, jusqu'à utiliser les découvertes de ses devanciers pour établir une théorie temporelle plus valable que celles qui l'ont précédée ; c'est ainsi que la science-fiction, chez les auteurs conscients de ce qu'ils n'ont pas inventé le

---

(14) Oui, on peut dire qu'il y a des réalistes du délire.

(15) Préparez le jubilé, *non traduit.*

(16) D'Aimable à Zèbre, *non traduit. Able signifie capable, mais la nouvelle exige un nom commençant par la lettre A.*

(17) Les titres des trois nouvelles suivant Time Patrol *sont :* Delenda est (L'autre univers), Brave to be a king (Le Grand Roi) *et* The only game in town (Echec aux Mongols).

(18) Quinte flcche, *non traduit.*

(19) Les trois pistes du destin, *non traduit.*

genre, suit une démarche apparentée à celle de la science elle-même :

— Article premier des Principes, récita Jorgenssen sans presque mouvoir les lèvres : Le voyage temporel n'est possible que s'il s'accompagne d'une translation dans l'espace, suffisante pour qu'il n'y ait pas d'interférences dans la trame causale de l'univers.

C'était une réalité physique. En fait le premier principe n'exprimait pas exactement la vérité. Il se contentait de l'approcher. Il y avait toujours une certaine quantité d'interférences autour d'un voyage dans le temps. Mais si la distance dans l'espace entre le point d'arrivée et le point de départ était assez grande, les interférences et leurs effets pouvaient être négligés.

Logique, pensa Jorgenssen. S'il était possible de revenir dans son propre passé, dans le passé de son propre monde, les variations introduites dans l'histoire de ce monde par ce retour intempestif créeraient toutes sortes de paradoxes. Les écrivains, dans les premiers temps de l'exploration temporelle, avaient jonglé avec ces possibilités. Ils avaient imaginé des voyageurs du temps tuant un de leurs ancêtres et cessant par là-même d'exister, et se trouvant de ce fait dans l'impossibilité d'accomplir le voyage fatal et se remettant donc à exister, et ainsi de suite.

Mais la réalité n'admettait pas les paradoxes. Les écrivains en avaient été pour leurs frais. Il n'était pas possible de revenir dans son passé et de le modifier. Ou, pour que cela devienne possible, il eût fallu consommer pour vaincre la résistance du continuum, une quantité effarante d'énergie, la quantité très précisément nécessaire à la création d'un nouvel univers incluant les transformations apportées dans la chaîne causale.

La réalité admettait le voyage dans le temps sous certaines conditions. Entre deux mondes très éloignés dans l'espace, il existe relativement peu de relations causales. Tout se passe comme s'il s'agissait de deux univers distincts. Tout, ou presque. Il était donc possible, moyennant une dépense d'énergie correspondant à ce presque, de se projeter dans le passé de ces mondes lointains.

Mais n'y a-t-il pas **tout à dire**, ne peut-on pas **tout imaginer**, dès qu'à l'infinité du temps et de l'espace on ajoute l'infinité des temps et des espaces ?...

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C. C. P. Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16.70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F

Economisez jusqu'à 14 F

en souscrivant un abonnement couplé a FICTION et GALAXIE

— **Formule n° 1 :**
12 numéros de Fiction
+ 12 numéros de Galaxie

Prix : 55 F.
(au lieu de 66 F.
si vous les aviez achetés au numéro.)

— **Formule n° 2 :**
12 numéros de Fiction
+ 12 numéros de Galaxie
+ 2 Fiction Spéciaux et 1 Galaxie Spécial à paraître

Prix : 70 F.
(au lieu de 84 F.
si vous les aviez achetés au numéro.)

— **Formule n° 3 :**
2 Fiction Spéciaux et 1 Galaxie Spécial à paraître

Prix : 15 F.
(au lieu de 18 F.
si vous les aviez achetés au numéro.)

N. B. — Ces formules ne sont valables que pour tout NOUVEL abonnement Si vous êtes déjà abonné aux prix normaux, vous pourrez, au moment de votre renouvellement, bénéficier des prix de l'abonnement couplé.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner aux Editions Opta, 24, rue de Mogador, Paris (9e)

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

....

Je souscris : — un abonnement couplé sans numéros spéciaux
— un abonnement couplé avec numéros spéciaux
— un abonnement aux seuls numéros spéciaux
(rayer les mentions inutiles)

au prix de : 55 F (Suisse : 62,20 FS ; Belgique : 622 FB ; Etr. : 62,20 F)
70 F (Suisse : 78,40 FS ; Belgique : 784 FB ; Etr. : 78,40 F)
15 F (Suisse : 16,20 FS ; Belgique : 162 FB ; Etr. : 16,20 F)
(rayer les mentions inutiles)

que je règle par : mandat-poste
chèque bancaire
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Dépôt légal : 3me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)